L'IDOLE VERTE

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

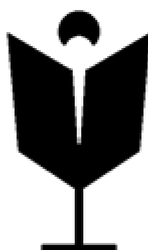


HENRI VERNES

BOB MORANE

L'IDOLE VERTE





Chapitre I

Bob Morane se laissa tomber assis sur l'étroit lit métallique dont le sommier grinça. Par trois fois, il peigna ses cheveux coupés en brosse de sa main droite aux doigts écartés, puis il se mit à délacer posément ses bottes, tout en disant :

— Mon vieux Bill, à celui qui me parlera encore de l'Amazone et de ses dangers, de ses fauves, de ses serpents, je me contenterai de lui rire au nez en le traitant de raconteur d'histoires à dormir debout.

Le géant roux, à la carrure de gorille et au front de taureau, qui se tenait assis sur le lit d'en face, poussa un ricanement ressemblant au cri du lion en chasse.

— Qu'on ne m'en parle plus davantage, commandant. L'Amazone, c'est beaucoup d'eau, de boues, avec des arbres de chaque côté… J'oubliais le soleil. Ma cervelle en est cuite et recuite et, assurément, si on y ajoutait un peu de beurre noir, elle ferait un plat très acceptable…

Bien sûr, les deux hommes savaient que l'Amazone c'était autre chose que cela, que derrière ses rives tapissées de forêts et de savanes se dissimulaient des terres monstrueuses, empire du venin et de la mort. Pourtant, Morane et Ballantine venaient d'accomplir un long voyage jusqu'à Iquitos, où ils se trouvaient pour le moment, en remontant tout l'Amazone depuis Belem à bord d'un vapeur. Quelque trois mille kilomètres d'une navigation monotone, entrecoupée par des escales plus monotones encore où, seul, leur travail les distrayait d'un ennui sans borne. Envoyé en Amérique du Sud par le grand magazine *Reflets* afin d'y faire une série de reportages et un film sur le plus grand fleuve du monde, Bob Morane s'était tout naturellement adjoint comme aide son vieux compagnon d'aventure, l'Écossais Bill Ballantine. Arrivés à Iquitos depuis une heure à peine, les deux hommes, au terme de ce long et mortel

voyage, s'étaient retrouvés avec soulagement dans cette chambre de l'hôtel « Amazonas », où ils comptaient se reposer un peu de leurs fatigues pour, ensuite, repartir, en pirogue cette fois, afin d'accomplir la dernière partie de leur mission sur les rios du haut fleuve, repaires des indiens *bravos,* des jaguars et des boas géants.

Après s'être copieusement douchés, rasés et avoir endossé des vêtements secs, les deux amis gagnèrent le restaurant, où une grande hélice de bois, mue par un moteur grinçant, tentait de remuer l'air lourd et étouffant. Ils s'assirent un peu à l'écart et commandèrent un repas composé de venaison, de riz, de tomates et de piments frits, le tout arrosé de grandes rasades de Coca-Cola au citron. Ils en étaient aux goyaves confites du dessert, quand une jeune fille pénétra dans la salle à manger. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années et, autour de son visage étroit, éclairé par de longs yeux verts, ses cheveux formaient comme une mousse d'or fin. Elle portait avec une élégance digne d'un mannequin de haute couture un complet de toile kaki, pantalon et veste à grandes poches qui, sur toute autre, n'aurait eu la moindre grâce. Selon toute évidence, elle était américaine, et sa présence en ces lieux était aussi incongrue que celle d'un bison furieux dans une salle de bal.

— Que vient faire ici cette charmante enfant ? fit Ballantine. Qu'allons-nous devenir si les jeunes filles de la haute société bostonienne se mettent à fréquenter le Haut-Amazone ?…

L'Écossais s'interrompit un instant, puis il dit avec un haussement d'épaules résigné :

— Après tout, qui sait, peut-être Iquitos est-il en train de devenir un endroit snob et un de ces jours verrons-nous de gracieuses jouvencelles faire du ski nautique sur le fleuve…

Bob Morane laissait son compagnon parler, se contentant de considérer la nouvelle venue dont la présence en ce lieu l'étonnait lui aussi.

L'inconnue s'était approchée du grand comptoir pour échanger quelques mots avec le barman au teint olivâtre aux moustaches de conquistador. Le barman lui désigna du doigt une table à laquelle se tenaient deux hommes, des métis brésiliens vêtus de chemises à carreaux. La jeune fille rejoignit les deux individus, qui se levèrent

pour l'accueillir, puis le trio se rassit et se lança dans une conversation animée.

« Sans doute s'agit-il de quelque jeune touriste dorée sur tranche cherchant des guides pour faire une petite promenade sur l'Ucayali ou le Marañon », pensa Morane. Détournant son attention, il s'occupa de nouveau de ses goyaves confites.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Bob et l'Écossais venaient d'en terminer avec leur dessert, quand leur attention fut attirée par des éclats de voix venant de la table où se trouvait la jeune fille. Celle-ci s'était levée, le visage rose de colère, tandis que les deux métis, qui étaient demeurés assis, riaient en se moquant visiblement d'elle.

Sous la table, Morane remua les pieds, et il repoussa son assiette. Déjà, la lourde main de Bill s'était posée sur son bras.

— Ne vous en mêlez pas, commandant. Cela ne me paraît pas tellement grave, et nous risquons de nous attirer des ennuis…

Mais Bob ne semblait pas écouter son ami. Emporté par son esprit chevaleresque, il se leva et rejoignit le trio. Il s'inclina légèrement devant la jeune fille.

— Puis-je vous être utile, mademoiselle ?

Il avait parlé anglais, et ce fut dans cette même langue, avec un accent grasseyant et fort approximatif que le plus grand des deux hommes lui répondit :

— Lui être utile, *senhor gringo ?* Bien sûr que vous pouvez lui être utile… si vous tenez à aller vous faire réduire la tête en sa compagnie chez les Jivaros. Si vous êtes aussi fou qu'elle, à votre guise…

— Il n'est pas question de savoir qui est le plus fou, dit Bob d'une voix un peu brève, mais de savoir si oui ou non vous êtes des malotrus. Il n'est guère poli de se moquer d'une dame…

Le plus grand des deux Brésiliens se leva.

— Nous ne sommes pas ici pour recevoir des leçons de politesse de la part d'un *gringo,* fit-il d'une voix mauvaise.

— Et si je voulais vous donner malgré tout cette leçon de politesse ? interrogea Bob.

La conversation menaçait de s'envenimer, quand Bill Ballantine vint se ranger auprès de son ami. La présence du géant changea soudain les dispositions belliqueuses des deux métis. Ils s'écartèrent de la table et s'éloignèrent. Avant de quitter la salle, le plus grand se retourna cependant et dit encore en ricanant :

— Si vous voulez à tout prix jouer les chevaliers servants de la demoiselle, *senhores,* pourquoi ne l'accompagneriez-vous pas sur le rio Pastaza ? Nous aurons bien du plaisir à racheter vos têtes, réduites à la grosseur du poing, quand les Jivaros Yaupis auront décidé d'enterrer la hache de guerre…

Sans se préoccuper des réactions diverses des clients du restaurant, Bob Morane haussa les épaules et se tourna vers la jeune fille.

— Mon nom est Robert Morane, dit-il. Si je puis vous être utile à quelque chose…

La surprise se peignit sur les traits de l'inconnue.

— Seriez-vous par hasard le célèbre commandant Morane ?

Bob sourit avec modestie.

— Célèbre, Miss ! Le mot est de trop… Mais, si vous désirez absolument le savoir, je suis en effet le commandant Morane.

Une expression de joie se marquait à présent sur les traits purs et lisses de la jeune fille. Elle tendit au Français une main aux doigts fuselés que Bob serra.

— Ravie de vous connaître, commandant, fit-elle. J'ai entendu parler de vous, de vos aventures, mais je ne croyais jamais qu'un bienheureux hasard me mettrait sur votre chemin.

— Pourquoi bienheureux, Miss ?

— Vous le saurez bientôt, commandant, si vous voulez bien m'accorder quelques minutes d'entretien, bien sûr. Mais laissez-moi me présenter à mon tour. Je m'appelle Lil Haston et…

Morane sursauta.

— Lil Haston ? interrompit-il. Seriez-vous parente du célèbre colonel Haston ?

La jeune Américaine eut un signe de tête affirmatif.

— Je suis sa fille, dit-elle simplement.

Morane et Bill échangèrent un regard à la fois contrit et inquiet. Ils savaient qu'une fois de plus, avec ce nom de Haston, les ennuis se précipiteraient en rangs serrés à leur rencontre…

*
* *

Lil Haston, Bob Morane et Bill Ballantine se trouvaient assis à présent à la table de ces deux derniers. La jeune fille avait raconté l'histoire de son père, le célèbre explorateur américain Douglas Haston, disparu cinq années plus tôt à la frontière du Brésil et de l'Équateur. Certes, l'ensemble de cette aventure, dont les journaux du monde entier avaient parlé, était connu de Bob et de son compagnon, mais certains détails leur échappaient, et ils avaient écouté Lil sans l'interrompre.

Le colonel Douglas Haston, une dizaine d'années plus tôt, alors qu'il explorait le Haut-Marañon pour le compte d'une société de géographie, avait découvert une vieille tombe contenant les restes, momifiés à la manière indienne, d'un moine espagnol nommé Ribera. Ce moine, qui avait vécu à l'époque de la conquête, s'était fait enterrer avec un étui d'or soigneusement scellé et renfermant un parchemin écrit de sa main. Ayant trouvé cet étui d'or et ce parchemin, Haston avait appris que, s'il fallait en croire Ribera, un prêtre inca du temple de Cuzco avait, lors de l'approche des conquistadores, fui vers l'ouest en emportant ses trésors. Ce prêtre, nommé Uaray, avait ainsi atteint le rio Urubamba qu'il avait descendu avec ses hommes à bord de pirogues. Il avait descendu ensuite l'Ucayali et atteint l'Amazone. Remontant le Marañon, puis le rio Pastaza, il avait gagné une sierra perdue et couverte de forêts vierges, en plein pays des Indiens réducteurs de têtes. Là, en forçant les Jivaros à travailler comme des esclaves, Uaray avait fait édifier un temple dédié au Soleil, mais où était adorée également, dans une crypte secrète, sa propre effigie, haute de cinquante centimètres environ et recouverte complètement d'émeraudes si soigneusement polies et assemblées qu'elle paraissait elle-même avoir été taillée tout entière dans une gigantesque pierre précieuse.

C'était par un Inca, compagnon de Uaray, que le moine Ribera avait connu cette histoire. Par la suite, il avait tenté de découvrir le temple perdu, mais il en avait été empêché par l'hostilité des réducteurs de têtes.

Durant plusieurs années, à la suite de la découverte du parchemin, le colonel Haston avait enquêté à travers tout le Haut-Amazone pour tenter d'obtenir des renseignements complémentaires sur le temple et sa précieuse idole verte. Finalement, il acquit la certitude que, si le temple existait, il devait se situer dans des collines interdites portant le nom évocateur de sierra Esmeralda, c'est-à-dire montagnes d'Émeraude. Ces sierras étaient entourées par des tribus hostiles de Jivaros Yaupis qui, pour des raisons mystérieuses, en interdisaient l'approche. Haston avait alors monté une expédition et était parti sur le rio Pastaza, en direction de la sierra Esmeralda. Depuis, on n'avait plus entendu parler de lui et tous les efforts pour le retrouver, lui et ses compagnons, avaient été vains, surtout que, sans cesse, les expéditions de secours avaient dû se heurter à l'hostilité des Yaupis. Finalement, dans la certitude que Haston était mort et que plus rien ne pouvait être tenté, on avait renoncé aux recherches.

Morane et Ballantine avaient écouté silencieusement la jeune fille.

Quand elle eut terminé, Bob releva la tête.

— Si je comprends bien, Miss, vous êtes ici dans le but de partir à la recherche de votre père ?

Lil Haston eut un signe affirmatif.

— Oui, dit-elle. Je viens d'avoir vingt et un ans et ma tante, en mourant voilà deux ans, m'a laissé toute sa fortune, dont je puis à présent user à ma guise. Je n'aurai de cesse avant d'avoir retrouvé mon père, s'il vit encore, ou du moins sa dépouille.

Morane ne répondit pas tout de suite. En lui-même, il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette fille, belle et riche, qui, au lieu de s'abandonner aux futilités de la vie mondaine, ne pensait qu'à accomplir un devoir filial.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, dit-il finalement, les deux individus auxquels vous causiez il y a quelques minutes devaient

vous servir de guides…

— Ils le devaient, en effet, mais en apprenant qu'il s'agissait de partir à la recherche du colonel Haston, ils m'ont traitée de folle et, comme j'insistais, ils m'ont insultée. Heureusement, vous et votre ami êtes intervenus…

— Ces hommes ont eu tort de vous insulter, bien sûr, fit Bob, mais pourtant, il y avait du vrai dans ce qu'ils disaient. C'est une folie de vouloir pénétrer dans la sierra Esmeralda. J'ai entendu parler des Yaupis. Ce sont les plus redoutables des Jivaros, et ils sont en guerre aussi bien avec les Indiens des tribus voisines qu'avec les Blancs. Tenter de franchir la limite de leur territoire équivaudrait à un suicide, ou presque…

— Je le sais, répondit la jeune fille en secouant avec entêtement sa chevelure couleur de miel, mais je venais d'avoir seize ans quand mon père disparut, me laissant orpheline, et depuis j'ai vécu dans l'espoir de le retrouver un jour. Ma majorité me permet, en me donnant l'indépendance vis-à-vis de toute tutelle, de partir enfin à sa recherche, et rien ne m'arrêtera, même pas la menace de la mort…

Une fois encore, Bob Morane ne put s'empêcher de se sentir saisi d'admiration pour la jeune fille et pour la froide détermination dont elle faisait preuve.

— En admettant que vous partiez réellement à la recherche de votre père, dit-il, comment croyez-vous réussir, à travers la forêt, à retrouver sa trace ? S'il a laissé une piste quelconque, elle doit être effacée au bout de cinq années…

— Avant de partir, expliqua Lil Haston, mon père avait établi sur la carte un itinéraire très précis, avec des points de repère. Je me propose de suivre cet itinéraire jusqu'au point où, selon lui, devaient se trouver les ruines du temple perdu…

Une grimace se marqua sur les traits bronzés de Morane.

— Vous ne doutez pas, j'espère, qu'il s'agira là d'une entreprise hasardeuse. Avant d'atteindre le cœur de la sierra Esmeralda, il vous faudra traverser des territoires occupés par des tribus Jivaros plus ou moins hostiles. Si vous réussissez à passer, il y aura les Yaupis pour couronner le tout et, d'après ce que j'ai entendu dire, ce ne sont pas particulièrement des enfants de chœur…

— Je le sais, commandant Morane, mais je vous ai dit que rien ne m'arrêterait. Pour ce qui est des Yaupis, nous verrons plus tard. Tout ce qui compte pour l'instant, c'est de trouver des compagnons qui accepteraient de partager avec moi les risques de l'aventure…

— Pour aller droit au but, intervint Ballantine, maintenant que les deux Brésiliens ont refusé, vous comptez sans doute sur nous pour vous accompagner ?

La question était brutale, un peu trop au goût de Morane, qui désapprouvait la brusquerie de son ami, mais elle ne devait cependant pas prendre la jeune fille au dépourvu. Elle se tourna vers Bob et dit, d'une voix pleine de confiance :

— Quand vous vous êtes présenté à moi, tout à l'heure, commandant Morane, j'ai compris que tout pouvait encore s'arranger. Je devine en effet que vous n'êtes pas ici, à Iquitos, en simple promenade de santé. Qui mieux en effet que le célèbre commandant Morane, héros de tant d'épopées périlleuses, pourrait m'aider à retrouver mon père ?

Dans les paroles de Lil Haston, il n'y avait pas la moindre intention de flatterie, mais seulement une sorte de confiance naïve mêlée d'allégresse. Certes, cette confiance honorait Morane mais, à son grand regret, il sentait la nécessité de la décevoir. En effet, s'il acceptait d'accompagner la jeune fille, Bill le suivrait et il ne voulait pas, en plus de sa propre existence, engager celle de son ami, d'autant plus qu'il avait la conviction que le colonel Haston était mort, massacré par les coupeurs de têtes. Il décida donc de se montrer dur vis-à-vis de la jeune fille, de ne pas ménager ses paroles.

— Pour que nous puissions retrouver votre père, il faudrait qu'il soit encore vivant et je connais trop bien la forêt vierge pour le croire. Le colonel est mort, tué par les Jivaros, et en vous refusant mon concours, il est certain que je vous empêcherai en même temps de commettre une folie, de courir à un trépas certain…

À peine Bob avait-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Lil s'était cabrée, son visage se durcit et elle dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme :

— Je ne puis vous obliger à me suivre, bien sûr, commandant Morane. Mon père est peut-être mort, mais depuis cinq ans, je me

suis promis de tenter l'impossible. Vous m'entendez bien : L'IMPOSSIBLE. Si personne ne veut m'accompagner, je partirai seule. Si je dois mourir, je mourrai au moins comme est mort mon père, et en montrant le même courage qu'il a dû montrer…

Des larmes avaient jailli des yeux de la jeune fille. Bob, devant ce brusque désarroi, échangea un long regard avec Ballantine. Ce dernier haussa les épaules avec lassitude, à la façon de quelqu'un qui se rend. Alors, par-dessus la table, Morane tendit la main et saisit celle de Lil Haston.

— Ne pleurez pas, petite fille, dit-il. J'ai toujours détesté voir se rougir de beaux yeux comme les vôtres. Vous avez gagné la partie. Nous vous accompagnerons, Bill et moi. Après tout, voilà bien longtemps que j'ai conçu le projet d'aller me faire réduire la tête par les Jivaros…

Chapitre II

Morane était demeuré un long moment silencieux, comme s'il ruminait la défaite qu'il venait d'essuyer devant les larmes de Lil Haston. Quelques instants plus tôt, il était fermement décidé à refuser toute aide à la jeune fille, afin d'empêcher celle-ci de courir à la mort, et voilà qu'à présent il venait de s'engager à l'accompagner à travers les mille dangers qui, il n'en doutait pas, les attendraient sur le haut rio Pastaza. Décidément, il ne parviendrait jamais à maîtriser ses sentiments chevaleresques, même si cela devait un jour ou l'autre lui jouer un mauvais tour.

Ni Lil Haston, ni Ballantine ne parlaient davantage. Bob releva alors la tête vers la jeune fille. Les yeux de celle-ci étaient encore mouillés de pleurs mais, derrière ces pleurs, il y avait maintenant une lueur de naïf espoir.

— Ne triomphez pas trop vite, petite fille, dit Morane. Bien sûr, je viens de vous promettre mon aide, mais cela ne suffit pas. Il nous faudra recruter des pagayeurs, et je doute que nous trouvions beaucoup de gens prêts à nous accompagner chez les Yaupis. Vous avez pu constater la réaction de vos deux Brésiliens, tout à l'heure. Certes, ils se sont conduits grossièrement à votre égard mais, d'autre part, en refusant de vous servir de guides, ils ont fait preuve d'un certain bon sens.

Le visage de Lil se rembrunit à nouveau.

— Je sais tout cela, commandant Morane. Jusqu'ici, je n'ai essuyé que des refus. Le seul nom des Yaupis semble terrifier quiconque…

La jeune Américaine s'interrompit et demeura un instant songeuse.

— Pourquoi, puisque vous avez décidé de m'accompagner, ne partirions-nous pas à trois ? demanda-t-elle encore.

Mais Morane secoua la tête.

— Non, dit-il. Tant que nous serions en pirogues, cela pourrait aller. Mais, ensuite, il nous faudrait des porteurs pour les bagages…

— Et si nous réduisions ces bagages au strict minimum ?

— Nous devrions les porter malgré tout, et je sais par expérience que dans la forêt vierge, humide et chaude, c'est tout juste si, nous autres Blancs, nous trouvons la force de nous porter nous-mêmes. Une arme même, indispensable pourtant, devient vite trop lourde.

— Et si nous engagions des porteurs et des pagayeurs en leur disant que nous allons seulement visiter quelque village de Jivaros pacifiques, sur le moyen Pastaza ? intervint Ballantine. Une fois loin d'Iquitos, ils seraient bien forcés de nous suivre jusqu'au bout…

Une nouvelle fois, Morane eut un signe de dénégation.

— Ce n'est pas une solution, Bill. Non seulement parce qu'agir de cette façon ne serait pas honnête vis-à-vis de ces hommes, mais aussi parce que ces derniers nous abandonneraient lorsqu'ils sentiraient le danger… Peut-être y aurait-il d'ailleurs un moyen de tourner la difficulté. Les pagayeurs et les porteurs nous accompagneraient jusqu'à un village de Jivaros, ennemis des Yaupis. Nous leur rendrions alors leur liberté et recruterions de nouveaux porteurs parmi les Indiens en les comblant de cadeaux. Peut-être sauteraient-ils sur cette occasion de faire une petite incursion chez leurs ennemis afin d'y récolter quelques têtes…

— Et si ces Jivaros refusaient de nous accompagner ? interrogea Lil Haston.

— Dans ce cas, répondit Morane, nous devrions sans doute nous résoudre à rebrousser chemin. Seuls, nous n'atteindrions pas la sierra Esmeralda, car nous ne parviendrions pas à échapper aux nombreux pièges que les Yaupis, comme tous les Jivaros d'ailleurs, dressent un peu partout dans la jungle. Seuls, des Indiens de la contrée pourraient déceler la présence de ces pièges. À présent, en supposant que nous réussissions à convaincre les Jivaros de nous accompagner, il nous reste à savoir comment nous découvrirons le temple perdu et l'Idole verte. Avez-vous une idée là-dessus, Miss Haston ?

— J'ai plus qu'une idée, commandant Morane. Je possède un plan très précis, dressé par mon père peu avant son départ, et dont

il avait laissé un double dans ses papiers, chez nous aux États-Unis.

De la poche de sa veste de toile, la jeune fille tira une feuille de papier épais qu'elle déplia et étala sur la table.

— Mon père, continua-t-elle, a peut-être été traité de farfelu et de rêveur mais, comme je vous l'ai dit déjà, il ne s'est pas lancé dans cette périlleuse entreprise sans s'être au préalable livré à une enquête approfondie, sans avoir survolé à différentes reprises la sierra Esmeralda.

« Au cours de ces survols, il crut apercevoir le temple, enfoui dans la jungle, au bas d'une crête en forme de saurien couché auquel un haut piton de rocher blanc, émergeant de la végétation, faisait une sorte de corne nasale. C'est sous cette corne, donc à hauteur de la tête du saurien, que mon père crut reconnaître les ruines du temple, en grande partie masquées par les arbres. En interrogeant les Jivaros habitant à la limite du territoire occupé par les Yaupis hostiles, il entendit parler d'un mystérieux Dieu Vert qu'adoraient ces Indiens et dont le domaine sacré se serait justement trouvé au cœur de la sierra Esmeralda, c'est-à-dire là où, de l'avion, mon père avait repéré ce qui lui avait paru être les ruines d'un temple. Ses différentes reconnaissances, tant aériennes que terrestres, lui avaient permis en outre de tracer un itinéraire précis pour atteindre la crête du Saurien Couché. Pour cela, il fallait remonter le rio Pastaza très loin vers le nord, au-delà de la frontière de l'Équateur, jusqu'à ce que deux rochers noirs en forme de crocs se dressassent dans le courant. Juste derrière ces rochers débouchait un rio secondaire qu'il fallait remonter jusqu'à la source, en direction du sud-ouest. Du haut d'une colline on pouvait alors apercevoir, à l'aide de jumelles, toujours en direction du sud-ouest, la crête du Saurien Couché et sa corne de rocher blanc. Il fallait encore, pour atteindre cette crête, traverser un marais. Logiquement, au sortir de ce marais, on devait découvrir le temple. Ce fut sur ces différentes données que mon père établit sa carte, dont voici le double… »

Morane et Ballantine se penchèrent sur le plan étalé devant eux. Ce plan était dressé avec une scrupuleuse exactitude, digne en tout point d'un géographe, et l'itinéraire à suivre pour atteindre le Saurien

Couché y était marqué en pointillé, à l'encre rouge, avec indication des points de repères. En s'aidant de cette carte on pouvait sans peine atteindre le temple, si les Yaupis le permettaient bien sûr… et si le temple lui-même existait. De l'avion, Douglas Haston pouvait fort bien avoir pris quelque formation rocheuse pour des murailles en ruines et l'histoire du Dieu Vert pouvait être sortie de l'imagination de Jivaros superstitieux. Bob ne jugea cependant pas utile d'ouvrir un débat stérile. Pour acquérir des assurances, il fallait se rendre compte sur place. En outre, en acceptant de diriger l'expédition, Morane en avait accepté également tous les aléas. Il prit la carte et la replia.

— Permettez que je garde ceci, dit-il à l'adresse de la jeune fille. Je voudrais l'étudier à mon aise. Demain, je me mettrai en quête de pagayeurs qui nous conduiront le plus loin possible sur le rio Pastaza. Maintenant, il se fait tard déjà, et nous avons besoin de repos, mon ami et moi. Dites-moi seulement où je puis vous retrouver…

— Ici même, répondit Lil Haston. J'occupe également une chambre dans cet hôtel.

Elle tendit la main à Morane, puis à Ballantine.

— Je ne sais comment vous remercier, mes amis, dit-elle. Je puis vous appeler « mes amis » n'est-ce pas ? Grâce à vous, je vais pouvoir réaliser un vieux rêve et, qui sait, peut-être retrouver un père…

Morane ne répondit pas. Il craignait avec raison que les événements futurs ne vinssent décevoir la courageuse jeune fille. C'est alors qu'un ivrogne, qui se tenait affalé à une table voisine, devant une bouteille de mauvais rhum aux trois quarts vide, se leva et gagna en titubant la porte de la salle, pour disparaître au-dehors. Ni Morane, ni Ballantine, ni Lil Haston n'y prêtèrent attention.

*

* *

Cette nuit-là, Bob Morane avait eu bien de la peine à s'endormir, tourmenté qu'il était par l'engagement qu'il venait de prendre vis-à-

vis de la jeune Américaine. Certes, en s'enfonçant en territoire jivaro, il ne se détournait pas de sa mission, car sa série de reportages pour le magazine *Reflets* comportait la visite des tribus indiennes du Haut-Amazone. Pourtant, gagner le pays interdit des Yaupis n'était pas prévu dans son programme et cela comportait un risque qui méritait d'être envisagé. Évidemment, Morane n'était pas homme à reculer devant le danger, mais il n'abordait cependant jamais celui-ci sans mûres réflexions, sauf peut-être en certaines circonstances où les événements ne lui laissaient justement pas le temps de réfléchir. Tel n'était pas le cas présentement, et Bob ne pouvait s'empêcher de maudire ce mauvais sort qui s'ingéniait à faire éclater sans cesse les pires aventures sous ses pas, comme si tout le long de son existence, il s'avançait sur un terrain miné…

À l'autre bout de la chambre, Morane entendait la respiration régulière de Bill Ballantine, qui dormait d'un sommeil presque profond et, à travers la moustiquaire de fine toile métallique garnissant la fenêtre ouverte, il apercevait, au-delà de la galerie entourant toute la façade de l'hôtel, trois vautours perchés sur le toit voisin, aussi immobiles dans leur sommeil que si leurs silhouettes avaient été découpées à la scie dans le vaste écran bleu de la nuit.

Il faisait une chaleur étouffante malgré le ventilateur électrique qui, pivotant automatiquement sur lui-même, balayait sans cesse la chambre. Finalement, Morane s'endormit, jusqu'au moment où, à travers son sommeil, il eut l'impression d'une nouvelle présence dans la pièce. Il ouvrit les yeux et aperçut une forme humaine penchée sur la chaise où, avant de se coucher, il avait posé ses vêtements.

— Est-ce toi, Bill ? interrogea-t-il.

Au même moment, il perçut à nouveau la respiration régulière de son ami. Cette silhouette ne pouvait donc pas être celle de Ballantine.

Déjà, encore à demi engourdi, Morane s'était dressé, mais le visiteur nocturne fut le plus rapide. Il se précipita sur le Français et lui décocha un coup de poing à la mâchoire. Durement touché, Bob retomba sur le lit. Quand il se releva, ce fut pour voir l'inconnu se glisser par la moustiquaire fendue et gagner la galerie. Bob se

précipita, juste à temps pour apercevoir l'homme qui, s'étant laissé tomber de la galerie dans la rue en contrebas, se mettait à courir et disparaissait dans les ténèbres.

Jugeant qu'il était inutile de poursuivre le voleur, Morane revint dans la chambre et fit de la lumière. Il fouilla ses vêtements pour se rendre compte si quelque chose avait disparu, mais il n'en était rien.

« Sans doute ce sacripant venait-il de pénétrer dans la chambre, pensa Bob, et il n'aura eu le loisir de rien emporter… »

À ce moment, Ballantine, réveillé sans doute par la lumière, se dressa sur son séant.

— Que se passe-t-il, commandant ? interrogea-t-il.

— Un voleur, fit Morane. Il m'a glissé entre les doigts…

— A-t-il eu le temps d'emporter quelque chose ?

— Je ne le crois pas. Il fouillait mes vêtements quand je l'ai surpris. Pourtant, rien ne me semble avoir disparu…

Bob venait de prononcer ces derniers mots, quand un des objets qu'il tenait à la main glissa sur le plancher. C'était une feuille de papier épais, pliée en quatre. Ballantine la saisit et la déplia. Un sourire apparut presque aussitôt sur sa large face de géant placide.

— La carte du colonel Haston, commandant, fit-il.

Il partit d'un gros rire.

— Peut-être, après tout, votre homme désirait-il tout simplement s'approprier l'Idole verte. Vous vous rendez compte ! Qui serait assez fou pour vouloir voler l'Idole verte ?

Morane sourit à son tour. Qui serait assez fou, en effet, pour tenter de s'approprier l'Idole verte, si elle existait ? Jamais, avec les féroces réducteurs de têtes hantant la sierra Esmeralda, trésor n'avait sans doute été mieux gardé.

Chapitre III

Pendant près de deux semaines, les deux longues pirogues composant la petite flottille de l'expédition avaient navigué, avec seulement les haltes pour le bivouac nocturne. Il avait fallu remonter le Marañon avec ses rapides, jusqu'à son confluent avec le rio Pastaza. Ensuite, on avait remonté ce dernier à son tour, pour croiser de nombreuses familles de Jivaros assimilés, dont le principal négoce consistait à déterrer des cadavres fraîchement inhumés pour en réduire les têtes et les revendre aux touristes avides de sensations. Quand ils manquaient de têtes humaines, ils se rabattaient sur celles de singes paresseux. Sans cesse, sur leur route, Morane, Lil Haston et Ballantine n'avaient cessé de poser à ces Indiens des questions sur la sierra Esmeralda et le Dieu Vert adoré par les Yaupis, mais ils n'avaient obtenu que des réponses évasives, et tout ce qu'ils avaient pu avoir comme certitude, c'était que ces Yaupis continuaient à mener une guerre latente à la fois contre les Blancs et contre les autres Jivaros.

Ce jour-là, le soir n'allait plus tarder à tomber quand, au bord du rio, un groupe d'habitations aux toits de tôle ondulée apparut entre les palmes. Bob Morane, qui se tenait dans la première pirogue en compagnie de Lil Haston, tendit le bras vers l'agglomération.

— Voilà Alcantara, fit-il, poste frontière entre le Brésil et l'Équateur. Une fois passé ce point, nous n'aurons plus la chance de rencontrer le moindre civilisé. Seulement des Jivaros plus ou moins hostiles et, ensuite, les Yaupis.

— Peut-être apprendrons-nous enfin quelque chose concernant ce que nous cherchons, fit la jeune fille. Les gens du poste doivent avoir entendu pas mal d'histoires…

— Sans doute, mais je doute que beaucoup de ces histoires soient vraies. Il se colporte tant de racontars dans la forêt vierge…

Enfin, nous ne pouvons négliger le moindre indice et, de toute façon, puisque nous devons passer la nuit à Alcantara…

Se tournant vers la seconde pirogue, à bord de laquelle se trouvait Ballantine, Morane désigna un grossier wharf de planches s'avançant dans les eaux plombées du rio.

— Nous aborderons là, cria-t-il.

Au rythme des pagaies, les deux embarcations se dirigèrent vers la rive. La première alla se ranger le long du wharf et Morane sauta légèrement sur le plancher disjoint. Comme il aidait Lil à mettre elle aussi pied à terre, un homme, un Blanc, se dirigea vers eux. Il était âgé d'une quarantaine d'années et portait l'uniforme des forces de police équatoriennes. Derrière lui venaient deux Jivaros affublés de vieux vêtements kaki et armés de carabines Winchester, mais aux visages peints et aux cheveux tressés en nattes.

L'homme en uniforme s'était adressé à Bob, pour demander, en espagnol :

— Êtes-vous le commandant Morane ?

Le Français sursauta.

— Je suis le commandant Morane, en effet, répondit-il. Mais comment savez-vous ?…

— Les nouvelles vont vite dans la forêt vierge, fit le policier avec un sourire. Pour tout vous avouer, j'ai été prévenu de votre arrivée par un de nos informateurs à Iquitos… Mais laissez-moi me présenter : lieutenant Manuel Abraz, de la police des frontières. Je commande ce poste.

Morane présenta à son tour Lil Haston, et Ballantine qui était venu les rejoindre, au chef de poste. Quand ces présentations furent terminées, Abraz dit, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, mais derrière laquelle perçait cependant toute sa courtoisie native :

— Si les renseignements fournis par mon informateur sont exacts, vous comptez vous rendre sur le territoire des Indiens Yaupis, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela, reconnut Bob.

Le lieutenant Abraz hocha la tête avec ennui.

— Hélas, señor, j'ai reçu des ordres formels au sujet des Yaupis. Personne ne doit les approcher. Trop dangereux. J'ai pour mission

de protéger contre eux-mêmes les voyageurs trop téméraires…

C’est ce moment que choisit Lil Haston pour intervenir.

— Cet ordre ne nous concerne assurément pas, lieutenant. Je possède une autorisation en bonne et due forme, signée de votre ministre de l’Intérieur.

La jeune fille avait tiré de la poche de sa veste de toile un étui de matière plastique. Elle l’ouvrit et en extirpa une feuille de papier qu’elle déplia et tendit au policier. Celui-ci lut, puis rendit la feuille à son interlocutrice.

— Cela me paraît en règle, fit-il avec un certain respect dans la voix. Mais comment avez-vous obtenu cette autorisation ? C’est un peu comme si Son Excellence vous envoyait à la mort…

— Votre ambassadeur à Washington était un vieil ami de mon père, expliqua l’Américaine.

Une moue porta en avant les lèvres, ornées d’une fine moustache, du policier.

— Je vois… Je vois… fit-il.

Il reporta ses regards sur Lil.

— Ainsi, vous êtes la fille de Douglas Haston, dit-il encore. J’ai moi aussi connu votre père, car je commandais déjà ce poste voilà cinq ans, quand il est passé ici avant de disparaître, et je lui ai parlé. J’ai tenté de le persuader de rebrousser chemin, mais il n’a rien voulu entendre. Cela lui a coûté la vie… Écoutez…

Un sourd martèlement venait de s’imposer dans le silence de la forêt, comme un bruit d’orage roulant par-dessus jungles et marais. Les deux Jivaros avaient sursauté et dirigé vers l’amont du rio des regards lourds d’inquiétude.

— Les *tunduhis,* fit Abraz. Les tambours de guerre jivaros… Il doit encore y avoir du mauvais qui se prépare sur le haut fleuve. Avant longtemps, des têtes tomberont…

*

* *

Autour de la table de bois mal équarri du poste de police, Lil Haston, Bob Morane, Bill Ballantine et le lieutenant Abraz se

trouvaient à présent réunis devant les reliefs d'un frugal repas fait de riz, de piments et de viande de tapir. Autour de la flamme bleutée de la lampe à acétylène, un grand papillon noir tournoyait inlassablement. Au loin, on entendait toujours le martèlement sourd des tambours de guerre jivaros.

Abraz repoussa son assiette et se renversa en arrière sur sa chaise.

— Ainsi, fit-il d'une voix ferme, vous êtes bien décidés tout trois à gagner la sierra Esmeralda, si les Yaupis vous le permettent, bien sûr…

Ni Lil, ni Bob, ni Ballantine ne répondirent.

— Et pourquoi allez-vous ainsi risquer votre vie ? continua le policier. Pour des chimères… Retrouver le colonel Haston vivant ? Je puis vous assurer qu'il est mort, et cela au risque de causer une nouvelle peine à sa fille, ici présente. Découvrir l'Idole verte, que cherchait Haston ? Les Jivaros m'en ont parlé, à moi aussi, comme ils m'ont parlé de l'anaconda géant, long de trente mètres, des hommes-singes aux pieds à l'envers, et je n'ai encore jamais rencontré cet anaconda géant, ni ces hommes singes aux pieds à l'envers, pas plus sans doute que personne ne verra jamais l'Idole verte…

— Pourtant, intervint Morane, n'est-il pas dit que les Yaupis adorent un Dieu Vert, caché quelque part dans les sierras interdites ?

Un ricanement échappa au chef de poste.

— Le Dieu Vert ?… Bien sûr, il existe, lui… C'est la forêt vierge, avec ses fauves, ses insectes dévoreurs, ses boas capables d'avaler un bœuf, ses fièvres… C'est ce Dieu Vert-là que les Yaupis adorent, et il est partout autour de nous…

Au fur et à mesure qu'il parlait, le policier avait haussé le ton, comme si la colère s'emparait de lui. Tout à coup, il s'apaisa.

— Maintenant, dit-il encore, si vous voulez continuer malgré tout, je ne puis vous en empêcher. Mais laissez-moi vous dire que vous tombez à un bien mauvais moment. Ces tambours que vous entendez sont ceux des Jivaros Moronas, qui se trouvent installés plus haut sur le rio. Ils acceptent, pour le moment du moins, le

voisinage des civilisés, mais sans renoncer pour cela à leurs coutumes. Les tunduhis qui battent indiquent que les Moronas sont partis à la chasse aux têtes sur le territoire des Yaupis. Naturellement, il ne peut s'agir là que d'incidents de frontière, mais il y aura des représailles. Tôt ou tard, les Yaupis attaqueront à leur tour quelque jivaria des Moronas, couperont eux aussi des têtes. Bref, mieux vaut ne pas se mettre entre les deux tribus. On ne peut jamais savoir de quoi sont capables les Jivaros quand battent les tunduhis…

— Croyez-vous que les Moronas consentiraient à nous aider à pénétrer sur le territoire des Yaupis ? interrogea Morane.

Le lieutenant Abraz eut un geste vague et se mit à tirailler nerveusement l'une des pointes de sa courte moustache noire.

— Avec les Jivaros, on ne peut rien affirmer. Drôles de gens… Ils ne pensent qu'à faire la guerre pour couper des têtes, mais ils savent aussi se montrer plus couards que des vautours. Ti, le chef des Moronas, est un de mes amis. Les deux Jivaros que vous avez aperçus tout à l'heure, sur le wharf, appartiennent à sa tribu et me servent d'interprètes, payés par le gouvernement. Si vous le désirez, l'un d'eux vous conduira à la *jivaria* de Ti. Vous y arriverez sans doute pour assister à la préparation des *tzanzas,* c'est-à-dire des têtes réduites.

— Cette pratique n'est-elle pas interdite par le gouvernement ? interrogea Lil Haston.

— Bien sûr, Miss, bien sûr qu'elle est interdite, mais peut-on aller voir ce que les Jivaros font dans la forêt, et tant qu'ils ne font que se couper la tête entre eux, nous laissons faire. D'ailleurs, il ne peut être question de sévir. Malgré les armes modernes, les Indiens demeurent maîtres dans la forêt, et des représailles quelconques ne feraient qu'accentuer encore leur méfiance, voire leur haine de l'homme civilisé.

— Et si un Blanc est massacré ? interrogea Ballantine.

— Tant pis pour lui, répondit le policier avec une sorte de férocité contenue dans la voix. Je suis ici pour barrer la route aux audacieux. S'ils passent outre, je n'y puis rien. Ce n'est pas pour venger l'un ou

l'autre de ces téméraires que nous allons risquer de voir la jungle mise à feu et à sang.

Il y eut un long moment de silence, car Morane, Lil Haston et Ballantine n'ignoraient pas que ces paroles avaient été dites en grande partie à leur intention. Finalement, le lieutenant éclata d'un petit rire sinistre.

— Bien sûr, en ce qui vous concerne, c'est autre chose. Vous avez l'autorisation de Son Excellence le ministre de l'Intérieur. Si vous voulez aller vous faire réduire la tête sous sa haute protection, à votre guise. Votre tête changée en *tzanza,* commandant Morane, n'offrirait sans doute pas grand intérêt mais celle de votre ami, avec sa chevelure rousse et, surtout, celle de la gracieuse Miss Haston, quelle aubaine pour un collectionneur !

Morane et la jeune Américaine échangèrent un long regard.

— Toujours décidée, petite fille ? interrogea Bob.

— Toujours décidée…

— Et toi, Bill ?

Le colosse éclata d'un grand rire qui sonnait un Jivaros faux.

— Toujours décidé, commandant. Dans le fond, se faire réduire la tête par les Jivaros et risquer ainsi d'échouer un jour dans un grand musée, n'est-ce pas une bonne façon de passer à la postérité ?

Morane se tourna à nouveau vers le chef de poste, pour dire :

— Si vous voulez bien nous prêter un de vos deux interprètes pour qu'il nous serve de guide, lieutenant, demain à l'aube, nous partirons pour la *jivaria* de Ti, le chef des Moronas.

Chapitre IV

Comme l'avait déclaré Morane, l'expédition avait quitté le poste d'Alcantara au petit matin. Toute la journée s'est passée à remonter le rio en longeant les berges afin de trouver l'ombre des arbres et échapper ainsi à la chaleur écrasante du soleil, dont les rayons semblaient couler comme de l'or fondu. Au loin, les *tunduhis* continuaient à battre, inlassablement, comme si leurs battements voulaient s'emparer à jamais du silence de la forêt.

— Quand donc ces tambours s'arrêteront-ils ? interrogea Lil Haston qui, comme les jours précédents, avait pris place avec Morane dans la première pirogue.

D'une tape sèche, Bob se frappa la joue pour chasser un insecte importun.

— C'est tout à fait comme si vous me demandiez à quel moment précis la terre cessera de tourner, dit-il. Le lieutenant Abraz vous a dit hier que, passé Alcantara, c'étaient les Jivaros qui menaient le jeu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre et espérer que la hache de guerre soit enterrée quand nous arriverons là-bas…

Malgré lui, Morane ne pouvait s'empêcher de céder à sa mauvaise humeur, mauvaise humeur contre lui-même surtout, parce qu'il s'était laissé entraîner dans cette expédition absurde, où ses compagnons et lui allaient risquer leur vie pour aller à la recherche d'une hypothétique statuette d'émeraude et d'un homme mort dont ils ne parviendraient même pas, assurément, à retrouver les restes.

« Voilà ce que me font faire de jolis yeux », pensa-t-il. Avec insistance, il considéra le visage gracieux de la jeune Américaine et se demanda s'il eut agi de la même façon si, au lieu d'être belle, elle avait été laide, ou tout au moins quelconque. La réponse qu'il se fit fut affirmative, et cela le rasséréna.

Le long de la berge longée par les pirogues, l'ombre des arbres s'étendait et, bientôt, avec l'approche de la nuit, il faudrait songer à

trouver un endroit où camper. Mais, partout, le mur vert de la forêt plongeait à pic dans la rivière, dont les eaux baignaient le pied des arbres.

Au bout d'un moment cependant, comme on venait de franchir une boucle du rio, l'interprète jivaro, mis à la disposition des voyageurs par le lieutenant Abraz, tendit le bras devant lui et désigna un point de la rive où un incendie de forêt avait laissé un étroit espace débroussaillé.

— Nous, aborder là, dit l'Indien dans son espagnol approximatif.

Comme le Jivaro venait de prononcer ces mots, la jungle s'éveilla soudain, annonçant l'approche des ténèbres. Mille cris d'animaux éclatèrent, impossibles à identifier, bruits de scies attaquant le métal, trompettes enrouées, stridulations de flûtes désaccordées, le tout se marquant en filigrane sonore sur le bruit plus puissant, plus soutenu, des lointains tambours.

Rapidement, le bref crépuscule des tropiques s'étendait. Bientôt, les ténèbres s'étendraient partout, redoutables, pleines de pièges. Propulsées par les bras vigoureux des pagayeurs, les deux pirogues gagnèrent l'endroit débroussaillé indiqué par l'interprète indien.

Quand les embarcations furent tirées sur la berge, les hommes les déchargèrent puis, armés de machettes, entreprirent de nettoyer une aire de terrain propre à l'installation du camp.

Pendant ce temps, Morane, Lil Haston et Bill se tenaient un peu à l'écart, au bord du rio, inspectant les parages. Ballantine avait pris son fusil de chasse, dans l'espoir d'abattre un quelconque gibier qui serait venu grossir agréablement le menu du soir.

La nuit n'était pas encore tout à fait tombée quand, soudain, émergeant de derrière la boucle du fleuve, quelque chose apparut dans le courant, glissant en silence à la surface de l'eau. Tout d'abord, Morane crut qu'il s'agissait d'une souche, mais il reconnut vite une pirogue montée par plusieurs hommes. Les feux avaient été allumés au centre du camp, mais les nouveaux venus ne semblaient pas les avoir aperçus et continuaient à pagayer en direction de l'amont.

Bob se mit à agiter frénétiquement les bras.

— Ohé, du canot ! hurla-t-il.

L'appel retentit avec violence, dominant les bruits de la forêt et celui, plus lointain, des *tunduhis.* Pourtant, les occupants de la pirogue ne paraissaient pas avoir entendu et continuaient à pagayer avec une vigueur accrue.

— Par exemple, jeta Ballantine, ces particuliers doivent être estropiés du tympan !

Posant son fusil sur le sol, il mit ses larges mains en porte-voix autour de sa bouche et se mit à crier lui aussi :

— Ohé, du canot !… Ohé du canot !…

Bob Morane et Lil Haston joignirent leurs appels à ceux de l'Écossais, mais sans parvenir cependant au moindre résultat. Les mystérieux pagayeurs ne semblaient toujours pas les entendre.

Les cris avaient alerté l'interprète jivaro, qui s'était approché pour regarder également en direction de la pirogue. Il se mit alors à lancer des appels dans sa propre langue, mais sans obtenir davantage de réponse. Il se tourna alors vers Morane et ses compagnons.

— Ces hommes-là pas Moronas, dit-il.

— Seraient-ce des Yaupis ? interrogea Bob.

Le Jivaro secoua la tête.

— Non, répondit-il, pas Yaupis. Ici territoire Moronas. Yaupis n'oseraient pas venir en si petit nombre… Moi croire eux civilisés…

— Mais pourquoi ne répondent-ils pas ? interrogea Lil.

L'Indien haussa les épaules.

— Peut-être eux pas savoir si nous ennemis ou amis. Eux se méfier…

C'était là une explication certes, mais elle ne satisfaisait pas tout à fait Morane. Il continuait à fixer l'endroit où l'énigmatique pirogue venait de se perdre dans les ténèbres envahissantes, et il aurait aimé connaître l'identité des hommes qui la montaient et qui semblaient se diriger vers ces tambours qui, là-bas, très loin, continuaient à battre, martelant la nuit telle une armée de géants en marche.

*

* *

Étendu dans son hamac, cette nuit-là, sous la protection de sa moustiquaire, Morane avait une fois encore tourné et retourné longuement dans son esprit les événements des jours précédents. Leur rencontre, Bill et lui avec Lil Haston, puis leur décision absurde et téméraire d'aider la jeune fille à retrouver son père mort sans doute depuis plusieurs années, et ensuite la visite de ce voleur, à l'hôtel « Amazonas », le départ, le long voyage sur le Marañon et le Pastaza, l'entrevue avec le lieutenant Abraz et, enfin, l'apparition de cette mystérieuse pirogue. Jusque-là, rien de bien tragique, Bob devait en convenir, mais ces *tunduhis* qui n'arrêtaient pas de battre formaient comme une menace suspendue au-dessus de sa tête et de celles de ses compagnons.

Accablé de fatigue par cette journée passée en plein soleil sur le rio, Morane s'endormit alors. Pour combien de temps ? Il aurait été bien en peine de le dire. Il se réveilla en sursaut, mais sans savoir exactement ce qui l'avait réveillé. Au bout de quelques minutes cependant, il se souvint assez inexplicablement de l'histoire de ce meunier qui se réveillait en sursaut chaque fois que son moulin s'arrêtait de tourner. Et, soudain, Morane comprit ce qui l'avait réveillé : c'était le silence. La nuit était très avancée déjà, et les bêtes nocturnes ne se faisaient plus entendre, le calme était total. Les tambours de guerre jivaros avaient cessé de battre.

Bill Ballantine, dont le hamac se trouvait suspendu auprès de celui de Bob, devait s'être réveillé lui aussi, car il dit à voix basse :

— Eh, commandant, on dirait qu'ils ont arrêté leur tintamarre ! Je me demande ce que cela veut dire…

— Je voudrais bien le savoir moi aussi, fit Morane.

Leur inquiétude fut de courte durée, car l'interprète jivaro avait quitté le lit de broussailles qu'il s'était confectionné près du feu maintenant presque complètement éteint. Il s'approcha des deux Européens.

— Rien à craindre, *senhores,* dit-il. Si *tunduhis* arrêtés c'est que les Moronas sont vainqueurs. Ils ont coupé des têtes et, avant longtemps, il y aura grande fête à la *jivaria* de Ti. Grande fête de la *tzanza…*

Morane ne répondit pas. Il tourna la tête vers le hamac de Lil Haston, mais cette dernière continuait à dormir paisiblement. Et, soudain, Bob eut conscience de la grande responsabilité qu'il avait accepté d'endosser en accompagnant cette toute jeune fille, à peine sortie du collège, dans cette forêt inhumaine où les hommes, pas davantage que les bêtes, ne connaissaient la pitié. Dans ce monde cruel, empire de la terreur et de la mort, où même le silence contenait une menace, Bob et Ballantine représentaient pour Lil Haston, la seule sauvegarde.

Chapitre V

Durant une nouvelle journée, l'expédition avait remonté le rio Pastaza, au-delà de la frontière brésilo-équatorienne. L'interprète jivaro se tenait toujours dans le canot de tête, en compagnie de Bob et de Lil Haston.

Cette journée, comme les précédentes, s'était écoulée dans une mortelle monotonie sur ce fleuve aux eaux rendues éblouissantes par le soleil éclatant ; dont la chaleur torride cuisait les hommes exposés sans cesse à ses rayons. Les caïmans eux-mêmes, allongés sur les bancs de sable bordant les rives, semblaient incapables du moindre mouvement. Pourtant, Morane savait par expérience qu'à la chute du moindre corps dans l'eau, ils se précipiteraient aussitôt à la curée.

Le soir seulement, à l'heure du bivouac, les voyageurs trouvaient un peu de quiétude avec les ombres de la nuit, mais cette quiétude se révélait fort brève, car des myriades de moustiques porteurs de fièvres se rabattaient vers les feux, et il fallait se réfugier sous les moustiquaires pour échapper à leurs dangereuses piqûres.

Ce fut au matin du troisième jour après le départ d'Alcantara – le camp avait été levé depuis trois heures à peine – que le Jivaro, qui se tenait à l'avant de la première pirogue, tendit le bras vers une plage située juste avant un coude de la rivière.

— Nous aborder là-bas, dit-il.

Comme les canots se dirigeaient vers la rive, une grande clameur retentit et trois grandes pirogues, chargées d'Indiens à demi-nus, aux visages et aux torses peints en guerre, apparurent au tournant du rio, venant de l'amont. Ils agitaient leurs armes, pour la plupart de vieilles carabines Winchester, et clamaient un chant de triomphe.

Instinctivement, Lil Haston avait porté la main à sa carabine, mais l'interprète Jivaro l'avait rassurée du geste.

— Pas peur, *señorita.* Eux Moronas. Amis…

Les pirogues montées par les civilisés atteignirent la plage les premières. Les embarcations indiennes accostèrent à leur tour et les guerriers entourèrent l'interprète en poussant de grands cris de joie. Certains portaient de petits paniers grossièrement façonnés à l'aide de roseaux et qu'ils brandissaient en poussant des clameurs stridentes.

Pendant tout ce temps, les Moronas avaient fait comme si Morane, Lil Haston, Ballantine et les pagayeurs n'avaient pas existé. Finalement, un guerrier plus grand que les autres, qui étaient tous de petite taille et trapus, s'approcha des Blancs et, les désignant à l'interprète, lui posa une question en langage jivaro. Aussitôt, l'interpellé se lança dans de longues explications en la même langue. Quand il eut terminé, le grand guerrier vint se porter devant Morane et le considéra longuement, comme s'il voulait le juger. De son côté, Bob pouvait à son aise étudier l'Indien. C'était un homme en pleine force de l'âge, d'un mètre soixante-dix environ, à la poitrine puissante et aux bras d'athlète. Son visage arrondi, au nez légèrement épaté, était barré par de larges raies jaunes verticales et des marques rouges, faisant songer à du sang mais qui devaient être produites par le suc de quelque baie, marbraient son torse. Ses longs cheveux noirs retombaient raides sur ses épaules et dans son dos, et un morceau de tissu bariolé le drapait de la taille aux genoux. Dans la main droite, il tenait une Winchester à répétition d'un modèle plus récent que celles de ses compagnons et, dans la gauche, l'anse d'un panier en osier tressé.

Finalement, le Jivaro parla, en mauvais espagnol.

— Toi vouloir aller chez les Yaupis ? demanda-t-il à l'adresse de Morane.

Le Français eut un signe de tête affirmatif. Le Jivaro se détourna et cracha par trois fois sur le sol.

— Yaupis mauvais, dit-il encore. Les Moronas les tuent…

Il posa l'index sur sa propre poitrine et continua :

— Moi Ti, chef des Moronas, je viens de conduire mes guerriers à la guerre. Nous tuer beaucoup de Yaupis et couper leurs têtes…

Posant sa carabine sur le sol, Ti fouilla dans le panier et en tira une tête humaine, qu'il brandit devant lui en la tenant par ses longs cheveux noirs. Il jeta un commandement et, aussitôt, des autres paniers, d'autres têtes coupées jaillirent. Il y avait là une quinzaine de ces trophées barbares, une quinzaine de têtes coupées, aux paupières closes, aux bouches béantes, qui étaient comme autant de menaces de mort.

Morane avait cependant assisté à trop d'horrifiants spectacles pour se laisser troubler par celui-ci.

— Ti et ses guerriers sont braves, dit-il, et je suis certain qu'ils nous aideront à gagner la sierra Esmeralda.

Le bras qui tenait la tête coupée retomba et une expression de curiosité mêlée d'inquiétude se marqua sur le visage peinturluré de Ti.

— Le sierra Esmeralda, dit-il. Mauvais… Mauvais… Les Yaupis en défendent l'accès. C'est là que réside le Dieu Vert. Jadis, voilà de nombreuses lunes, un *gringo* aux cheveux blonds est venu pour aller là-bas. Jamais on ne l'a revu, ni lui ni ses hommes…

Comprenant que le Jivaro parlait du colonel Haston, Morane désigna Lil.

— Voilà la fille du *gringo* aux cheveux blonds, expliqua-t-il. Elle est venue pour retrouver son père…

Longuement, Ti considéra la jeune fille, puis il déclara :

— La *señorita* ressemble à son père, et elle a aussi son courage, mais jamais personne n'est revenu de la sierra Esmeralda. Le Dieu Vert des Yaupis en interdit l'accès.

— Nous sommes venus pour vaincre ce Dieu Vert, dit Morane. Sans lui, les Yaupis seront à la merci des Moronas mais, pour cela, il faut que Ti et ses hommes nous aident. Tout ce que nous demandons, c'est une dizaine de porteurs.

Le chef jivaro se balança d'un pied sur l'autre, en signe d'hésitation.

— Peut-être, peut-être, fit-il. Ti ne peut répondre maintenant. Les Moronas ont coupé des têtes, et ils doivent préparer la fête de la *tzanza.* Si tes amis et toi venir à la *Jivaria,* pour assister à la fête. Ensuite, nous reparlerons de ton projet…

Les regards de Morane, de Lil Haston et de Ballantine se croisèrent. Ils savaient que leurs pagayeurs n'accepteraient pas de les accompagner plus loin et qu'ils regagneraient le Brésil avec les pirogues, suivant les conventions. Il fallait donc trouver d'urgence de nouvelles embarcations et de nouveaux pagayeurs pouvant se transformer éventuellement en porteurs, et seuls les Moronas pouvaient remplir cet office. S'ils refusaient, l'expédition se trouverait définitivement arrêtée. Pendant un moment, Morane se demandait s'il n'en serait pas mieux ainsi, mais il savait d'autre part que Lil Haston n'abandonnerait pas aussi aisément son projet de retrouver son père et il était souhaitable que son voyage s'accomplisse dans les meilleures conditions possibles.

— Nous t'accompagnerons à la *jivaria,* dit Bob à l'adresse de Ti. Tous, nous serons heureux d'assister à la fête de la *tzanza.*

Il n'ignorait pas que cette fête, qui exigeait une préparation de plusieurs jours, les retarderait mais, pour obtenir l'aide des Moronas, tout ce qu'il y avait à faire c'était s'armer de patience.

*

* *

Quiconque eût voulu parvenir sans guide à la *jivaria* des Moronas eût été bien embarrassé. Nulle route n'était tracée, car les Jivaros, afin de dissimuler à l'ennemi le chemin de leurs villages, évitent soigneusement de frayer des voies d'accès. Seuls, des points de repère, invisibles pour les non-initiés, permettent de se diriger à travers la forêt en direction de la *jivaria,* et encore faut-il éviter les nombreux pièges dressés un peu partout : arcs soigneusement dissimulés, lançant des flèches aux pointes enduites de curare et que le seul contact d'une liane suffit à actionner, fosses couvertes de broussailles et au fond tapissé de dards également empoisonnés, herses de pieux s'abattant d'un seul coup lorsque l'on tranche une branche d'apparence inoffensive… Sans Ti et ses guerriers, qui se mouvaient dans la forêt avec la même aisance qu'un boulevardier sur la place de l'Opéra, Morane, Lil et Ballantine n'auraient certes

jamais réussi à atteindre le village de ceux qui, ils l'espéraient, n'allaient pas tarder à devenir pour eux de précieux alliés.

Avant de quitter les bords du rio, on avait donné congé aux pagayeurs brésiliens qui s'en étaient retournés à bord des pirogues. Il avait alors fallu obtenir des Jivaros qu'ils se chargent des colis de l'expédition, ce à quoi, dans l'euphorie de leur victoire, ils ne s'étaient résolus qu'avec mauvaise grâce.

Au bout de plusieurs heures de marche, on avait finalement atteint le village, composé d'une demi-douzaine de vastes cases abritant chacune plusieurs familles. Plusieurs autres *jivarias* semblables se trouvaient établis aux alentours.

Les trois voyageurs avaient vite compris l'inutilité d'entreprendre, pour l'instant du moins, de nouveaux pourparlers avec leurs hôtes. Les Moronas avaient, avant tout, à consacrer leur victoire par la réduction des têtes conquises. Cette opération rituelle a pour but d'annihiler l'esprit du mort qui, sans cela, viendrait sans cesse tourmenter son vainqueur. Pour réduire une tête, les Jivaros ouvrent celle-ci par derrière, depuis le sommet du crâne jusqu'à la nuque, et les os sont ainsi enlevés sans qu'aucune incision ne vienne abîmer le visage. La chair est alors bouillie dans un chaudron contenant des herbes aux propriétés astringentes. Ensuite, elle est séchée au soleil, bourrée de sable brûlant, lissée à l'aide de pierres chaudes, bouillie encore avec de nouvelles herbes, retraitée avec du sable chaud et des pierres brûlantes, cela jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la grosseur d'une orange. L'arrière du trophée est alors soigneusement recousu et les lèvres fermées par des liens garnis de longues franges. L'opération a été menée avec un tel soin, une telle précision que pas un cheveu, pas un poil, pas un cil n'a été arraché. En outre, les traits du visage ont été respectés, au point que l'on peut reconnaître la victime telle qu'elle était de son vivant. La *tzanza* achevée, il ne reste plus qu'à l'exorciser au cours d'une cérémonie collective où, comme dans toutes les fêtes indiennes, il est consommé beaucoup d'alcool de maïs fermenté. Cette cérémonie terminée, l'esprit du mort est devenu impuissant ; la *tzanza* a alors perdu toute valeur rituelle et est accrochée au toit de la case ; elle n'est plus qu'un trophée qui, le plus souvent, est vendu à quelque

civilisé, pour finir par être placé dans quelque vitrine à curiosité à Paris, à New York, à Londres…

Il avait donc fallu plus de deux semaines à Bob et à ses compagnons pour que de nouveaux pourparlers puissent être entrepris avec Ti. À l'issue de la fête de la *tzanza,* Bob, Lil et Ballantine étaient retournés voir le chef dans sa case et avaient réussi à le fléchir par la promesse de nombreux cadeaux, dont une carabine Winchester du dernier modèle avec de nombreuses cartouches. Après avoir longuement tourné et retourné entre ses mains l'arme que ses hôtes venaient de lui offrir, Ti la posa devant lui et demanda à l'adresse de Bob :

— De combien d'homme as-tu besoin ?

— Douze hommes, répondit Morane. Douze hommes jeunes, forts et courageux. Nous les paierons largement, mais ils devront m'obéir comme ils t'obéissent à toi-même…

— Si vous devez combattre les Yaupis, pourront-ils emporter les têtes de leurs ennemis morts ?

Morane s'attendait à cette question. Au cours de ses pérégrinations à travers forêts et déserts, aux quatre coins du monde, il avait pris l'habitude de respecter les mœurs des peuplades rencontrées, car c'était là la seule façon de gagner leur amitié. En plus, chaque peuple possédait sa vérité, et il savait que, si les Jivaros tranchent et réduisent les têtes de leurs ennemis morts, ce n'est pas par cruauté, mais pour se libérer de la peur inspirée par l'esprit du défunt. Fallait-il traiter pour cela les Jivaros de barbares ? Guère plus que les civilisés qui achètent ces mêmes *tzanza* pour en faire des garnitures de cheminée, ou ceux-là qui n'osent passer sous une échelle ou s'asseoir à treize à table. De toute façon, Bob savait qu'il est aussi difficile d'empêcher un Jivaro de couper la tête d'un ennemi tué au combat que de forcer un ivrogne à se servir de whisky pour décaper les métaux. D'ailleurs, Bob n'ignorait pas qu'un refus de sa part à la question du chef morona aurait automatiquement entraîné l'échec des négociations.

— Tes hommes pourront emporter les têtes de leurs ennemis, dit-il. J'insiste cependant sur le fait que nous ne combattrons que si nous sommes attaqués. Mes amis et moi ne sommes pas venus ici

pour faire la guerre, mais seulement pour tenter de retrouver la trace du *gringo* aux cheveux blonds.

Un large sourire éclaira le visage sombre du chef jivaro.

— Vous ne chercherez peut-être pas le combat, mais les Yaupis le chercheront, eux. Jamais encore ils n'ont laissé personne s'approcher impunément de la sierra Esmeralda. Si vous leur volez le Dieu Vert, ils seront comme un corps sans âme.

Lil Haston qui, tout comme Bill Ballantine, ne s'était pas jusqu'alors mêlée à la conversation, demanda :

— Ce Dieu Vert, à quoi les Yaupis le font-ils ressembler ?

Ti dodelina lentement de la tête.

— Ils disent que c'est l'esprit de l'Ancêtre. Un jour, il y a très longtemps, il est venu sur le rio, d'au-delà la forêt. Aujourd'hui, il est enfermé dans une grande *jivaria* de pierre, au cœur de la sierra Esmeralda, et quiconque le touche est aussitôt frappé de mort…

Bob, Lil et Ballantine échangèrent un regard dans lequel passait un peu d'effarement.

— Tout semble concorder, dit Morane. L'ancêtre qui est venu sur le rio, d'au-delà de la forêt, cela peut être Uaray. Quant à la *jivaria* de pierre, il doit s'agir du temple où selon le manuscrit du moine, serait enfermée l'Idole verte, effigie du prêtre…

— Si les Jivaros ont raconté des histoires de ce genre au colonel Haston, fit Ballantine, cela ne m'étonne plus qu'il soit parti à la recherche de l'Idole…

Une soudaine fébrilité semblait s'être emparée de Lil.

— Avez-vous parlé de tout cela à mon père ? interrogea-t-elle à l'adresse du Jivaro.

— À l'époque, je n'étais pas encore chef des Moronas, répondit Ti, et je n'avais pas droit de parole. Mais mon père, qui dirigeait alors les destinées de la tribu s'est entretenu longtemps avec le vôtre, je m'en souviens. Sans doute lui aura-t-il parlé du Dieu Vert des Yaupis et de sa grande *jivaria* de pierre.

L'impatience s'était maintenant emparée de Morane également. Jusqu'alors il n'avait accepté d'accompagner la jeune Américaine que parce qu'elle avait besoin d'aide. À présent, à la suite des révélations de Ti, il se sentait lui-même intrigué. Certes, il pouvait

s’agir là de racontars colportés de bouche à oreille et grossis au cours des générations, mais Bob savait également que, selon le vieil adage, il n’y a jamais de fumée sans feu.

— Quand penses-tu que tes hommes seront prêts à nous accompagner ? demanda-t-il au Jivaro.

— Dès que je leur en donnerai l’ordre…

— Il nous faudra aussi deux grandes pirogues.

— Tu les auras. Nous en avons plusieurs coulées dans le rio. Il suffira de les tirer sur la berge et de les remettre en état de naviguer. Cela prendra quelques heures à peine…

Tout en parlant, Ti tournait et retournait entre ses mains la Winchester flambant neuve que Morane venait de lui offrir. Il en actionna à plusieurs reprises le levier d’armement.

— Ti accompagnerait bien la *señorita* aux cheveux couleur de soleil et les deux *gringos* jusqu’à la sierra Esmeralda, fit-il, mais voilà peu de temps les Moronas ont attaqué les Yaupis par surprise et coupé des têtes. Avant longtemps il y aura des représailles. Ti doit demeurer ici pour défendre la *jivaria.*

Ni Bob, ni Ballantine, ni la jeune fille ne répondirent. La guerre régnait sur le haut rio Pastaza et ils savaient que sur les territoires à travers lesquels ils allaient s’enfoncer, seule la folie de la destruction et de la mort régnait.

Chapitre VI

Les deux rochers noirs marqués sur la carte de Douglas Haston se découpaient maintenant sur les eaux scintillantes du rio, qu'ils partageaient en trois bras distincts. Les pirogues, manœuvrées par les habiles pagayeurs jivaros se glissèrent entre la rive et l'un des rochers et regagnèrent l'eau libre.

— Si la carte de votre père est exacte, fit Morane à l'adresse de Lil Haston, qui se trouvait assise devant lui dans la pirogue, nous n'allons plus tarder à atteindre le rio secondaire, qu'il nous faudra remonter jusqu'à sa source…

La jeune fille se tourna à demi vers son compagnon.

— La carte de mon père est exacte, vous le savez bien, Bob. Les deux rochers noirs en forme de crocs sont présents à l'appel. Bientôt, nous trouverons le rio en elles.

*
* *

Le Français considéra le gracieux visage de la jeune fille avec un intérêt encore plus accru. En aucune circonstance, jusqu'alors, Lil n'avait perdu confiance, en aucun moment elle n'avait marqué un signe de découragement ni de lassitude. Elle suivait son but avec une volonté, une opiniâtreté dignes d'un homme au caractère bien trempé. Continuerait-elle, au cours des jours qui allaient suivre, dans les difficultés sans nombre qui ne manqueraient pas de se présenter, à conserver cette même foi ? Évidemment, Morane ne pouvait présager de l'avenir, mais quelque chose lui disait qu'en toute circonstance, il pourrait faire confiance à sa jeune compagne.

Trois nouvelles journées s'étaient maintenant écoulées depuis que l'on avait quitté la *jivaria* de Ti et, depuis vingt-quatre heures au moins, on devait avoir pénétré sur le territoire des Yaupis. Ces

derniers ne s'étaient cependant pas encore manifestés. Sans doute, à la suite de la dernière attaque des Moronas, ne s'attendaient-ils pas à une nouvelle incursion et relâchaient-ils leur vigilance pour préparer de sanglantes représailles envers leurs ennemis séculaires.

De temps à autre, Bob jetait un regard aux pagayeurs jivaros, mais il ne parvenait pas à lire la moindre inquiétude sur leurs visages peints.

On avait dépassé depuis quelques centaines de mètres à présent les deux rochers noirs, quand une soudaine abondance de plantes aquatiques, roseaux et sagittaires, marqua l'embouchure d'un affluent. Celui-ci se trouvait sur la gauche, donc sur la rive droite du rio.

Lil Haston se tourna vers Morane avec un éclat de triomphe dans le regard.

— Quand je vous avais dit, Bob, que nous trouverions le rio là où mon père le situait…

Morane se força à sourire.

— Heureux de voir que vous avez raison, petite fille, dit-il. Ou je me trompe fort, ou nous allons devoir dire adieu au rio Pastaza…

Il se tourna vers la seconde pirogue et cria à l'adresse de Bill Ballantine :

— Nous avons trouvé l'embouchure du rio secondaire, là sur la gauche…

— J'ai vu, moi aussi, commandant, répondit le géant. J'ai l'impression que nous sommes sur la bonne voie…

À ce moment, le Jivaro qui se trouvait derrière Morane posa la main sur l'épaule de celui-ci, pour dire :

— Pas crier… Sons portent loin sur fleuve, et Yaupis bonnes oreilles…

L'Indien avait employé sa langue natale, en glissant par ci, par là, quelques mots d'espagnol, mais Bob, depuis près de trois semaines qu'il se trouvait parmi les Moronas, avait appris assez du langage jivaro pour comprendre et reconnaître le bien-fondé de cette remarque. De la main, il fit signe à Ballantine d'approcher et, bientôt, les deux pirogues voguèrent bord à bord. Arrivés à hauteur de l'affluent, les Indiens cessèrent de pagayer.

D'où ils se trouvaient, les explorateurs pouvaient maintenant plonger leurs regards dans le cours du rio secondaire. Celui-ci, large d'une cinquantaine de mètres à peine, semblait se diriger vers le sud-ouest, comme l'indiquait la carte du colonel Haston. Son cours était lent et aucune plage ne le bordait. Cependant, des bancs de sable, servant sans doute de refuges aux tortues aquatiques, en occupaient le milieu. Un silence quasi total régnait, rompu seulement de temps à autre par le vol lourd de quelque oiseau dont les ailes claquaient comme des torchons mouillés.

— Ce calme ne me dit rien qui vaille, fit Ballantine. Trop beau pour être vrai…

— Ici plein pays des Yaupis, fit le Morona qui avait parlé tout à l'heure. Nous prendre garde…

Tous leurs sens aux aguets, Bob, Lil Haston et Bill Ballantine regardaient autour d'eux, mais sans distinguer la moindre présence humaine. Bob se surprit à serrer un peu trop nerveusement à son gré la crosse de sa carabine. Il chassa l'air de ses poumons et se détendit.

— La journée n'est pas encore très avancée, dit-il. Commençons à remonter cette rivière, en ouvrant l'œil bien sûr.

— Si vous voulez mon avis, commandant, fit Ballantine, les Yaupis ne nous ont pas encore repérés, sinon nous aurions déjà entendu leurs fichus tambours…

— C'est possible, Bill, mais mieux vaut nous méfier malgré tout. Une précaution superflue n'a jamais fait de mal à personne. De toute façon, inutile de nous faire des illusions. Tôt ou tard, nous aurons les Yaupis sur le dos et, alors, il nous faudra jouer serré.

En lui-même, le Français songeait que, en cas de rencontre avec ces Yaupis, la présence des Moronas, leurs ennemis héréditaires, ne serait pas pour arranger les choses. Pourtant, comme ces mêmes Moronas se révélaient indispensables à la bonne marche de l'expédition, il était difficile de trouver une solution au problème. De toute façon d'ailleurs, d'après ce qu'avait entendu Morane, les Yaupis étaient aussi bien les ennemis des civilisés que des autres Jivaros. Mieux valait donc attendre et voir le tour que prendraient les

événements. Une entreprise comme la leur comportait pas mal de risques, et il fallait les envisager avec un minimum de confiance.

Les canots s'étaient engagés à la suite l'un de l'autre dans un étroit chenal entre la rive droite de l'affluent et un banc de sable qui en obstruait en partie l'embouchure. Le silence continuait à peser et l'on entendait seulement le murmure ténu et régulier des pagaies plongeant dans l'eau.

Et soudain, le Morona qui se trouvait assis derrière Bob poussa un cri :

— Là, Yaupi.

Sur une basse branche, un Indien se tenait accroupi, surveillant les embarcations. Il était à demi masqué par le feuillage et il avait fallu les regards exercés du Morona pour déceler sa présence. Se rendant compte qu'il était repéré, le Yaupi voulut gagner le couvert de la forêt, mais il n'en eut guère le temps. Le Morona, qui l'avait aperçu, porta un long tube de bois à ses lèvres et souffla. Un dard terminé par une petite boule d'étoupe vint se planter dans la poitrine du Yaupi, qui poussa un cri de douleur. Il arracha le trait et voulut courir le long de la branche, mais il trébucha et, avant même que le curare ait eu le temps de faire totalement son effet, il tomba dans la rivière. À peine avait-il touché l'eau que son corps fut agité de façon frénétique. On put voir alors des grappes de petits poissons, à peine plus grands que la main, s'acharner sur lui.

— Les piranhas, murmura Morane.

Attirés par le sang sourdant de la blessure, les poissons carnivores s'étaient précipités par bandes entières sur la victime, la dépeçant vive. L'affreux repas dura quelques minutes à peine. On n'entendait que le clapotis provoqué par les piranhas se lançant à la curée. Bientôt, il n'y eut plus qu'un squelette parfaitement nettoyé, qui coula aussitôt.

Comme fascinés, les trois Blancs avaient assisté à ce repoussant spectacle, sans pouvoir se détourner. Quand tout fut terminé, Lil Haston sembla soudain s'affaisser, un grand frisson fit vibrer son corps et elle enfouit son visage dans ses mains ouvertes en murmurant d'une voix plaintive !…

— Quelle horreur !… Quelle horreur !…

Morane demeura silencieux. La scène à laquelle il venait d'assister le remplissait d'un dégoût sans nom, mais il savait que si le Morona n'avait pas agi de cette façon, le Yaupi aurait fui pour prévenir ses compagnons et, avant longtemps, l'expédition aurait eu affaire à toute la tribu. D'autre part, si le pagayeur s'était servi de la sarbacane, de préférence à sa carabine, c'était à cause de la détonation, qui n'aurait pas manqué d'éveiller l'attention des Yaupis.

Bob considérait à présent la jeune Américaine, dont les épaules étaient secouées de sanglots convulsifs. « Si ses nerfs pouvaient la lâcher, songea-t-il. Si elle pouvait tout laisser tomber, renoncer à son projet alors qu'il en est temps encore… »

Mais son espoir fut de courte durée. Lil se redressa soudain, sécha d'un revers de main les larmes coulant le long de ses joues. Elle tourna alors vers Morane un visage marqué par une volonté nouvelle.

— Continuons, dit-elle. Il faut que nous ayons remonté la rivière le plus loin possible avant la nuit…

Pendant un instant, Bob eut la tentation de lui conseiller à nouveau d'abandonner, de retourner en arrière. Une fois de plus cependant, il réalisa combien il serait difficile de détourner la jeune fille d'un but qu'elle s'était assigné depuis cinq années : retrouver son père coûte que coûte, ou du moins s'assurer qu'il était bien mort et, dans ce cas, rapporter cette Idole verte à la recherche de laquelle il était parti, en même temps que des autres trésors archéologiques enfermés sans doute dans le temple perdu. En outre, Bob savait que si lui-même et Ballantine refusaient de continuer, Lil persévérerait seule, et ils ne pouvaient songer à l'abandonner dans cette contrée pleine de pièges, en compagnie de guerriers jivaros dont le seul but était de récolter de nouvelles *tzanzas.*

De la seconde pirogue, la voix de Ballantine parvint à Morane.

— Que faisons-nous, commandant ?

Bob se tourna vers l'Écossais :

— Nous continuons, Bill, puisqu'il le faut…

Une grimace de contrariété apparut sur le large visage du géant. Lui aussi aurait préféré retourner en arrière, mais lui non plus ne

voulait pas abandonner la jeune fille au moment où, plus que jamais sans doute, elle pouvait avoir besoin de leur secours.

*
* *

Durant tout le reste de la journée, et aussi la journée suivante, les deux pirogues avaient remonté l'affluent auquel Morane, en souvenir du dramatique spectacle auquel ses compagnons et lui avaient assisté à son embouchure, avait donné le nom de rio des Piranhas.

À la fin du second jour, ce rio n'était plus qu'un étroit canal aux eaux claires, large de cinq mètres à peine et recouvert par un tunnel de verdure du plus charmant aspect. Les pirogues pouvaient encore passer mais, par endroit cependant, l'une ou l'autre d'entre elles touchait le fond et il fallait alors descendre à l'eau pour l'alléger et la remettre à flot. Par bonheur, au fur et à mesure que l'on remontait vers l'amont, les piranhas s'étaient faits de plus en plus rares, pour enfin disparaître tout à fait.

Le troisième jour, la navigation devait se révéler plus difficile encore, à cause des nombreuses chutes qui rompaient le cours de la rivière. Très souvent, il fallait se mettre à l'eau pour hisser, à l'aide de cordes, les pirogues au-delà de la cascade, puis la navigation reprenait jusqu'à la prochaine chute.

Il s'avérait évident que l'on se rapprochait de plus en plus de la source du rio et que, avant peu, la navigation deviendrait impossible. Il faudrait alors abandonner les canots et se mettre en route, toujours en direction du sud-ouest, à travers la jungle.

Vers le milieu de l'après-midi cependant, la végétation sur les rives sembla s'éclaircir et, soudain, la forêt disparut, faisant place à une étroite savane courant jusqu'à une colline couronnée de grands arbres et du sommet de laquelle on devait pouvoir embrasser les environs.

— Il doit s'agir de la montagne portée sur la carte de mon père, dit Lil Haston.

Morane tira la carte en question de sa poche et y jeta un coup d'œil. Bientôt, il n'y eut plus de doute : cette colline était bien celle repérée par le colonel Haston lors de ses reconnaissances aériennes et du haut de laquelle on devait logiquement apercevoir la crête du Saurien Couché et, peut-être, les murailles du temple perdu.

— Nous camperons ici, dit Morane, et demain je gagnerai cette colline à pied, pour me rendre compte.

— Je vous accompagnerai, commandant, fit Ballantine. En cas de coup dur nous ne serons pas trop de deux pour y faire face…

— J'irai seul, Bill. Les Yaupis ne semblent pas nous avoir encore repérés, sinon ils se seraient déjà manifestés d'une façon ou d'une autre. Celui que nous avons rencontré l'autre jour, au confluent du rio Pastaza, devait être un chasseur isolé…

Ballantine avait enjambé le rebord de la seconde pirogue et avait de l'eau jusqu'à mi-jambes, tandis que les Jivaros tiraient les canots sur la berge, il se dirigea vers Morane et Lil Haston, qui avaient déjà gagné la rive.

— En admettant que les Yaupis ne nous aient pas encore découverts, commandant, je préférerais vous accompagner malgré tout, fit encore le géant.

— Rien à faire, Bill, répondit Morane en secouant la tête. Lil ne peut rester isolée et nous ne pouvons exposer nos trois vies au cours d'une simple reconnaissance. Je partirai seul…

Bill Ballantine connaissait trop son ami pour ignorer que ses décisions étaient presque toujours irrévocables. Aussi se garda-t-il bien d'insister davantage.

De son côté, Bob avait tourné à nouveau ses regards vers la colline. Si seulement, après en avoir atteint le sommet, il pouvait ne pas apercevoir la crête du Saurien Couché, ni les ruines du temple, peut-être parviendrait-il encore, devant l'impossible, à décider Lil Haston à rebrousser chemin, à lui faire comprendre combien il serait absurde de vouloir continuer à avancer dans l'inconnu. Jamais sans doute, au cours de son existence mouvementée, Morane n'avait ainsi misé sur un échec.

Chapitre VII

Accompagné d'un seul guerrier jivaro, Bob Morane avait quitté le campement dès les premières lueurs de l'aube. Dans un silence de fin de monde, les deux hommes avaient traversé la savane dont les hautes herbes leur montaient à hauteur de la poitrine. Bien qu'on ne fût pas à la saison des pluies, cette savane était en partie inondée et il leur fallait à tout bout de champ patauger dans une eau boueuse qu'ils n'apercevaient même pas à cause des herbes.

Il avait fallu deux heures d'une marche pénible à Bob et à son compagnon pour atteindre le pied de la colline dont les flancs, assez raides et couverts d'une végétation touffue, devaient, surtout à cause de cette végétation, offrir quelque difficulté d'escalade.

Avant de se lancer à l'assaut des pentes, Bob jeta un dernier regard en direction du camp, qu'il pouvait apercevoir à l'aide de ses puissantes jumelles. Comme tout y paraissait paisible, il se tourna vers l'Indien et dit simplement :

— *Vamos* – Allons-y.

Armés de leur machette, les deux hommes s'engagèrent sur le flanc de la colline. Et l'ascension commença, laborieuse, fatigante, sur cette pente inclinée à plus de quarante-cinq degrés, où les plantes offraient une continuelle entrave à l'avance. Devant Bob, et le Jivaro, les lianes formaient, en s'enchevêtrant, une toile d'araignée toujours renaissante qu'il fallait trancher à coups de sabre. Des troncs d'arbres vermoulus et en équilibre instable sur la déclivité devaient être contournés ou escaladés. Les pieds glissaient sur un tapis d'humus composé de feuilles pourries et agglomérées. Parfois, un ravin à pic s'ouvrait dans le flanc de la colline et il fallait effectuer alors un long détour pour pouvoir continuer l'ascension.

Quand, au bout de trois nouvelles heures d'efforts constants, Morane et l'Indien parvinrent au sommet, le Français était épuisé et baigné de sueur. Une déception l'attendait cependant. Si la

végétation, à l’endroit où ils se trouvaient, était moins touffue que sur les pentes, elle se révélait cependant encore assez épaisse pour former partout un écran empêchant les regards de plonger dans la plaine.

Morane eut un mouvement de colère. Épuisé comme il l’était, il allait devoir grimper au faîte d’un arbre afin de pouvoir, du haut de ce perchoir, observer les environs.

Après s’être reposé, Bob s’approcha d’un énorme gommier qui, en raison de sa taille, devait dominer les végétaux voisins. Il se dépouilla de ses bottes, de son revolver et de sa musette, ne gardant que ses jumelles et sa machette qui, non seulement pourrait se changer en une arme redoutable, mais également lui permettrait de couper des branches ou de tailler des degrés dans le tronc pour rendre l’escalade plus aisée.

Une liane pendait le long du gommier, et Bob, après avoir recommandé au Jivaro de l’avertir au moindre danger, se hissa jusqu’à la plus basse branche. Lentement mais sûrement, il commença alors à grimper vers le sommet. Parfois, il tirait sa machette du fourreau et se pratiquait une trouée dans le feuillage. Puis il repartait, se hissant de branche en branche. L’escalade était relativement aisée, surtout les pieds nus, et il ne lui fallut guère plus d’une dizaine de minutes pour atteindre une haute fourche au creux de laquelle il se cala le plus confortablement possible. Tirant une fois de plus la machette, Bob se mit alors à sabrer dans les feuillages devant lui, jusqu’à ce qu’il eût pratiqué une large trouée par laquelle il pouvait apercevoir toute la contrée s’étendant au sud-ouest de la colline.

Ce qui attira tout d’abord l’attention du Français fut, à une vingtaine de kilomètres peut-être de l’endroit où il se trouvait, cette longue crête dont le profil faisait songer immanquablement à un grand lézard couché. Pour parvenir à cette crête, il fallait franchir un large marais en partie boisé dont le soleil encore bas faisait miroiter les eaux couleur de marcassite.

— Jusqu’ici, murmura Morane, tout se tient. Les deux rochers en forme de crocs sur le Pastaza, l’affluent, la colline, et maintenant

cette crête figurant un saurien couché et ces marais. Maintenant, voyons le reste…

Il tira ses puissantes jumelles de leur étui, en effectua la mise au point et les braqua vers la lointaine crête. Aussitôt il aperçut, juste au sommet de ce qui paraissait être la tête du saurien, un haut rocher blanc et pointu pouvant figurer une corne. Lentement, Morane abaissa les jumelles, fouillant la végétation à la base de la crête. Au bout de quelques minutes de recherche, il se figea soudain. Là, perpendiculairement à la corne de roc, il avait aperçu quelque chose de gris. Rocher ou muraille ? Les jumelles grossissaient cent fois, et bientôt Bob n'eut plus à douter. Ce qu'il venait d'apercevoir ne pouvait être un rocher, mais bien un mur en partie ruiné et formé sans doute de blocs cyclopéens ; un mur en tous points semblable à ceux qu'il avait vus dans les hautes Andes, là où s'était étendu jadis l'Empire des Incas. À la distance où il se trouvait, Bob ne pouvait détailler la construction avec précision. Bien entendu, il pouvait s'agir d'une formation rocheuse ressemblant à une muraille, mais cette régularité dans les contours, ce poli, cette ligne de faîte parfaitement horizontale auraient dans ce cas tenu du miracle. Il devait donc, logiquement, s'agir là d'un ouvrage fait par l'homme.

— Le temple perdu ! murmura Bob avec émerveillement. Le temple perdu…

*
* *

Pendant de longues minutes, Morane avait ainsi gardé les yeux vissés au binoculaire des jumelles, ne pouvant détourner les regards de ce qu'il croyait être le temple perdu, à demi enfoui là-bas dans la jungle. Une soudaine impatience avait fondu sur lui et, déjà, toutes ses hésitations des jours derniers étaient oubliées. En face de cette réalité qui s'étalait devant lui, il n'avait plus maintenant qu'une idée : atteindre au plus tôt le temple pour contempler l'Idole verte. Cette dernière, puisque le temple existait, devait exister elle aussi. Bob avait oublié les Yaupis et les autres dangers que ses compagnons et lui allaient devoir surmonter encore avant d'atteindre leur but. Il

songeait à l'allégresse qui allait éclairer le beau visage de Lil quand celle-ci apprendrait sa découverte, quand elle aurait la preuve que tout ce que son père avait affirmé était exact, qu'il ne s'était pas lancé à la conquête de vaines chimères.

Naturellement, Bob n'ignorait pas que la jeune fille n'avait pas besoin de cette nouvelle assurance pour affirmer sa foi en son père, mais…

Tout à coup, Morane fut frappé par une sensation de présence à ses côtés. Il lâcha les jumelles, retenues à son cou par une lanière, et se raidit. Derrière lui, il y eut un long glissement, comme si un corps puissant se frayait un passage parmi les feuillages. Saisi par la conscience du danger, Bob se retourna brusquement, pour se trouver face à face avec une énorme tête serpentine, qui lui parut aussi large que le fer d'une bêche et qui s'articulait à un long corps musculeux de serpent, à la peau glauque marquée de larges taches brunes. L'homme n'eut pas le temps de se demander ce que cet anaconda faisait dans cet arbre – peut-être venait-il des bords de la rivière ou des marais proches –, car le boa s'était soudain détendu. La large tête, frappant à la façon d'un bélier, le toucha en pleine poitrine, et il dut se raccrocher à une branche pour ne pas être précipité dans le vide.

Avant même que Morane ait eu le temps de se remettre de sa surprise, le boa géant entreprenait de l'enserrer dans ses replis. Par bonheur, on s'en souviendra, le Français s'était installé dans une fourche de branches, et ce fut cette circonstance qui lui sauva la vie. En effet, en voulant envelopper sa proie, l'anaconda s'était enroulé autour de la fourche, dont les deux éléments subissaient seuls la pression des muscles constricteurs. Morane, qui se tenait entre ces éléments, était ainsi préservé. Il mit sans retard cette circonstance à profit pour se tirer de sa dangereuse situation. Arrachant sa machette du fourreau, il se mit à sabrer dans le corps du serpent jusqu'à que celui-ci relâchât son étreinte. Un dernier coup de lame, assené juste derrière la tête, qui fut presque tranchée, mit fin au combat, et l'anaconda ne fut plus qu'une masse pantelante, mais dont les derniers soubresauts pouvaient cependant se révéler encore dangereux.

Se laissant glisser au bas de sa branche afin de se mettre hors de portée, Bob put alors contempler sans risque son adversaire. Au premier abord, il lui avait paru monstrueux et, pendant un bref instant, il avait songé à toutes ces histoires d'anacondas géants qui se colportent à travers l'Amazonie. Celui auquel il avait eu affaire ne mesurait qu'une dizaine de mètres, ce qui était certes déjà une belle taille – sauf bien sûr si l'on considérait les boas de vingt-cinq ou trente mètres dont parlent de temps à autre les Indiens, – et Morane se rendait compte combien, sous le coup de la frayeur, il était aisé de donner à ces monstres des proportions qu'ils ne possèdent pas en réalité.

Jugeant inutile de perdre son temps à savourer plus longtemps sa victoire, Bob se détourna du cadavre de l'anaconda et, se laissant glisser de branche en branche, alla rejoindre le Jivaro qui, patiemment, l'attendait au pied de l'arbre. Ils reprirent alors ensemble la direction du campement, où, Morane ne pouvait en douter, Lil Haston et Bill Ballantine attendaient dans la fièvre.

*

* *

Quand Bob, de retour auprès de Lil Haston et de Bill, leur eut communiqué le résultat de sa reconnaissance, ce fut, comme il l'escomptait, une explosion de joie de la part de la jeune fille. Ballantine, lui, montra moins d'enthousiasme. Depuis leur départ d'Iquitos, il avait partagé les craintes de Morane et, comme lui, il avait accompagné Lil seulement pour empêcher qu'elle se lançât seule dans une entreprise périlleuse.

— Si je comprends bien, commandant, fit l'Écossais, vous avez décidé de continuer…

— Et comment, Bill, fit Morane avec une sourde allégresse.

— Pourtant, ce matin encore, avant de partir, vous me disiez…

— Je te disais que nous rebrousserions chemin si je ne découvrais rien, mais j'ai découvert quelque chose, et tout est changé. Rends-toi compte, Bill, le temple perdu existe et sans doute aussi l'Idole verte…

— Et les Yaupis, enchaîna Ballantine, ils existent également, ne l'oubliez pas. Inutile de nous faire des illusions, jusqu'ici nous avons réussi à passer au travers, mais tôt ou tard ils se manifesteront…

La conversation se déroulait en anglais. Cependant, Bill baissa la voix pour continuer :

— D'autre part, je n'ai qu'une confiance toute relative dans les Moronas. Jusqu'ici ils ont été parfaits mais, si les événements tournent à notre désavantage, ils n'hésiteront pas à nous abandonner.

Morane éclata d'un rire un peu forcé et, tendant le bras, il saisit à pleine main les cheveux roux de l'Écossais et secoua celui-ci amicalement.

— Voilà Bill, le fort entre les forts, le brise-montagnes, la terreur des méchants, qui se met à trembler comme une fillette…

Morane savait pourtant que son compagnon avait raison puisque lui-même, la veille encore, nourrissait les mêmes sentiments de prudence. Aujourd'hui, il lui suffisait d'avoir acquis une quasi-certitude quant à l'existence du temple perdu pour qu'aussitôt son imagination l'emportât, pour que le démon aventureux qui l'habitait et auquel il pouvait rarement résister prenne à nouveau le dessus. Ce fut ce démon qui parla encore par sa bouche.

— Comme si, Bill, nous n'avions pas vécu ensemble des aventures au moins aussi dangereuses que celle-ci, pour toujours réussir à nous en tirer à notre avantage, fit-il. Te souviens-tu de l'affaire des Tonnerre, de la Marque de Kali, de la Main Noire[1] ? Bien souvent, nous avons failli y rester, certes, mais nous nous en sommes toujours sortis victorieusement et les adversaires auxquels nous avions alors affaire étaient au moins aussi dangereux que les Yaupis…

Au souvenir de ces aventures passées, un sourire s'épanouit sur la face rougeaude du colosse.

— Vous avez raison, commandant, nous nous en sommes toujours tirés. Pas sans mal bien sûr, mais à deux nous formons une fameuse équipe, il faut le reconnaître.

Bill haussa ses massives épaules.

— Et puis, continua-t-il avec une expression d'indifférence dans la voix, mieux vaut tout compte fait, mourir tué par les Yaupis que courir le risque d'être écrasé par un chauffard ou de trépasser bêtement dans son lit, comme cela arrive à tout le monde, ou presque… D'ailleurs, il me faut vous l'avouer, je me sens curieux moi aussi de savoir à quoi elle ressemble, cette Idole verte…

Lil Haston assistait, sans s'y mêler, à cette conversation entre les deux amis. Jamais, depuis leur première rencontre dans la salle à manger de l'hôtel « Amazonas », à Iquitos, elle n'avait cru un seul instant qu'ils l'abandonneraient. Malgré sa jeunesse, elle avait compris aussitôt que, malgré leurs réticences, leurs appels à la prudence, elle pourrait compter sur eux en toute circonstance. Et elle ne se trompait pas, car quiconque connaissait bien Bob Morane et Bill Ballantine savait qu'ils étaient un peu semblables, l'armure en moins, à ces chevaliers errants qui, aux temps passés, parcouraient monts et vallées à la recherche de veuves à secourir, d'orphelins à défendre, de gentes dames à protéger. Mais, aujourd'hui, s'il existe encore des orphelines, il n'y a plus d'ogres ni de méchants barons à châtier et, pour l'instant, les monts et vallées avaient fait place à la redoutable forêt amazonienne hantée par les réducteurs de têtes qui interdisaient l'accès du temple perdu et la conquête de l'Idole verte comme, jadis, des dragons empêchaient l'approche de ces châteaux enchantés où demeuraient prisonnières de belles princesses endormies pour cent ans.

Chapitre VIII

S’avançant entre les ondulations basses, couvertes de forêts, de la sierra Esmeralda, l’expédition avait repris sa route, mais par voie de terre cette fois. Les canots avaient été soigneusement dissimulés à bord du rio, non loin de l’emplacement du dernier campement, et le matériel avait été réparti, par charges plus ou moins égales, entre les douze Jivaros. Morane et Ballantine s’étaient chargés chacun d’un sac ; seule, Lil ne portait rien qu’une petite musette renfermant un sac de couchage et quelques objets de première nécessité. Peu de temps après que le camp eut été levé, on avait commencé à se rendre compte que le pays était réellement habité par les Yaupis. Si Bob, Lil Haston et Ballantine conservaient le moindre doute à ce sujet, il leur fut bientôt enlevé. Un peu partout, les Moronas reconnaissaient les traces d’Indiens, relevaient des repères marquant le chemin d’accès à une *jivaria.* Ensuite, les pièges apparurent.

Ce fut vers le milieu de la journée que le premier de ces pièges fut découvert. Un Jivaro marchait en avant de la petite colonne et, machette au poing, lui frayant un passage à travers la végétation dense, quand soudain il s’arrêta et fit signe à ses compagnons d’approcher. De la pointe de son sabre, il écarta alors un pan de feuillage et découvrit une sorte de machine de guerre composée de six gros morceaux de bambou creux, longs chacun de deux mètres environ et disposés horizontalement sur un grossier bâti de bois, à la hauteur d’une poitrine humaine. Dans chacun de ces tubes, braqués comme autant de canons, était glissée une longue flèche à la pointe enduite de curare. Le tout était commandé par un grand arc tendu par une corde à laquelle les six flèches se trouvaient encochées. Il suffisait de trancher une liane d’apparence inoffensive pour que les six flèches fussent projetées en avant.

Par la suite, on devait découvrir, toujours à temps heureusement, d'autres de ces pièges. Pourtant, les Yaupis eux-mêmes ne se manifestaient toujours pas. Il fallait néanmoins redoubler de précautions et l'on avança plus lentement que jamais, en ayant soin de garder toujours la direction du sud-ouest. Ce fut à la tombée du soir seulement que l'on atteignit l'orée du grand marécage aperçu par Bob la veille, du haut de la colline. Il ne pouvait naturellement être question de s'y engager pendant la nuit car, dans les dernières lueurs du jour, avec ses eaux sombres, sa végétation pourrie, ce marécage offrait un aspect sinistre.

On décida donc d'attendre là le lendemain. Il ne pouvait bien entendu pas être question d'allumer des feux dont la lueur ne manquerait pas d'éveiller l'attention des Yaupis. On gagna donc une sorte d'îlot couvert de broussailles sous lesquelles on se glissa après avoir institué un tour de garde, précaution qui devait se révéler bientôt inutile car personne ne dormit, tant à cause du peu de confort de ce campement improvisé que de la proximité des Yaupis dont il fallait toujours redouter l'attaque.

L'aube trouva les Blancs exténués. Les Indiens, eux, habitués à la rude vie des forêts paraissaient frais et dispos, et ce fut sans rechigner qu'ils reprirent leurs charges pour s'engager dans les marais. Ceux-ci occupaient le fond d'une large vallée au delà de laquelle s'élevait la crête du Saurien Couché. Formés de courtes savanes en partie immergées et de forêts noyées, ces marécages offraient des aspects divers. Parfois, c'étaient de larges espaces découverts où l'on avançait avec de l'eau jusqu'à la taille parmi une végétation touffue d'herbes aquatiques de toutes sortes ; de temps à autre, un banc de sable émergeait. À d'autres moments, il fallait cheminer sous un véritable fouillis de branchages et de troncs d'arbres morts et tordus, pareils à d'énormes serpents noirâtres. Décor fantasmagorique, démentiel, digne d'un des ces films d'épouvante où les choses et les êtres sont réimaginés par le cinéaste, déformés à plaisir.

Ce fut au passage d'une savane immergée que les explorateurs devaient faire une pénible découverte. Morane marchait en tête de la petite troupe et, comme il avait pris pied sur un îlot sablonneux, il se

retourna soudain pour dire, à l'adresse de Lil Haston, qui le suivait à quelques mètres :

— Ne regardez pas, Lil !…

Mais déjà la jeune fille avait vu ce squelette humain gisant sur le sable. Ce squelette encore recouvert de lambeaux de vêtements kaki et dont le crâne manquait. Les lambeaux de vêtements indiquaient qu'il devait s'agir là des restes d'un civilisé. Évidemment, le squelette pouvait être celui de quelque chercheur de trésors anonyme, comme il y en a tant qui sillonnent les territoires perdus de l'Amérique du Sud, mais il était possible également que ce fût celui du colonel Haston, et c'était pour cette raison que Morane avait tenté de détourner l'attention de Lil. De toute façon, l'absence du crâne indiquait clairement que le malheureux avait été massacré puis mutilé par les Yaupis.

Les membres de l'expédition entouraient maintenant les macabres débris. Ni Morane, ni Lil, ni Ballantine ne parlaient. Finalement, Lil demanda, à l'adresse de Morane :

— Croyez-vous, Bob, qu'il nous serait encore possible d'identifier mon père si c'est de lui qu'il s'agit ?

Le Français considéra longuement le squelette, qui était en fort mauvais état et à demi enfoui dans le sable, et il fit la moue.

— L'identifier après cinq ans ? Cela m'étonnerait… Encore heureux qu'une inondation quelconque n'ait pas éparpillé ces restes… Enfin, on peut toujours essayer…

Surmontant sa répugnance, il se baissa et entreprit de fouiller les guenilles recouvrant encore les ossements et qui s'effritèrent sous ses doigts. Tout ce qu'il découvrit fut quelques morceaux de papier attaqués par l'humidité et qui, s'ils avaient jadis été couverts d'une écriture quelconque, n'en portaient plus trace à présent. Bob trouva également un mouchoir qui se réduisit en charpie dès qu'il le toucha. Pourtant, dans un coin, des initiales brodées, M et S, demeuraient visibles.

— Cela vous dit-il quelque chose, Lil ? interrogea Morane à l'adresse de la jeune fille.

Cette dernière demeura un long moment songeuse.

— M et S, murmura-t-elle, comme si elle fouillait dans ses souvenirs. Voilà, j'y suis. Melvin Stanton !… C'était un des compagnons de mon père, disparu en même temps que lui. Je le connaissais bien… Pauvre Melvin !… Mourir ainsi… Lui si bon, si honnête !… Ces Yaupis sont des monstres…

Morane fut sur le point de faire remarquer que, si les Yaupis étaient des monstres, ils n'avaient cependant pas obligé ce Melvin Stanton et ses compagnons d'infortune à pénétrer sur leur territoire, qu'ils défendaient à leur manière. Si lui-même, Lil et Ballantine périssaient de façon semblable sous les coups des Yaupis, personne ne pourrait en rendre ces derniers responsables.

*
* *

Les misérables restes humains avaient été ensevelis dans le sable et une croix grossière, faite de deux branches entrecroisées, avait été plantée sur cette tombe rustique. Certes, cette croix pouvait attirer l'attention des Yaupis mais, malgré tout le soin qu'ils prenaient de leur propre sécurité, ni Bob, ni Lil Haston, ni Ballantine n'avaient pu se résoudre à passer outre à ce pieux devoir.

Persuadés plus que jamais qu'ils se trouvaient sur la bonne voie, les trois explorateurs, toujours suivis de leurs auxiliaires indiens, reprirent leur avance à travers les marais.

Vers le milieu de l'après-midi, ils atteignirent enfin la terre ferme et grimpèrent au sommet d'une petite éminence d'où ils pouvaient apercevoir, toute proche, la crête du Saurien Couché et sa corne de rocher blanc. Pour l'atteindre, il fallait remonter le lit d'un torrent à sec en cette saison. Quelque part là-bas, dans le fouillis de la végétation tropicale, devait se trouver le temple, but de tant d'efforts.

Poussée par une impatience bien compréhensible, Lil voulait continuer à avancer le jour même, et il fallut tous les efforts de Morane et de Bill pour la contraindre à demeurer sur place. En effet, la journée était fort avancée déjà et il serait sans doute impossible d'atteindre le temple avant la nuit. Mieux valait donc attendre le lendemain. Une étroite cuvette, en forme de cratère, au sommet de

l'éminence où se trouvaient les voyageurs, formerait un lieu de campement idéal.

Après avoir avalé un repas frugal composé de viande séchée et de manioc, le tout arrosé d'eau javellisée, Morane et la jeune fille s'enroulèrent dans leurs sacs de couchage et, tandis que Bill prenait le premier tour de garde avec un guerrier jivaro, ils cherchèrent dans le sommeil le repos dont ils avaient tant besoin.

La nuit se passa une fois encore sans incidents et, dès l'aube, ils purent se remettre en route, longeant cette fois le lit du torrent conduisant à la crête du Saurien Couché. Le fond du torrent en question était fait de pierres rondes et moussues, rendant la marche pénible mais, sur chaque bord, c'était la forêt, et il eût été plus pénible encore de devoir avancer à la machette.

Comme les jours précédents, depuis que l'on avait quitté le village de Ti, le chef des Moronas, un silence total pesait, la nature elle-même semblant vouloir contribuer à accroître encore l'inquiétude des voyageurs. Nulle part, on n'apercevait trace de vie. Seulement, de temps à autre, un ara passait, tel un trait de feu, au-dessus du torrent.

Malgré les difficultés de l'avance, une chose consolait Morane et ses compagnons : la crête du Saurien Couché dont, du torrent, ils n'apercevaient que la tête et la corne de roc, se rapprochait sans cesse.

Morane s'arrêta et, d'un revers de main, essuya la sueur coulant de son front.

— Avant une heure, dit-il, nous aurons atteint notre but. Il ne nous reste donc qu'à nous armer d'un peu de patience.

Bill Ballantine regardait autour de lui avec inquiétude.

— Je serai content quand nous aurons gagné ce maudit temple, fit-il. Ce calme ne me dit rien qui vaille… Je voudrais bien savoir où sont passés ces satanés Yaupis. Bientôt, je finirai par croire qu'ils n'existent pas. Jusqu'à présent, ils auraient dû logiquement nous couper cent fois la tête à chacun. Au lieu de cela, nib[2]… Les Indiens Nib-Nib, voilà comment on devrait les appeler…

L'Écossais venait à peine de prononcer ces dernières paroles qu'un sourd battement de tambours monta de la forêt, roulant comme le galop d'un cheval emballé.

— Les *tunduhis !* fit Morane. Voilà tes Indiens Nib-Nib qui redeviennent des Indiens Quelque Chose, Bill…

Lil, qui s'était assise sur une grosse pierre, se redressa soudain.

— Il nous faut gagner le temple au plus vite, jeta-t-elle. Là, nous pourrons nous retrancher et nous défendre. Nous avons des armes et des munitions et sommes tous trois d'excellents tireurs. Les Yaupis ne nous auront pas aussi facilement.

Morane posa la main sur le bras de la jeune Américaine.

— Là, là, petite fille, dit-il d'une voix calme, ne nous emballons pas et observons plutôt nos amis Moronas. Ils doivent en savoir long au sujet des Yaupis…

Dès qu'avait retenti le bruit des *tunduhis,* les Indiens avaient prêté l'oreille. Au bout d'un long moment, celui qui connaissait le mieux la langue espagnole se tourna vers Morane.

— Yaupis pas contre nous, déclara-t-il. Eux réunis là-bas, dans grande *jivaria* de leur chef. Eux préparer la guerre contre les Moronas.

Chapitre IX

Le bruit des *tunduhis* s'était emparé de toute la forêt, roulant à la façon du tonnerre. Pour Morane et ses compagnons qui savaient qu'il portait des menaces de mort, il n'avait rien de rassurant et ils demeuraient, immobiles, jetant autour d'eux des regards inquiets. Cependant, l'attitude relâchée des Moronas finit par rassurer Bob.

— Puisque ce n'est pas à nous que les Yaupis en veulent, dit-il, continuons notre chemin. De toute façon, nous sommes trop avancés maintenant pour pouvoir reculer…

La petite troupe reprit sa marche le long du torrent et, au bout d'une nouvelle demi-heure de marche, ils atteignirent les abords d'une large clairière au fond de laquelle on apercevait deux constructions en ruines. La première était petite et ronde, en forme de tour tronquée et sans doute avait-elle servi jadis de forteresse. Le second bâtiment, lui, était plus important. Situé directement au bas du Saurien Couché et en grande partie caché par la végétation, il formait un assez vaste quadrilatère surmonté d'un dôme à présent effondré. Les deux constructions étaient bâties à la mode inca, à l'aide de gros blocs soigneusement polis et ajustés sans le moindre ciment.

— Le temple perdu ! s'était exclamée Lil Haston en tendant la main vers le second bâtiment.

— Perdu et retrouvé, corrigea Ballantine.

L'Américaine ne parut pas avoir entendu la remarque un peu saugrenue du colosse.

— Il est là, dit-elle encore, à l'endroit précis où mon père le supposait.

Elle voulut s'élancer, mais Morane la retint.

— Soyons prudents, dit-il. Nous ne savons pas quel danger peut nous attendre derrière ces murailles…

Tandis que les tambours continuaient à battre, les trois Blancs et les Jivaros, quittant le lit du torrent, s'avancèrent à travers la clairière, en direction des ruines. Morane marchait en tête, la carabine au poing. Il allait à pas comptés, à la façon d'un soldat s'engageant dans un village désert mais où, derrière chaque fenêtre, peut se cacher un tireur ennemi.

La tour fut atteinte la première. Jadis, en effet, elle devait avoir servi de forteresse, mais il n'en restait plus que la base, formant une salle ronde, sans plafond, d'un diamètre de six mètres environ. Les murs, hauts de trois mètres environ et épais d'un mètre, auraient défié un bulldozer avec leurs énormes moellons devant peser chacun une tonne, sinon davantage.

Continuant leur avance, les explorateurs atteignirent le temple lui-même. Jadis, isolé ainsi en pleine forêt, il devait faire impression. Aujourd'hui, avec ses murs sapés par les racines s'insinuant entre les pierres, son escalier monumental en partie effondré, sa façade envahie par les plantes parasites, il offrait un aspect de délabrement total. Il y avait quelque quatre cents ans, des hommes, fuyant les envahisseurs espagnols, étaient venus là, emportant avec eux les restes d'une civilisation ancestrale et, arrachant pierre après pierre aux sierras, avaient, au prix d'un long labour, élevé cette construction où ils avaient abrité leurs dieux. Puis, pour une raison ou pour une autre, ils étaient morts l'un après l'autre, laissant leur œuvre exposée aux injures du temps. Aujourd'hui, du temple édifié avec amour par le prêtre Uaray et ses compagnons, il ne restait plus que ruines.

Morane s'était avancé vers l'escalier quand, soudain, Ballantine lui lança un avertissement :

— Attention, à gauche…

De derrière un bouquet d'arbre, deux Indiens étaient apparus. Nus, à part un étroit pagne, ils avaient tout le corps peint en rouge. Visiblement, il ne pouvait s'agir là que de Yaupis. Tous deux avaient déjà embouché leurs sarbacanes pour les braquer en direction de Bob. Celui-ci n'avait pas eu le loisir de se mettre sur la défensive. C'est alors que deux coups de feu claquèrent, tirés par Ballantine. Touchés à mort, les deux Yaupis s'écroulèrent, mais l'un d'entre eux

avait pu se servir de son arme et une fléchette, longue d'une vingtaine de centimètres et terminée par une boule d'étoupe formant bourre, était venue se planter dans le bras gauche de Bob. Ce dernier poussa un petit cri de douleur et, sans se soucier de ses amis qui se précipitaient vers lui, il arracha le trait et déchira la manche de sa chemise pour la nouer en toute hâte et en faire un garrot qu'il serra au-dessus de la plaie. Alors, il se tourna vers Lil et Ballantine et lança quelques ordres brefs :

— Vous, Lil, apportez du sel. Beaucoup de sel. Vite… Toi, Bill, incise la plaie en croix. Dépêche-toi, avant que le curare ne fasse son effet…

Le Français s'était assis et le géant, tirant son couteau, se mit en devoir de tracer une large croix sanglante dans la chair du bras de son compagnon. Celui-ci l'encourageait de la voix.

— Vas-y, Bill, débride la blessure largement. Plus fort… C'est ça, maintenant presse tout autour pour faire saigner. Vas-y… N'aie pas peur de me faire mal…

Lil avait tiré la boîte de sel des bagages. Bob y prit une poignée qu'il écrasa sur la plaie et y frotta vigoureusement pour qu'elle pénétrât bien. Ensuite, pendant que Bill posait un pansement sur la blessure, il prit une nouvelle poignée de sel et mangea celui-ci. Une seconde poignée, puis une troisième furent avalées de la même façon…

Alors, Morane, qui s'était assis sur la première marche menant au temple, se renversa en arrière, le coude gauche appuyé à la marche suivante.

— Comment vous sentez-vous, commandant ? interrogea timidement Ballantine.

— Comme on se sent quand on s'est bourré de sel, répondit Bob avec un léger sourire. À ma connaissance, c'est le seul antidote pouvant contrecarrer l'effet du curare.

— Êtes-vous certain que cela soit réellement efficace ? demanda à son tour Lil Haston.

Le Français eut un nouveau sourire.

— Seule l'expérience peut nous donner des certitudes, fit-il. Si, d'ici une heure, je suis toujours en vie, c'est que la médication aura

fait son effet. Il n'y a qu'à attendre…

Pendant que se déroulait cette scène, les Jivaros s'étaient approchés des deux Yaupis tués. Deux d'entre eux tirèrent leurs machettes, dans l'intention évidente de trancher les têtes des victimes.

— Il faut les en empêcher ! s'exclama Lil.

— Laissez faire, petite fille, intervint Bob. Les Jivaros coupent des têtes depuis toujours et il nous serait bien difficile d'y changer quelque chose.

Lil se tourna vers le Français et le considéra longuement.

— Comment pouvez-vous approuver une telle pratique, Bob ?

— Je n'approuve rien du tout. Je voudrais vous faire remarquer simplement que les Jivaros n'ont pas été élevés dans une belle maison près de New York, avec domestiques et tout le saint-frusquin, qu'ils ne sont pas allés au collège, puis à l'université. Si vous, Lil, vous vous mettiez à couper des têtes, cela pourrait devenir inquiétant, mais les Jivaros, eux, sont des hommes de la jungle hostile et cruelle, et ils se comportent comme tels…

En lui-même il songeait : « Où je ne suis plus d'accord, c'est quand ils me lardent de fléchettes enduites de curare. Espérons que le sel fera son effet !… Espérons… »

*

* *

— J'ai l'impression que ce ne sera pas encore cette fois-ci que la camarde m'emportera, fit Morane avec insouciance.

Une heure s'était écoulée depuis qu'il avait été blessé et, à part une légère douleur au bras gauche, à l'endroit de sa blessure, il ne ressentait pas le moindre malaise. Il se releva et frappa du pied droit, puis du gauche, comme s'il voulait chasser son engourdissement.

— Le sel est une belle invention, dit-il. Et dire qu'il y a des médecins qui en déconseillent l'usage…

Il se tourna vers le temple, pour dire encore :

— À présent, il ne nous reste plus qu'à jeter un petit coup d'œil à l'intérieur…

Les Moronas et Ballantine avaient battu les environs, mais sans découvrir traces d'autres guerriers Yaupis. En outre, les deux coups de feu n'avaient pu être entendus, couverts qu'ils avaient été par le bruit des *tunduhis*.

— Êtes-vous sûr de ne rien ressentir, Bob ? interrogea Lil Haston.

Ballantine s'éclaircit la gorge et se mit à rire.

— Lui ressentir quelque chose ? Vous ne connaissez pas le commandant Morane, Lil. Il faudrait bien autre chose qu'une toute petite fléchette de rien du tout pour l'inquiéter…

Mais Bob n'ignorait pas que la désinvolture de son ami était feinte ; que, tout au long de cette heure, il n'avait cessé de l'observer avec angoisse et que c'était seulement maintenant, quand il le savait hors de danger, qu'il se détendait et tournait la chose à la plaisanterie.

Les Jivaros semblaient se désintéresser des événements. Ils avaient commencé la préparation des *tzanzas* et rien ne semblait devoir les arracher de ce travail absorbant. Bob s'était levé.

— Allons jeter un petit coup d'œil à l'intérieur du temple, dit-il à nouveau.

Lil Haston et Bill Ballantine sur les talons, il se mit à gravir les marches, dont beaucoup s'étaient fendues et effondrées sous le travail de sape des racines. Tous trois s'engagèrent sous une sorte de porche carré flanqué de sculptures monolithiques et pénétrèrent dans une large salle dont la voûte, en partie affaissée, laissait passer à la fois la lumière et des grappes de plantes parasites qui se tordaient en de multiples serpents. Au beau milieu de la salle, un arbre avait poussé dans un interstice entre deux dalles et avait grandi, écartant les dalles au fur et à mesure que son tronc grossissait, et poussant son feuillage vers l'ouverture de la voûte.

Au fond, au-dessus d'un autel de pierre, s'élevait une épaisse colonne carrée en forme d'obélisque tronqué et au sommet de laquelle un grand disque était posé sur sa tranche et dépoli par la poussière des ans mais qui devait être du quartz et représenter le

soleil. Pourtant, Morane et ses compagnons eurent beau fouiller le temple dans ses moindres recoins, ils n'y découvrirent pas la moindre trace de l'Idole verte.

Un moment, le désarroi s'appesantit sur les deux hommes et la jeune fille.

— Ne perdons pas courage, dit finalement Morane. Ce genre de sanctuaire cache souvent une crypte où sont enfermées les momies des prêtres avec leurs trésors. Ce qu'il faut, c'est chercher cette crypte.

Emportés par un nouvel espoir, tous trois se mirent à nouveau à explorer le temple, sondant les murs, soulevant des dalles, remuant chaque pierre qu'il leur était possible de mouvoir. En vain. Tout ce qu'ils réussirent à faire, c'est de déranger un couple de serpents jaracaras dont l'un faillit mordre Ballantine.

Au bout d'une heure de recherches, ils abandonnèrent. Lil Haston paraissait plus déçue encore que ses deux compagnons, non seulement parce qu'elle n'avait pas trouvé trace de l'Idole verte mais, surtout, parce que son père n'avait pas laissé le moindre indice de son passage.

La jeune fille s'était assise sur un bloc de pierre et avait enfoui la tête entre ses mains.

— Nous sommes venus ici pour rien, murmura-t-elle. Tous nos efforts, toutes nos souffrances auront été inutiles…

Bob posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

— Ne vous désolez pas, Lil, dit-il. Les cryptes incas sont souvent bien cachées et s'il en existe une sous ce temple, nous la découvrirons, mais il nous faudra du temps pour cela. Nous allons nous installer ici, dans ce temple, et disposer les Moronas en sentinelles tout autour de la clairière. De cette façon, nous pourrons reprendre nos recherches sans courir le risque d'être surpris. Si l'Idole verte existe, nous finirons bien par la trouver.

Au fond de lui-même, Bob savait cette affirmation toute gratuite, qu'ils avaient autant de chances, sinon davantage, de ne pas découvrir l'Idole que de la découvrir. Il n'ignorait pas d'ailleurs que la recherche de cette idole n'était qu'un but secondaire pour Lil, que ce qu'elle désirait avant tout c'était retrouver son père. Et là, ses

chances étaient minimes, voire nulles. Tout ce qu'elle pouvait espérer sans doute c'était de trouver un squelette décapité quelque part dans la forêt, comme il en avait été pour cet infortuné Melvin Stanton, dont ils avaient découvert les restes dans les marécages.

Morane sursauta tout à coup, car il y avait quelque chose de changé dans l'ambiance. Et soudain il comprit.

— Les tambours, murmura-t-il. Ils se sont tus…

C'était vrai. Les tambours s'étaient brusquement arrêtés de battre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Lil.

— Peut-être que les Yaupis sont prêts à attaquer les Moronas, dit Bob.

— Ou qu'ils nous ont enfin repérés, supposa Bill.

Morane, Lil Haston et Ballantine étaient sortis du temple. Devant eux, dans la clairière, les auxiliaires jivaros continuaient paisiblement leur travail de préparation des *tzanzas.* C'est alors que, tout près, une détonation déchira le silence, suivie presque aussitôt par deux autres…

Chapitre X

Immobilisés en haut des marches du temple, Morane et ses compagnons scrutaient le rideau des arbres, là-bas au bout de la clairière. Les détonations avaient attiré l'attention des Moronas qui, abandonnant leur préparation, s'étaient dressés eux aussi, marquant des signes d'inquiétude.

— Qui donc a bien pu tirer ces coups de feu ! fit Bob. D'après ce que j'ai entendu dire, les Yaupis ne possèdent pas de carabines. Ils les dédaignent, comme tout ce qui vient des civilisés. D'ailleurs, ils auraient trop de peine, refusant tout contact avec ces civilisés, de s'approvisionner en munitions.

— Les Moronas, eux, ont des Winchester, ne l'oubliez pas, fit-il. Peut-être Ti et ses guerriers nous ont-ils suivis.

— J'en doute fort. Pourquoi l'auraient-ils fait sans nous prévenir ?

— Pourquoi ne pas demander à nos Moronas ce qu'ils en pensent ? dit Bill à son tour.

Bob se dirigea vers le groupe des Jivaros et parlementa un moment avec eux. Quand il revint, son visage paraissait marqué par une nouvelle préoccupation.

— Nos hommes sont formels, fit-il, les Yaupis ne possèdent pas d'armes à feu. Selon eux, il ne peut s'agir non plus de Ti et de ses guerriers.

Il y eut un moment de silence, puis Lil Haston demanda :

— À votre avis, Bob, qui cela peut-il être ? D'autres civilisés ?

Le Français eut un geste vague.

— Il me serait difficile de vous répondre de façon précise. Naturellement, ces coups de feu ont été tirés par quelqu'un. Mais par qui ? Je me demande quels seraient, à part nous, les civilisés assez fous pour s'aventurer dans ce maudit coin…

— Quoi qu'il en soit, fit remarquer Ballantine, cela n'arrange pas les affaires. Souvenez-vous que, quand les trois détonations ont

retenti, les tambours s’étaient déjà arrêtés de battre. Les Yaupis ont donc dû être alertés et, avant longtemps, nous aurons toute la tribu sur le dos.

— Tu as raison, Bill, reconnut Morane. Pourtant, nous sommes dans le bain jusqu’au cou. Impossible de revenir en arrière. Le mieux que nous ayons à faire, à mon avis, c’est de nous retrancher ici, dans le temple, pour attendre les événements. Nous possédons des vivres et des munitions et, si les Yaupis se présentent, nous pourrons leur tenir tête…

Comme cette décision était la plus sage, elle fut aussitôt mise à exécution. Le matériel de l’expédition fut amené dans le temple et, avec l’aide des Moronas, des blocs de pierre furent roulés sous le porche de façon à former une sorte de barricade derrière laquelle on pourrait s’embusquer et surveiller l’étendue de la clairière. Les murs cyclopéens de l’édifice formaient une protection suffisante pour que l’on n’ait pas à craindre d’être assaillis par derrière.

Durant tout le temps que dura ce travail de fortification, les Jivaros ne devaient cesser de marquer de la nervosité et, visiblement, ils ne pénétraient qu’avec répugnance à l’intérieur du temple lui-même où, affirmaient-ils, régnait l’esprit des ancêtres.

Grâce à la force colossale de Ballantine, unie à celle des autres membres de l’expédition, la barrière de moellons avait pu être édifiée en moins d’une demi-heure. Aussitôt, carabine au poing, Morane et ses compagnons s’embusquèrent, surveillant la clairière. Leur attente ne fut pas longue. Au but de quelques minutes à peine, Bill poussa Morane du coude, en murmurant :

— Là-bas, commandant… Quelque chose bouge dans les feuillages…

Regardant dans la direction indiquée, Morane ne discerna rien tout d’abord, puis il vit effectivement le feuillage bouger à proximité de l’endroit où débouchait le torrent à sec. Nulle brise ne soufflait et, ailleurs, tout demeurait immobile. Alors, homme ou animal ? Les branchages remuèrent davantage, puis les feuilles s’écartèrent et un homme parut. Ce n’était pas un Indien, mais un civilisé, car il portait des vêtements de toile kaki et des bottes lacées. Sur sa hanche battait un revolver.

L'inconnu devait être blessé, car il se traînait plus qu'il ne marchait. À chaque pas, il s'immobilisait, comme si l'effort qu'il avait dû fournir était trop violent. Ensuite, il avançait à nouveau l'autre pied, tel un robot. Et, soudain, il se mit à courir à la façon d'un dératé en poussant des cris sans suite. Arrivé au centre de la clairière, il plongea brusquement en avant, roula sur lui-même et demeura immobile, la face contre terre.

*

* *

Un long moment de stupeur avait succédé à la chute de l'inconnu. Le premier, Morane réagit. Il se dressa et s'élança par-dessus le rempart de moellons.

— Prenez garde, commandant, cria Ballantine. Peut-être est-ce un piège…

Mais Bob ne l'écoutait pas et courait vers l'homme. Arrivé près de lui, il se baissa et le retourna sur le dos. C'était un métis et, aussitôt, Morane eut l'impression de l'avoir déjà rencontré quelque part. Il n'eut cependant pas le loisir de s'interroger à ce sujet, car l'homme avait ouvert les yeux. Des yeux qui, déjà, ne regardaient plus tout à fait dans ce monde.

— Où êtes-vous blessé ? interrogea Bob.

— À la jambe, répondit le métis. Curare…

Bob se tourna vers Lil Haston qui, en compagnie de Ballantine, était venue le rejoindre.

— Vite, Lil, jeta-t-il, apportez le sel…

C'était à la cuisse gauche que l'homme avait été touché par une fléchette semblable à celle qui, tout à l'heure, avait frappé Morane. La blessure en elle-même n'était qu'une éraflure, mais c'était par elle cependant que le terrible poison végétal avait pénétré dans l'organisme du malheureux.

Déjà, Bob avait fendu la jambe du pantalon et, tandis que Ballantine, à l'aide de la ceinture du blessé, confectionnait un garrot, il incisa rapidement la plaie. Quand la lame avait mordu sa chair, l'homme s'était redressé. Son regard déjà se voilait.

— Trop tard, murmura-t-il. Prenez garde… Yaupis…

Son corps se cabra soudain, comme sous l'effet d'une violente décharge électrique, pour retomber en arrière et ne plus bouger. Morane souleva une des paupières de l'homme, puis il se tourna vers Lil, qui arrivait avec la boîte de sel.

— Inutile, petite fille. Ce n'est pas avec du sel que l'on pourra réveiller un mort. Il aurait fallu intervenir plus tôt…

Du menton, Ballantine désigna le défunt.

— À votre avis, commandant, qui cela peut-il bien être ?…

Sans répondre, Morane se mit à fouiller les poches du mort, mais sans rien y découvrir de propre à le renseigner sur son identité. Pendant un moment, Bob considéra le visage clos.

— Peut-être me trompé-je, dit-il, mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu cette tête quelque part.

— Sans doute n'est-ce qu'une impression, fit Ballantine. Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment il est venu se perdre dans ces parages. La sierra Esmeralda n'a rien d'un boulevard…

Bob eut un geste vague.

— Je n'en sais pas plus que toi à ce sujet, Bill. Sans doute a-t-il été attaqué non loin d'ici par les Yaupis et est-ce lui qui a tiré les coups de feu entendus tout à l'heure. Probablement aura-t-il réussi à abattre ses agresseurs, mais lui-même aura été blessé et il se sera traîné jusqu'ici… Une chose est certaine, c'est qu'il y a des Yaupis dans les environs et qu'il vaut mieux nous mettre à l'abri. D'après ma propre expérience, le sel, à condition d'être employé immédiatement, paraît efficace contre le curare. Ce n'est cependant pas une raison pour s'exposer inutilement aux flèches des Yaupis…

Lil désigna le corps du métis.

— Qu'allons-nous faire de lui ?

Morane haussa les épaules. Son visage s'était durci, fermé.

— Que voulez-vous que nous en fassions ? Rien ne pourrait plus le toucher… L'enterrer peut-être… Il faudrait élever par-dessus sa tombe un tumulus de pierre, sinon les bêtes viendraient le déterrer au cours de la nuit, et nous n'avons pas le loisir de jouer les entrepreneurs de pompes funèbres avec les Yaupis qui rôdent autour de nous.

En silence, les trois Blancs regagnèrent le temple, suivis des Moronas, et allèrent s'embusquer à nouveau derrière le rempart de moellons. Le reste de la journée s'écoula sans incidents. Pourtant, à la tombée du soir, les auxiliaires jivaros commencèrent à donner des signes d'inquiétude. Interrogés par Morane, ils déclarèrent qu'ils appréhendaient de devoir passer la nuit dans le temple dans la crainte des mauvais esprits. Il fut donc décidé que les Indiens camperaient au-dehors, tandis que Morane, Lil et Ballantine demeureraient dans le sanctuaire.

Bob avait suffisamment entendu parler de la superstition des Jivaros pour supposer que les Yaupis n'attaqueraient pas la nuit. En général, passé le crépuscule, ils se terrent, car ils redoutent par-dessus tout les fantômes nocturnes.

— Malgré cela, fit Bob, nous allons instituer un tour de garde. Bill veillera le premier, puis ce sera mon tour. Vous, Lil, vous dormirez. Les événements de ces derniers jours ont dû vous éprouver, et vous avez besoin de repos.

La jeune Américaine se cabra.

— Pourquoi dormirais-je alors que vous veillez ? Vous avez accepté de risquer vos vies à seule fin de me protéger, et je vous abandonnerais toutes les charges de l'entreprise ?

Longuement, Morane contempla le beau visage à la peau lisse, aux yeux lumineux, sur lequel cependant on remarquait à présent des traces de lassitude : ce pli vertical au front, cette marque bleuâtre sous les paupières. Bob savait cependant qu'il ne faut jamais repousser les efforts de quelqu'un sous peine de le décevoir. De toute façon, dès que Lil serait endormie, il dépendrait de Bill et de lui de la réveiller ou non.

— Ce sera comme vous voudrez, petite fille, dit-il. Bill prendra le premier quart, moi le second et vous le troisième, je doute que les Yaupis attaquent cette nuit, mais nous dormirons malgré tout les armes à portée de la main.

Les Moronas avaient déjà quitté le temple pour aller s'installer au sommet d'une petite butte, au centre de la clairière. Bill et Morane accrochèrent de leur mieux les hamacs aux murs du sanctuaire, puis on confectionna le repas du soir sur un feu allumé à même les

dalles, l’ouverture du plafond effondré servant à l’évacuation de la fumée.

Une fois leur frugal dîner avalé, les deux hommes et la jeune fille vérifièrent leurs armes. La nuit était tombée et, aussi, la lassitude sur chacun. Lil et Bob allèrent s’étendre dans leurs hamacs, tandis que Ballantine allait s’installer, la carabine sous le bras, derrière la barricade de moellons. Cinq minutes plus tard, au souffle régulier de Morane et de la jeune fille, l’Écossais comprit qu’il demeurait seul éveillé et que c’était de lui que dépendait momentanément la sauvegarde de ses compagnons.

Chapitre XI

— Commandant !… Commandant !… soufflait une voix.

En même temps, une dure poigne secouait Morane, imprimant un lent balancement au hamac.

Bob ouvrit les yeux et, dans la pénombre régnant dans le temple, aperçut le visage de Ballantine penché sur lui.

— À votre tour de prendre le quart, commandant.

Du bout des doigts, Morane se frotta les yeux pour chasser les dernières brumes du sommeil, puis il sauta légèrement à terre, se boucla sa ceinture d'arme autour de la taille et saisit sa carabine.

— Rien à signaler, Bill ? interrogea-t-il à mi-voix.

Dans l'ombre, le géant secoua sa tête rousse.

— Rien, commandant, souffla-t-il. Tout est calme. Pas un seul de ces satanés Yaupis n'a daigné se montrer…

Sans faire le moindre commentaire, Bob vérifia le bon fonctionnement de sa torche électrique. Ensuite, tandis que Bill se hissait dans son hamac, il se dirigea vers le rempart de moellons et, la carabine sous le bras, inspecta les environs. La nuit était assez claire et rien ne bougeait. Un silence total régnait, comme si tous les êtres vivants avaient soudain déserté le monde.

Morane fit la grimace. Il n'aimait guère ce silence, car il savait qu'alors, au cours des veilles nocturnes, le moindre bruit prend des proportions terrifiantes, fait croire à l'approche d'un ennemi alors qu'il s'agit en réalité de quelque gros insecte faisant craquer une brindille sèche entre ses mandibules.

Avisant une pierre plate gisant dans un coin du porche, Bob s'assit dessus et s'adossa à un des piliers de soutènement. Il se trouvait dans l'ombre et ne risquait pas ainsi de servir de cible à quelque Jivaro embusqué dans les hautes herbes. D'où il se tenait, Morane pouvait, entre deux énormes moellons formant créneau,

surveiller la clairière. Il avait posé son revolver auprès de lui, sur la pierre et, au travers des jambes, il tenait sa carabine armée.

Combien de temps demeura-t-il ainsi immobile, songeant aux événements des jours précédents et à cette étrange fatalité qui le lançait sans cesse dans des aventures impossibles ? Soudain, un léger bruit le fit sursauter. Cela faisait songer à deux pierres polies frottées l'une contre l'autre. Bob prêta l'oreille. Le bruit continuait, et il ne venait pas du dehors, mais de l'intérieur du temple lui-même.

Longuement, Morane inspecta la vaste salle qu'un rayon de lune, tombant par le trou du plafond, éclairait en partie. Rien ne semblait y avoir changé. Les bagages de l'expédition se trouvaient toujours contre la muraille et ses compagnons reposaient paisiblement dans leurs hamacs. Pourtant, le bruit n'avait pas cessé de se faire entendre.

Bob dirigea alors ses regards vers l'autel situé au fond du temple et, alors seulement, il vit. La large colonne carrée surmontée d'un disque de quartz tournait lentement sur elle-même, démasquant une cavité pratiquée dans l'autel lui-même. Il y eut un long moment d'attente, puis le bruit cessa brusquement et la colonne s'arrêta de pivoter. Alors, un homme émergea de l'ouverture. La lumière de la lune l'éclairait en plein. C'était un Blanc à l'apparence de vieillard, maigre et vêtu de haillons, une longue barbe et des cheveux gris encadraient un visage émacié, marqué par les privations et la douleur, dans lequel les yeux brillaient de fièvre. Morane n'eut cependant pas le temps de détailler davantage l'inconnu. Celui-ci s'était laissé glisser légèrement au bas de l'autel et se dirigeait vers les hamacs.

Alors seulement, la torpeur étonnée qui s'était emparée de Morane, se dissipa. Déposant sa carabine, il saisit son revolver et, faisant jouer le contact de sa lampe électrique, se dirigea à grands pas vers le nouveau venu. Celui-ci s'était déjà penché sur le hamac où Lil reposait.

— Levez les mains en l'air, commanda Morane en braquant à la fois son arme et la lampe sur l'homme toujours penché.

Comme l'interpellé n'obéissait pas, Bob dit encore :

— Levez les mains en l'air !

Cette fois, le Français avait presque crié, et le vieillard se redressa et obéit. Le rayon lumineux frappa en plein un visage encore jeune mais que les privations devaient avoir prématurément vieilli. Un visage sur lequel des larmes coulaient. Ensuite, les lèvres se mirent à bouger pour laisser échapper des mots, murmurés à la façon d'une prière :

— Lil, ma petite fille… Ma petite fille…

Morane sursauta et recula d'un pas, comme s'il venait d'apercevoir un spectre. Son revolver s'abaissa car, maintenant Bob savait qui était cet homme : c'était le colonel Douglas Haston…

*
* *

Bob Morane et Bill Ballantine avaient respecté dans un silence presque religieux les effusions du père et de la fille qui, après s'être crus perdus à jamais, se retrouvaient maintenant, dans des circonstances presque tragiques.

Finalement, Haston, qui tenait Lil serrée contre sa poitrine, l'écarta et, la tenant à bout de bras par les épaules, demanda :

— Mais comment es-tu venue ici, ma petite fille ? Par quel miracle as-tu pu parvenir jusqu'à moi ?

— J'avais seize ans quand tu as disparu, père, souviens-toi, et jamais je ne t'ai cru mort malgré tout ce que l'on affirmait. Alors, j'ai formé le rêve de partir à ta recherche. Au cours des années je me suis ancrée ainsi dans l'espoir de te retrouver et, il y a un mois, dès ma majorité, j'ai gagné le Brésil pour monter une expédition de secours. Ces deux messieurs ont accepté de m'accompagner et c'est grâce à eux que j'ai pu parvenir jusqu'ici…

En peu de mots, Lil mit son père au courant des événements écoulés entre sa rencontre avec Bob et Ballantine, à Iquitos, et leur arrivée dans le temple. Quand elle eut terminé, le colonel Haston se précipita vers les deux amis et leur serra les mains avec effusion.

— Sans vous, dit-il, ma fille serait peut-être morte à l'heure actuelle, et moi je serais condamné à demeurer à jamais dans cet enfer. Comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance ?

Morane sourit.

— En nous racontant une belle histoire, colonel. Bill et moi aimons les belles histoires, et je suis certain que Lil aimera celle-là elle aussi.

Haston sursauta et fixa son interlocuteur comme s'il le croyait soudain devenu fou.

— Une histoire ? interrogea-t-il. De quelle histoire voulez-vous parler ?

Bob continuait à sourire.

— Je veux parler de votre propre histoire, colonel. Tout simplement…

Chapitre XII

Des torches avaient été allumées dans le temple et fixées entre les dalles. Accroupi sur le sol, avec sa fille, Bob Morane et Bill Ballantine assis en demi-cercle devant lui, le colonel Douglas Haston parlait.

— Quand je quittai la civilisation, voilà cinq ans, commença-t-il, tout le monde, jusqu'au poste frontière d'Alcantara, tenta de me détourner de mon projet. Néanmoins, mes compagnons et moi nous persévérâmes dans notre décision de pousser vers la sierra Esmeralda. Au cours de mes nombreuses enquêtes préliminaires, j'avais acquis la certitude de l'existence de ce temple et, si l'Idole verte devait se révéler finalement n'appartenir qu'à la légende, nous comptions ramener de notre expédition de précieuses collections archéologiques, la plupart des œuvres d'art de l'empire inca, en grande partie d'inspiration religieuse, ayant été détruites par les moines accompagnant Pizarre, comme étant l'ouvrage du démon.

« Nous remontâmes donc le rio Pastaza au-delà de la frontière de l'Équateur, et nous nous arrêtâmes chez les Moronas, mais ceux-ci nous refusèrent leur concours et nous conseillèrent, eux aussi, de rebrousser chemin, car l'approche de la sierra Esmeralda était interdite par les Yaupis, qui y adoraient un certain dieu vert, esprit de l'Ancêtre et père des forêts. Comme vous devez bien le penser, cette dernière précision ne fit que nous ancrer davantage encore dans notre résolution de pousser de l'avant.

« Ce fut seulement quand nous fûmes engagés dans l'affluent du rio Pastaza que les ennuis commencèrent. Partout, les Yaupis se manifestaient autour de nous, nous surveillant sans cesse, mais sans marquer pour autant une hostilité ouverte.

« Quand nous eûmes abandonné les canots et que nous fumes engagés assez loin dans les marais, les premières attaques eurent lieu. Les Yaupis nous interdisaient à présent toute retraite et il nous

devenait impossible de retourner sur nos pas. Force nous fut donc de continuer à avancer. L'un après l'autre, mes compagnons tombèrent sous les fléchettes empoisonnées des Jivaros. Quand j'atteignis, je ne sais comment, cette clairière, un seul porteur m'accompagnait encore. Il fut tué à son tour et je demeurai seul. Je tentai d'atteindre le temple pour m'y retrancher, mais les Yaupis m'en barrèrent le chemin. Je me mis alors à courir à l'aveuglette pour essayer d'échapper à mon destin, de briser le cercle mouvant qui s'était refermé sur moi. À présent, les Yaupis ne tentaient plus de m'abattre. On eût dit qu'ils voulaient me prendre vivant, pour me réduire en esclavage sans doute. C'est alors que, comme je fuyais devant plusieurs guerriers qui me poursuivaient sur le côté du temple, le sol manqua soudain sous moi et je roulai sur une pente assez raide pour atterrir finalement, sans trop de mal, sur un sol dur. Persuadé que les Yaupis allaient tenter de m'atteindre, je me relevai aussitôt pour m'orienter. Par le trou que j'avais creusé en tombant, la lumière du soleil envahissait une salle basse et longue, encombrée de momies et d'objets de toutes sortes, en or pour la plupart. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut, sur un socle, une statuette, haute d'une cinquantaine de centimètres, et qui paraissait être taillée dans un seul bloc d'émeraude : L'Idole verte ! Aussitôt, j'oubliai mes souffrances passées, les Yaupis, le danger qui planait sur moi, pour me précipiter sur la statuette, la toucher. Elle était creuse, donc assez légère, et je pus la soulever pour l'examiner sur toutes ses faces. C'est alors que, suivant le chemin que j'avais emprunté bien malgré moi en tombant, deux Jivaros firent irruption dans la crypte. Aussitôt, ils marquèrent des signes d'intense frayeur et me témoignèrent un respect terrifié, pour fuir ensuite comme s'ils avaient tous les diables de l'enfer à leurs trousses.

» Plus tard, je devais trouver une explication à cette étrange attitude. La légende disait en effet que quiconque touchait l'Idole verte tombait mort aussitôt. Or, je l'avais touchée, maniée, et je demeurais en vie. Aussitôt, j'acquis un caractère sacré pour les Yaupis. Par la suite, ils évitèrent de s'approcher trop près de moi, de me faire le moindre mal. Ils m'apportaient même régulièrement de la nourriture. Pourtant, dès que je tentai de fuir, avec la statuette bien

sûr, pour regagner la civilisation, ils me barrèrent le passage. Je reportai la statuette dans la crypte et voulus m'en retourner les mains vides, mais je fus arrêté de la même façon. Pour les Yaupis, j'étais devenu une sorte de dieu que, comme l'Idole verte, ils tenaient à garder. Pendant cinq ans, je demeurai ainsi prisonnier. J'avais réussi à récupérer, grâce au concours des Yaupis, qui me les apportèrent spontanément, une grande partie des bagages de l'expédition, ce qui me permit de survivre.

« Entre-temps, j'avais eu tout le loisir de percer les secrets du temple et de découvrir le mécanisme secret, composé d'une série de leviers et de pivots d'or, permettant de faire tourner sur elle-même la colonne surplombant l'autel, ce qui démasquait une ouverture mettant le temple directement en communication avec la crypte. En partie par mes découvertes, en partie par les rares paroles que j'échangeai avec les Yaupis, je parvins peu à peu à reconstituer l'histoire du grand prêtre Uaray.

« Comme vous le savez, Uaray et ses hommes avaient bâti ce temple dans le seul but de préserver la civilisation incacique du vandalisme des envahisseurs. Pour cela, il avait réduit les Jivaros en esclavage et, arrachant la pierre aux flancs de la sierra, élevé cette construction dans les souterrains de laquelle furent entreposés les trésors amenés de Cuzco. La vie de la petite colonie s'organisa alors. Pendant combien d'années dura-t-elle ? Il serait difficile de le dire. Uaray avait fait confectionner l'Idole verte, qui était censée le représenter et qui devait reposer dans son caveau, quand il serait mort, aux côtés de sa momie. Que se passa-t-il alors ? Il est probable que l'empire inca était réellement marqué par le destin, que rien ne devait en subsister que de vieilles pierres. D'après ce que j'ai pu en déduire au cours de mes recherches, une épidémie, peut-être la fièvre jaune, vint décimer les membres de la communauté. Désespéré, Uaray se suicida après avoir donné l'ordre d'asseoir sa momie sur un trône d'or, tandis que ses serviteurs survivants étaient enchaînés à la muraille du caveau. Sans doute la maladie emporta-t-elle par la suite ceux qui avaient accompli cette ultime besogne.

« Maintenant, une nouvelle question se pose. Comment l'Idole verte est-elle devenue un dieu pour les Yaupis ? Il est probable que,

peu après la mort de Uaray, des Jivaros qui avaient contribué à la construction du temple et connaissaient le secret de la crypte aient pénétré dans celle-ci et touché l'Idole verte, dressée non loin de la momie du grand-prêtre. C'est dans cette crypte qu'ils contractèrent à leur tour la maladie.

Aussitôt, une légende se créa, qui a survécu jusqu'à nos jours. C'était le contact de l'Idole verte qui donnait la mort et elle devint l'esprit de l'Ancêtre, en souvenir d'Uaray, qu'elle était supposée représenter.

« C'est sans doute par des Jivaros qu'à cette époque le moine espagnol Ribera entendit parler du temple perdu et de l'idole… »

*
* *

Un long silence avait succédé aux paroles du colonel Haston, comme si chacun ruminait son extraordinaire histoire. Un silence que Ballantine rompit.

— Tout cela est fort joli, fit-il, mais jusqu'à présent il n'y avait que vous, colonel, qui étiez pris au piège de ce maudit temple. Nous sommes quatre maintenant, et je me demande comment nous allons pouvoir nous en sortir.

Le géant se tourna vers Morane, pour demander :

— Qu'en pensez-vous, commandant ?

Bob haussa les épaules.

— Rien pour le moment, Bill. Rien pour le moment…

Il demeura encore un instant songeur, puis s'adressa à Haston.

— Une chose me chiffonne, colonel. J'aimerais savoir si, à ce jour, d'autres civilisés sont parvenus jusqu'à vous.

L'explorateur secoua la tête négativement.

— Pas le moindre, répondit-il. Vous devinez que, sans cesse, j'ai guetté l'arrivée d'une quelconque expédition de secours, mais ce fut toujours en vain.

— Il y a eu plusieurs expéditions de secours, expliqua Lil, mais elles ont dû toutes rebrousser chemin devant l'hostilité des Yaupis.

Morane demeurait soucieux.

— Ce que je ne parviens pas à comprendre, fit-il, c'est ce que faisait là cet homme, ce civilisé, qui est venu mourir ici tout à l'heure, après avoir été blessé par les Yaupis.

— De quel homme voulez-vous parler ? interrogea le colonel Haston.

Rapidement, Bob mit son interlocuteur au courant de l'étrange événement survenu cet après-midi-là. Haston hocha la tête en signe d'ignorance.

— Je ne suis pas plus renseigné que vous à ce sujet, commandant Morane, dit-il. Je ne connais aucun homme blanc habitant la région. Rien que des Yaupis et encore des Yaupis.

— Que cet inconnu demeure inconnu, glissa Ballantine. Un mort n'a jamais fait de mal à personne. Ce qui est important pour le moment, c'est de savoir comment nous allons réussir à quitter ces lieux avec les Yaupis qui nous guettent…

— Pour l'instant, je ne vois guère de solution, dit Morane. Demeurer ici ne nous avancerait à rien. D'autre part, si nous foncions pour nous frayer un passage jusqu'au rio, nous risquerions de nous faire tuer jusqu'au dernier… Non, décidément, je ne vois pas la moindre solution, du moins pour l'instant… En attendant, je propose de prendre un peu de distraction. Rien de tel, quand on a un problème à résoudre, de s'en désintéresser pendant quelque temps. Ensuite, tout paraît beaucoup plus simple.

— Que pourrions-nous faire en attendant, commandant ? demanda Ballantine. Ah ! si nous avions emporté des cartes, nous pourrions faire une petite partie de poker et…

Bob Morane eut un signe négatif et se mit à rire.

— Rien à faire, Bill. J'ai déjà joué au poker avec toi, et c'est tout juste si je n'y ai pas perdu mon scalp. Autant vouloir jouer aux boules avec Satan que de faire un poker avec un Écossais… Non, je propose un autre passe-temps. Si je ne me trompe, il est question dans toute cette histoire d'une certaine Idole verte. Je voudrais bien savoir à quoi elle ressemble…

Le colonel Haston sursauta légèrement et un sourire éclaira les traits de son visage émacié.

— Où avais-je la tête ? dit-il. Bien sûr, après tout ce que vous avez enduré pour parvenir jusqu'ici vous devez être curieux de voir cette maudite idole, source de tous nos malheurs. Si vous voulez me suivre…

Il prit une des torches fixées entre les dalles et se leva. Morane, Lil et Ballantine saisirent chacun une torche également et suivirent l'explorateur jusqu'à l'autel. La colonne en forme d'obélisque tronqué avait pivoté sur elle-même, découvrant une ouverture carrée d'un mètre de côté environ.

Haston s'était hissé sur l'autel. Il plongea sa torche dans l'ouverture, éclairant un étroit escalier de pierre.

— Si vous voulez me suivre, mes amis, dit-il, je vais vous faire visiter la dernière demeure du grand prêtre Uaray…

Chapitre XIII

Le premier tronçon d'escalier emprunté par Morane et ses compagnons s'était arrêté au bout d'une dizaine de mètres, pour déboucher sur un palier d'où partait un nouvel escalier, plus large celui-là et le long duquel, sur chaque paroi, des niches étaient pratiquées, contenant chacune une momie fixée à la muraille à l'aide de chaînes d'or.

— Comme vous le voyez, fit le colonel Haston en riant, j'ai passé ces cinq années en bonne compagnie…

Personne cependant ne sembla partager la bonne humeur de l'explorateur, habitué à cette atmosphère sinistre, à ce spectacle granguignolesque. Morane songeait au sort atroce de ces hommes qui avaient été enchaînés là vivants, pour y mourir de faim et d'épouvante. Par la suite, l'air pur du souterrain avait provoqué la momification naturelle des corps.

Au bout d'une centaine de marches, l'escalier aboutit à une assez vaste rotonde d'où partaient trois galeries étroites. Haston désigna celle de droite.

— Ce couloir-là, dit-il, n'aboutit nulle part, car il n'a jamais été terminé. Celui de gauche monte vers une étroite salle voûtée, située presque au niveau du sol. J'ai trouvé cette salle vide et en ai fait mon refuge. J'y ai découvert une cheminée d'aération que j'ai déblayée et par laquelle je reçois l'air et la lumière… Mais cela ne vous intéresse pas. Prenons plutôt le couloir du milieu…

Le couloir en question menait à une salle ronde, d'une dizaine de mètres de diamètre et sur le pourtour de laquelle des momies se trouvaient enchaînées, comme dans l'escalier. Au fond, dans une sorte de grande auge de pierre, des objets d'or, enrichis d'émeraudes pour la plupart, se trouvaient amoncelés. L'auge renfermait également une grande quantité d'émeraudes non serties.

Le colonel Haston s'était avancé vers l'auge. Il y plongea la main et, prenant les pierres précieuses à pleines poignées, les fit ruisseler entre ses doigts.

— Voilà le trésor d'Uaray. Tel quel, au poids de l'or et des pierres, il vaut des millions de dollars. Pourtant, comme le gouvernement de l'Équateur exige quatre-vingt-dix pour cent de la valeur de tout objet d'or découvert sur son territoire, cela en diminue l'intérêt. Naturellement, on pourrait agir comme font en général les chercheurs de trésors. Ils fondent l'or et le vendent en lingots au marché parallèle. Pourtant, en ce qui nous concerne, ce serait là un sacrilège. Bien sûr, il nous serait relativement aisé de passer quelques émeraudes au nez et à la barbe des douaniers… Mais laissez-moi vous montrer autre chose…

Derrière l'auge s'ouvrait une petite porte basse. Suivi de ses compagnons, Haston s'y engagea, et ils débouchèrent dans une nouvelle salle ronde, aussi vaste que la précédente et dont les murs étaient, jusqu'à mi-hauteur recouverts de plaques d'or et d'argent alternées. Au centre de la salle, sur un trône de pierre également recouvert de plaques d'or, une momie était assise, portant une couronne et des bijoux d'or enrichis de pierres précieuses.

Pourtant, ce qui attira surtout l'attention de Morane, de Lil et de Ballantine, ce fut l'Idole verte, posée sur un socle de pierre, juste en face de la momie. Haute d'une cinquantaine de centimètres, c'était la représentation sommaire d'un homme assis en tailleur et coiffé d'une tiare. Au premier regard, ou l'eût dite taillée dans une seule émeraude gigantesque mais, quand on s'approchait, on se rendait compte qu'il s'agissait en réalité de milliers de pierres soigneusement polies et ajustées à la façon des pièces d'un puzzle.

Saisissant l'idole à pleines mains, Bob la souleva. Comme l'avait affirmé le colonel Haston, elle devait être creuse, car elle pesait relativement peu. Une quinzaine de kilos peut-être. Bien que l'intérieur ne fût pas en or massif, elle devait néanmoins, rien que par la beauté des pierres qui la recouvraient, posséder une valeur quasi inestimable. Quant à sa valeur archéologique, elle était plus inestimable encore et, assurément, les plus grands musées du monde se seraient disputés pour la posséder.

Bob posa la statuette sur son socle et se mit à rire.

— Je l'ai touchée également, colonel, dit-il, et je ne suis pas mort, moi non plus. Croyez-vous que les Yaupis savaient où se trouvait cette idole, avant que vous ne l'ayez découverte par hasard ?

Haston eut un signe de tête négatif.

— Je ne le pense pas, répondit-il. Après l'épidémie qui décima la petite colonie inca, et sans doute aussi pas mal de Jivaros, le secret de la crypte dut être perdu. Avant mon arrivée, les Yaupis connaissaient l'existence de l'Idole verte par la seule tradition, mais sans savoir où elle se trouvait exactement.

L'explorateur désigna un trou, rebouché tant bien que mal, pratiqué dans le plafond de la salle.

— Au cours des siècles, expliqua-t-il, les eaux de ruissellement ont creusé une sorte de puits oblique. Une des pierres de la voûte s'est effondrée. Seule, à la surface, une mince couche de terre et de végétaux agglomérés demeurait intacte. Quand elle s'est effondrée sous mon poids et que j'ai roulé jusqu'ici, j'ai en même temps révélé l'Idole verte aux Jivaros.

— Cela ne m'étonne pas qu'ils vous considèrent un peu comme un dieu, père, fit remarquer Lil.

— À mon avis, ce n'est pas tellement pour cette raison, ma petite fille, mais parce que j'ai manié l'idole sous leurs yeux et que, contrairement à ce que veut la tradition, je n'en suis pas mort.

— Le commandant l'a touchée lui aussi, fit remarquer Ballantine en riant, et il n'est pas mort non plus. La malédiction ne me paraît donc pas très efficace…

Le géant tendit la main et toucha l'idole à son tour, puis Lil fit de même.

— À présent, remarqua la jeune fille, nous ne courons plus de risques en ce qui concerne les Yaupis…

— Pourquoi donc ? interrogea l'Écossais.

— Puisque nous avons, nous aussi, touché l'idole et demeurons en vie, ne sommes-nous pas également des dieux, comme père ?

— Bien sûr, bien sûr, dit Morane, mais pour cela, il ne suffit pas d'avoir touché l'idole, il faudrait surtout que les Yaupis le sachent. Or,

à ma connaissance, aucun d'entre eux ne se trouve embusqué dans un coin de cette crypte…

Quand Morane, Lil, Ballantine et le colonel Haston se retrouvèrent en haut, dans le temple, le jour pointait à l'horizon. Les trois hommes et la jeune fille se rendaient compte qu'il leur fallait trouver un moyen de quitter ces lieux, mais ils ne savaient quel parti prendre. Provisoirement, ils avaient laissé l'Idole verte dans la crypte, se proposant de retourner la chercher quand ils auraient pris une quelconque décision.

Un bref conseil les réunit au pied de l'autel. Ballantine, lui, était partisan de la manière forte et proposait de foncer, en se servant des armes s'il le fallait, pour tenter d'atteindre le rio, où l'on récupérerait les canots. Pourtant, Morane ne paraissait guère de cet avis.

— Non, Bill, dit-il, en agissant ainsi, nous risquerions de ne pas arriver tous. Il est même certain que l'un ou l'autre, voire plusieurs d'entre nous, resteraient en route. Or, ce que je veux, c'est que tous nous réussissions à regagner la civilisation…

— Avez-vous un plan quelconque, Bob ? interrogea Lil.

— Un plan ? répondit Morane. Le mot est un peu fort. Disons que j'ai une idée. Elle vaudra ce qu'elle vaudra, mais tant pis…

— Dites toujours, fit le colonel Haston.

— Voilà… Où un civilisé ne posséderait aucune chance de passer, un Jivaro, qui connaît parfaitement la forêt et, également, les habitudes des Yaupis, réussirait, lui. Nous allons promettre à l'un de nos Moronas une grosse récompense s'il parvient à joindre la *jivaria* de Ti et à décider celui-ci à venir à notre secours.

— Et si Ti refuse ?

— Il ne refusera pas. Quand nous séjournions à la *jivaria,* Bill, qui est un grand chasseur devant l'éternel, lui a montré sa carabine de chasse, un splendide spécimen de l'armurerie britannique de grand luxe. Une 300 Magnum à cinq coups avec télescope de grande précision. Elle a coûté une petite fortune à ce vieux Bill et Ti, qui est un grand connaisseur d'armes, a manqué de trépasser d'envie quand il l'a vue. À cause du télescope, il l'appelait : la carabine qui-voit-loin. Il nous suffira de dire au Morona qui nous servira de courrier d'avertir son chef que, s'il se lance à notre secours, la

carabine-qui-voit-loin lui sera offerte, avec assez de munitions pour qu'il puisse en user jusqu'à la fin de ses jours. Pour avoir cette arme, Ti n'hésiterait pas à se mesurer en combat singulier avec tous les Yaupis de la terre. Qu'en penses-tu, Bill ?

Le géant fit la grimace, ce qui fit ressembler son visage au mufle d'un gorille mécontent.

— Naturellement, dit-il, cette arme plaisait beaucoup à Ti. Mais il se fait qu'elle me plaît beaucoup à moi aussi, et cela complique les choses.

— Nous t'offrirons une autre carabine, toute semblable, dès que nous serons de retour à la civilisation, dit Morane.

Et sans laisser le temps à son ami de discuter pour la forme, il enchaîna aussitôt :

— Voilà donc une affaire conclue. Tout ce qui compte à présent, c'est que notre émissaire réussisse à joindre Ti… À ce propos, je m'étonne que nos Moronas ne se soient pas encore montrés. En général, les Indiens se lèvent dès l'aube…

Morane se dirigea vers la porte du temple et regarda en direction de la butte au sommet de laquelle les auxiliaires moronas s'étaient installés pour la nuit. Pourtant, malgré la clarté déjà vive du jour naissant, il ne distingua rien, pas la moindre forme humaine.

Alors, Bob lança un appel, mais sans obtenir de réponse. Un second appel se révéla également vain.

— Que se passe-t-il ? interrogea Lil qui était venue le rejoindre en compagnie de son père et de Ballantine.

— Les Moronas ne donnent pas signe de vie, expliqua Bob, et je doute qu'ils aient le sommeil aussi lourd. De toute façon, ils ne doivent pas s'être endormis sans avoir posté une sentinelle… Je vais aller me rendre compte sur place…

— Je vous accompagne, commandant, dit Ballantine.

Morane secoua la tête.

— Non, Bill. Il est inutile de s'exposer à plusieurs s'il y a du danger. Contentez-vous de me couvrir à l'aide des carabines. Si le moindre ennemi se montre, n'hésitez pas à ouvrir le feu…

Déjà, le Français s'était élancé dans la clairière, en direction du tertre. Pour être libre dans ses mouvements, il avait laissé sa

Winchester dans le temple et tiré son revolver de son étui, prêt à faire feu à la moindre alerte.

Rien ne se passa cependant et il atteignit le tertre sans encombre. Pourtant, quand il fut parvenu au sommet, un horrible spectacle s'offrit à ses regards. Dans un creux large de quelques mètres et entouré de hautes herbes, douze corps gisaient. Les douze corps décapités des auxiliaires moronas. Au cours de la nuit, ils avaient été assaillis par les Yaupis, massacrés silencieusement à coups de lances puis mutilés.

Bob serra les poings.

— Peut-être cela s'est-il passé pendant que nous nous trouvions en bas, dans la crypte, murmura-t-il entre ses dents serrées. Peut-être que, si nous nous étions trouvés dans le temple nous aurions pu intervenir et sauver ces malheureux…

Mais, au fond de lui-même, il savait que personne ne pouvait lire dans l'avenir et que, seule, la superstition des Moronas, qui avaient refusé de passer la nuit dans les ruines, était la cause de leur mort. C'était d'ailleurs à cette superstition, qui s'étendait aux Yaupis que Morane, Lil, le colonel Haston et Ballantine, devaient sans doute d'être encore en vie. Avec les auxiliaires moronas cependant, disparaissait pour Bob et ses compagnons l'unique chance de communiquer avec Ti, qui, seul semblait-il, pouvait encore les sauver.

Chapitre XIV

Bob Morane était revenu lentement en direction du temple. À son allure, ses compagnons comprirent que quelque chose de grave s'était produit.

— Que se passe-t-il ? interrogea Lil.

— Les Moronas, répondit Bob d'une voix sourde. Ils ont été massacrés par les Yaupis au cours de la nuit, et décapités ensuite.

Une expression de tristesse horrifiée se peignit sur le visage de la jeune fille.

— Pauvres diables, murmura-t-elle. Et c'est un peu à cause de nous qu'ils sont morts…

— Ils nous ont accompagnés dans l'espoir de couper des têtes, petite fille, ne l'oubliez pas, fit Morane doucement. Et n'est-il pas écrit que celui qui se sert de l'épée périra par l'épée ?

Mais, au fond de lui-même, Morane ne faisait pas montre de la même indifférence. Il se sentait saisi d'une grande pitié pour ces hommes primitifs qui, sans cesse au cours du voyage, s'étaient montrés des auxiliaires dévoués.

— Si je comprends bien, fit le colonel Haston, notre seul espoir d'envoyer un émissaire au chef des Moronas s'est envolé…

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, colonel, notre seul espoir…

Un rugissement, échappé à Ballantine, retentit.

— Il ne vous reste plus qu'à vous rallier à mon avis : foncer en direction du rio en mitraillant tout ce qui se dressera sur notre chemin…

Un long moment, les prisonniers du temple perdu demeurèrent silencieux. Finalement, le colonel Haston parla.

— Je crois en effet qu'il nous faudra nous résigner à faire comme dit votre ami, fit-il à l'adresse de Morane. Autant risquer de périr les

armes à la main que demeurer ici, dans une attente pire que la mort…

Les regards de Bob se portèrent en direction de Lil. S'il n'y avait pas eu la jeune fille, il n'aurait pas hésité un seul instant, mais il se sentait au bord de la panique à la seule pensée qu'elle pouvait tomber sous les coups des réducteurs de têtes. Bob savait qu'Haston éprouvait des sentiments pareils aux siens, mais qu'il les dissimulait pour ne penser qu'au salut commun.

Lil avait surpris le regard de Morane. Elle posa la main sur son bras.

— Soyez tranquille, Bob, je saurai me défendre. Je n'ai pas peur, sinon je ne serais pas digne de mon père.

La décision du Français fut soudain prise.

— Nous allons risquer le coup, dit-il, mais non sans mettre toutes les chances de notre côté. À l'aide d'herbes sèches et de branches, nous allons confectionner quatre grands boucliers qui nous serviront à nous protéger contre les fléchettes empoisonnées au curare. Je marcherai en avant et Lil très près derrière moi. Toi, Bill, tu te placeras à la gauche de Lil et vous, colonel, à sa droite, de façon à l'encadrer complètement. Nous disposerons nos boucliers de manière à laisser le moins d'espace possible entre eux.

— Tant que nous suivrons le cours du torrent ou traverserons les marais, cela pourra aller, fit remarquer Ballantine. Mais, ensuite, dans la forêt, ce sera la croix et la bannière pour avancer avec cet attirail.

— Je le sais, reconnut Morane, mais nous n'avons pas le choix, et comme nous ne disposons pas d'un char d'assaut de soixante-dix tonnes, il nous faudra nous contenter de ces boucliers primitifs.

— Et l'Idole verte ? interrogea le colonel Haston.

— Je crains qu'il ne nous faille l'abandonner, colonel.

Ballantine sembla littéralement exploser.

— L'abandonner ?… Mais vous ne vous rendez pas compte, commandant ! Après tout ce que nous avons souffert ? Cette fichue idole est là, à notre portée, et nous la laisserions ?…

Haston se joignit au géant pour marquer sa désapprobation à la décision de Morane.

— Pendant cinq années, dit-il, j'ai souffert ici, à attendre l'occasion de pouvoir regagner la civilisation. Toutes ces souffrances, je les dois à l'Idole verte, et je l'abandonnerais à présent. Jamais, vous m'entendez, commandant Morane… Jamais…

Sans perdre son calme, Morane s'efforça de convaincre ses interlocuteurs. Il n'ignorait pas qu'en ce qui concernait Ballantine, il n'aurait aucune peine de ce côté. Avec le colonel Haston il en irait peut-être différemment. Aussi fût-ce à l'explorateur qu'il s'adressa.

— Laissez-moi faire appel à votre bon sens, colonel. Je sais que vous avez souffert pendant des années. Pourtant, il ne s'agit plus à présent de l'Idole verte, mais de sauver nos vies. Nous sommes quatre et, pour réussir dans notre entreprise, il nous faudra emporter des munitions et des vivres. Même Lil devra traîner son fardeau. Si l'un de nous se chargeait de l'idole, il devrait renoncer à porter autant de kilos de munitions et de vivres. Ce manque pourrait tôt ou tard causer notre perte à tous…

— Bob a raison, père, intervint Lil. Cette maudite Idole verte est la cause de tous nos ennuis. Si nous devons l'abandonner pour nous sauver, il n'y a pas à hésiter…

— D'autant plus, dit encore Morane, que l'idole demeurera en sécurité dans la crypte. Maintenant que vous savez de façon précise où elle se trouve, vous pourrez revenir la chercher plus tard. Avec un hélicoptère et quelques compagnons bien armés, vous n'aurez aucune peine à y parvenir sans risques, ou presque…

Ce dernier argument parut convaincre Haston.

— Soit, commandant Morane, je n'insisterai pas. Tout compte fait, votre décision me paraît raisonnable et, puisque notre salut dépend de son application…

Une brusque fébrilité s'empara de Morane. Maintenant que le moment de l'action était venu, il ne tenait plus en place.

— Tout ce qui nous reste à faire à présent, dit-il, c'est préparer nos boucliers. Ensuite, en avant pour la grande aventure !…

*

* *

Les herbes et les branchages abondaient aux abords du temple, et il ne fallut guère plus d'une heure pour confectionner quatre grands boucliers et répartir les charges.

La matinée n'était pas encore trop avancée quand les trois hommes et la jeune fille quittèrent le temple après que la crypte eût été refermée. Comme il avait été prévu, Morane marchait en tête, avec Lil directement sur ses talons, tandis que Ballantine et Haston s'étaient placés respectivement à la gauche et à la droite de la jeune fille. De la main gauche, Bob tenait le bouclier, heureusement fort léger, devant lui et, dans son poing droit il serrait la crosse de son revolver, tandis que sa carabine, difficilement maniable d'une seule main, était passée en bandoulière. Tels quels, les membres de la petite troupe faisaient songer à ces combattants du moyen âge qui s'avançaient à l'assaut des murs d'une citadelle protégés par leurs grands boucliers quadrangulaires.

En passant à proximité de la butte au sommet de laquelle les Moronas avaient été massacrés, les fuyards se rendirent compte du sort final qui les attendait s'ils tombaient sous les coups des Yaupis, en voyant le grouillement des urubus acharnés sur les dépouilles des malheureuses victimes.

Tout en avançant, Morane serrait les poings sur la poignée du bouclier et sur la crosse de son revolver. Il savait que la protection qu'il avait imaginée n'aurait qu'une efficacité relative face aux attaques des Indiens. Elle préserverait sans doute contre les fléchettes empoisonnées mais, si les Yaupis attaquaient en masse, il faudrait alors se défendre à coups de revolver.

Coupant en droite ligne à travers la clairière, les fuyards se dirigeaient vers le lit du torrent à sec. À part les claquements secs des ailes des vautours se disputant leur pâture, aucun bruit ne retentissait.

— Les Yaupis auraient-ils décidé de nous laisser en paix ? interrogea Ballantine.

— Mieux vaut ne pas compter là-dessus, Bill, fit Morane. Quand ils ont été alertés par les coups de feu tirés par cet inconnu, ils se préparaient, excités par le battement des *tunduhis,* à attaquer les

Moronas. Cela m'étonnerait fort que leur ardeur guerrière se soit émoussée aussi rapidement.

Ils étaient parvenus au bord du torrent et s'arrêtèrent pour scruter les environs. Ni à la lisière de la forêt, ni dans le lit du torrent lui-même, la moindre présence humaine ne se manifestait.

— Je crois que nous pouvons y aller, jeta Morane d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Et n'oubliez pas, à la moindre alerte, nous formons le carré pour, protégés derrière nos boucliers, repousser l'agresseur à coups de revolver.

C'est alors que, de derrière un proche bouquet de plantes épineuses, une voix retentit.

— Cette précaution me paraît inutile, *señores.* Nous vous tenons sous la menace de nos carabines et, au moindre geste suspect de votre part, nous n'hésiterons pas à vous abattre tous les quatre. En ce qui nous concerne, vos vies ne pèsent pas lourd comparées à l'Idole verte…

Chapitre XV

Lorsque la voix avait retenti, Morane et ses compagnons s'étaient immobilisés, comme si soudain ils avaient été pétrifiés. Là où ils s'attendaient à être attaqués par les Yaupis, c'étaient des civilisés – la voix et les carabines le prouvaient – qui les menaçaient.

À nouveau, l'invisible personnage parla.

— Lâchez vos armes et tournez-vous lentement de ce côté…

Peu soucieux d'être privé de son revolver, Morane se contenta de le glisser dans son étui, et ses compagnons l'imitèrent. Le mystérieux agresseur ne sembla rien trouver à redire à cette légère entorse à ses ordres, car il se contenta de répéter :

— Maintenant, tournez-vous lentement de ce côté…

Les trois hommes et la jeune fille obéirent et pivotèrent sur eux-mêmes, pour faire face au bouquet de plantes épineuses de derrière lequel retentissait la voix.

— Levez les bras en l'air, dit encore l'invisible personnage.

Tous quatre laissèrent tomber leurs boucliers et obéirent. Alors, de derrière le bouquet d'arbustes, deux hommes apparurent, braquant chacun une carabine. Deux hommes bruns, vêtus de toile kaki et portant des chapeaux de paille et que ni Morane, ni Lil, ni Ballantine ne connaissaient. Le plus grand des deux hommes s'était mis à rire, découvrant des dents blanches qui brillèrent telle une tache de lumière dans son visage basané.

— Surpris de nous trouver là, n'est-ce pas, *señorita et señores* ? Là où vous ne vous attendiez qu'à rencontrer des Yaupis, vous tombez sur deux charmants *caballeros* qui…

— Nous voudrions savoir qui vous êtes et ce que vous nous voulez, interrompit Morane d'une voix sèche.

— Qui nous sommes et ce que nous voulons ? fit l'autre sans cesser de sourire. Moi c'est Manoel et voilà Joao. Quant à ce que

nous voulons, c'est l'Idole verte, je crois vous l'avoir déjà laissé entendre.

Bob ne parut pas avoir entendu ces dernières paroles.

— Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'ici ? demanda-t-il encore.

— Facile, señor, facile… À l'origine, nous étions trois. Le troisième, c'était Miguel. Un satané bougre d'ivrogne ce Miguel. Un soir, il était attablé au restaurant de l'hôtel « Amazonas », à Iquitos, à demi ivre comme d'habitude, quand il surprit une conversation échangée à la table voisine de la sienne, entre deux hommes et une femme, et où il était question de l'Idole verte. Miguel était peut-être à moitié ivre, mais il n'en était pas sourd pour autant. Il écouta jusqu'au bout et vint nous rapporter ladite conversation. Tous trois étions des *huaqueros*[3] et en avions assez de chercher des vieilles tombes pour y trouver seulement quelques bijoux d'or et d'argent de peu de valeur. Bien entendu, nous avions entendu parler de l'Idole verte et, comme les renseignements que la *señorita* possédait nous paraissaient fort précis, nous décidâmes de tenter notre chance en vous suivant. Nous avons guetté votre départ d'Iquitos et avons navigué à bonne distance derrière vous. Ensuite, nous avons suivi votre piste à travers la forêt et les marais, en espérant que vous alliez nous conduire à l'idole. Malheureusement, les Yaupis nous ont un peu retardés et ce pauvre Miguel, qui s'était séparé de nous pour effectuer une reconnaissance, a été leur victime…

À présent, Morane savait où il avait déjà rencontré l'homme qu'il avait en vain tenté de secourir la veille. Il l'avait vu, sans y prêter attention, assis à la table voisine de celle où, dans le restaurant de l'hôtel « Amazonas », à Iquitos, il se trouvait lui-même attablé en compagnie de Lil et de Ballantine, ce soir-là où son compagnon et lui avaient rencontré la jeune fille.

— Étaient-ce vous ces hommes que nous avons hélé un soir, sur le rio Pastaza, peu après le poste frontière d'Alcantara ? interrogea encore Bob.

Le dénommé Manoel, sans cesser de sourire, eut un signe de tête affirmatif.

— C’est cela tout juste, *señor*. Vous vous étiez arrêtés pour camper derrière une boucle du fleuve et, comme nous vous suivions de plus près que de coutume ce soir-là, nous avons été surpris. Aussi avons-nous préféré continuer vers l’amont sans répondre à vos appels. Plus loin, nous nous sommes arrêtés à notre tour pour vous laisser prendre de l’avance.

Ainsi, plusieurs faits qui, jusqu’alors, étaient demeurés mystérieux pour Bob et ses compagnons, s’éclairaient enfin.

— Donc, fit Morane, c’est pour vous approprier l’Idole verte que vous avez ainsi couru le risque de vous faire tuer par les Jivaros ? Et bien, vous en êtes pour vos frais, car nous n’avons pas le bibelot en question.

Le sourire s’éteignit soudain sur le visage de Manoel.

— Vous mentez, jeta-t-il. Le temple existe. L’idole doit exister elle aussi. Je suis même certain que vous l’avez dans vos bagages. Vous n’auriez pas accompli un voyage aussi dangereux pour vous en retourner les mains vides…

Manuel se tourna vers son complice.

— Fouillez leurs sacs, Joao, dit-il.

L’interpellé obéit mais, bien entendu, il ne trouva pas ce qu’il cherchait. Pendant un moment, Manoel parut décontenancé. Pourtant, il sembla reprendre vite confiance.

— Non, non, fit-il, le colonel Haston, que je reconnais pour avoir vu sa photo dans la presse, n’est pas demeuré durant cinq années ici sans découvrir l’idole ou quelque autre trésor, et nous n’allons pas tarder à en avoir le cœur net.

— Comment allez-vous faire pour y parvenir ? demanda Morane.

Un ricanement échappa à l’aventurier.

— Je connais différents moyens pour faire parler les moins bavards. On peut leur faire chauffer les pieds à un feu doux et enduire ensuite leurs brûlures de poivre rouge. On peut aus…

Il y avait eu un léger sifflement, et le forban, s’étant arrêté de parler, demeura la bouche ouverte, comme sous le coup d’une intense surprise. Une sagaie à manche courte était plongée dans sa gorge. Et, soudain, il tomba en arrière, d’une pièce, comme un arbre auquel le bûcheron vient de donner le dernier coup de cognée.

La stupeur avait cloué sur place les spectateurs de ce drame rapide. Et, soudain, Morane cria :

— Les Yaupis ! Aux boucliers, vite !…

Sans plus se soucier du second *huaquero,* Bob, Lil, Haston et Ballantine récupérèrent leurs boucliers pour s'abriter derrière. Bien leur en prit car, de la forêt proche, une grêle de traits s'abattit sur eux. Seul, le colonel Haston semblait devoir être épargné, car aucune fléchette, aucune sagaie ne se planta dans son bouclier, comme si les Yaupis évitaient avec soin de le blesser. Par contre, un javelot avait atteint en pleine poitrine le second *huaquero* qui s'écroula en poussant un cri d'agonie. De la forêt proche, une vingtaine de Yaupis émergèrent soudain.

— Reculons vers le temple, dit Morane. Nous y serons relativement en sécurité.

Les Yaupis se rapprochaient dangereusement, leurs lances brandies. Sans doute s'étaient-ils rendus compte de l'inefficacité de leurs flèches et de leurs sagaies et se préparaient-ils à livrer combat corps à corps. Par trois fois, le revolver de Morane tonna, puis celui de Ballantine, et cinq des assaillants roulèrent dans la poussière. Les autres reculèrent prudemment à l'abri des arbres.

Bob et ses compagnons continuaient à se diriger à reculons vers le temple quand, soudain, Lil qui s'était retournée, poussa un cri d'alerte.

— Là-bas, dit-elle en tendant le bras en direction du sanctuaire en ruines. Regardez…

Une trentaine de Jivaros avaient contourné le temple et se dressaient maintenant entre celui-ci et les quatre Blancs, auxquels ils barraient la retraite.

Pendant un moment, l'hésitation immobilisa Bob et ses amis. Puis, le Français songea à cette tour en ruines, visitée le jour précédent et qui se trouvait à proximité de l'endroit où ils se trouvaient.

— À la tour ! hurla-t-il.

Ses compagnons avaient compris aussitôt et, tout en continuant à se protéger de leur mieux derrière les boucliers, ils coururent vers l'ancien fortin inca. Malgré la grêle de traits s'abattant autour d'eux,

ils y parvinrent tous quatre sans le moindre mal et, aussitôt à l'intérieur de l'enceinte de pierres, ils organisèrent leur défense. En montant sur les énormes moellons, restes de la muraille en grande partie éboulée, ils pouvaient atteindre le faîte de la muraille. Ce faîte, découpé de façon irrégulière, leur offrait des sortes de meurtrières et, en disposant leurs boucliers horizontalement, ils se réservaient des auvents qui les mettraient individuellement à l'abri des traits venus d'en haut.

— Surtout, recommanda Morane, ne faites feu, qu'à coup sûr. Nous devons économiser nos munitions…

Personne ne répondit. Tous les yeux étaient fixés sur la ligne des arbres, d'où les Yaupis devaient sortir pour se lancer à l'assaut de la tour.

Chapitre XVI

Accoudé à sa meurtrière improvisée, son bouclier, calé entre deux moellons et étendu, légèrement incliné vers l'avant, au-dessus de sa tête tel un immense et épais chapeau de paille, Bob Morane inspectait la ligne des arbres d'où, à chaque instant, il s'attendait à voir jaillir les Jivaros. Rien ne se passait cependant et il ne pouvait empêcher son esprit de vagabonder. Il songeait à l'étrange chemin qu'avait suivi l'aventure, depuis leur départ d'Iquitos jusqu'à présent, en passant par le remontée du Pastaza et du rio des Piranhas, la découverte du temple et la rencontre avec le colonel Haston, puis la visite de la crypte avec ses trésors et l'Idole verte, le massacre des Moronas et, finalement, la tentative de fuite et l'intervention de ces Blancs qui devaient être tués eux aussi par les Yaupis.

« Quand donc notre tour viendra-t-il ? » se demandait Morane.

Bien que, jamais il ne perdait l'espoir, il ne voyait pas très bien comment, entourés comme ils l'étaient par les Yaupis, ses compagnons et lui allaient pouvoir se tirer d'affaire.

« Le colonel Haston ne court pas grand risque, sauf peut-être de recevoir une flèche égarée, pensa-t-il encore. Les Yaupis savent qu'il a touché l'Idole verte et qu'il n'en est pas mort. Il est devenu tabou pour eux. Presque un dieu. Pour Lil, Bill et moi-même, au contraire, si nous tombons aux mains des Yaupis, notre sort sera clair. Nous serons massacrés et, ensuite, nos têtes seront réduites en *tzanzas.* Pourtant, tous trois avons également manié l'idole. Mais voilà, les Yaupis l'ignorent… »

Et, soudain, Bob sursauta, et un sourire éclaira son visage bronzé et tanné par le vent de toutes les mers, le soleil de tous les déserts du monde.

« Je crois avoir trouvé le moyen de nous en sortir, songea-t-il. Je crois avoir trouvé… »

À ce moment, la voix de Ballantine retentit.

— Avez-vous déjà vu des buissons qui marchent, commandant ? Regardez là-bas, entre la lisière de la forêt et nous…

La clairière était parsemée de buissons épineux et Bob, en prêtant bien attention, remarqua en effet qu'un certain nombre d'entre eux avançaient peu à peu en direction de la tour.

— Je les vois bouger, dit Lil.

— Moi également, fit Haston.

Morane eut un petit rire grinçant.

— Les Yaupis connaissent les vieilles ruses de guerre. Derrière chacun de ces buissons, il y a un guerrier. Quand ils seront arrivés à bonne distance, ils laisseront tomber les bouquets de feuillage qu'ils poussent devant eux et se lanceront à l'assaut. À ce moment, notre salut dépendra uniquement de la rapidité de notre tir…

D'une progression lente mais régulière avec, de temps à autre, un bref arrêt, les buissons postiches continuaient à se rapprocher de la redoute.

— Combien croyez-vous qu'ils soient, Bob ? interrogea Lil.

— Ce serait difficile à dire, répondit l'interpellé. Une quarantaine peut-être. De toute façon, ils doivent être assez nombreux pour nous faire courir un risque réel…

Chacun des assiégés avait posé son revolver à portée de la main, sur le faîte du mur, ainsi que des cartouches de réserve, et ils tenaient leurs Winchester braquées en direction des buissons qui se rapprochaient sans cesse. Bientôt, ils ne furent plus qu'à quarante mètres, trente… Et, soudain, les Yaupis jaillirent à découvert. Peints en guerre, leurs lances brandies, ils couraient vers la tour en poussant de grandes clameurs. Quand ils ne furent plus qu'à vingt mètres, Morane commanda :

— Feu !

Les quatre Winchester crépitèrent, fauchant une douzaine de guerriers. Les autres s'arrêtèrent et, tournant brusquement les talons, se mirent à fuir en direction de la forêt où ils disparurent.

— Pas très courageux nos adversaires, remarqua Ballantine. À peine ont-ils entendu parler la poudre qu'ils se changèrent en champions de Marathon.

— Ne nous faisons pas trop d'illusions, dit le colonel Haston. Les Yaupis ont le temps pour eux. Ils fuient à présent, mais ils savent qu'ils nous auront par l'usure, que…

— Attention ! cria Ballantine.

Quatre des Yaupis qui étaient tombés et faisaient sans doute le mort s'étaient dressés soudain, pour se mettre à courir, lances brandies, vers la tour. Avant même que les assiégés aient eu le temps d'ouvrir le feu, ils avaient atteint la base des murs et se précipitaient, en hurlant leurs cris de guerre, à l'intérieur de la redoute. Le premier qui se présenta fut abattu par Morane, qui manqua le second. Celui-ci se précipita sur le colonel, qui ne s'était pas encore mis sur la défensive. Cependant, au moment où l'Indien allait percer l'explorateur de sa lance, il s'arrêta brusquement, comme si quelque chose l'empêchait soudain de frapper. Morane en profita pour tirer à nouveau et, cette fois, il ne manqua pas sa cible. Les deux autres Jivaros s'étaient heurtés, dès leur entrée dans la tour, à Bill Ballantine. Se servant de sa carabine à la façon d'une massue, le géant avait balayé les lances tendues vers lui puis, de deux coups solidement appliqués, il avait brisé les crânes des assaillants.

*

* *

Les corps des Jivaros morts avaient été jetés par-dessus la muraille par Ballantine et, à présent, les quatre assiégés pouvaient faire le bilan de leur victoire. Ils avaient mis hors de combat une douzaine d'adversaires, mais il y en avait encore sans doute plusieurs centaines cachés dans la forêt et, tôt ou tard, ils devraient succomber sous le nombre.

— Reste à savoir si les Yaupis ne se décourageront pas, fit Lil. Nous venons de leur infliger une sanglante défaite et sans doute contribuera-t-elle à leur imposer le respect…

— Nous ne devons pas compter là-dessus, ma petite fille, répondit le colonel. Comme je le disais tout à l'heure, au moment où ces quatre fanatiques se sont précipités sur nous, les Yaupis ont le

temps pour eux. Ils savent que tôt ou tard nous viendrons à manquer de munitions, d'eau et de vivres et qu'alors ils n'auront plus qu'à venir nous cueillir.

— Voire… dit Morane.

Trois visages se tournèrent en direction du Français. Celui-ci enleva son feutre et passa par trois fois les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Voire, répéta-t-il en se recoiffant. Je crois qu'il y a un moyen de désarmer les Yaupis.

— Comment cela ? interrogea le colonel Haston.

— Tout simplement en nous changeant en demi-dieux, votre fille, Bill et moi-même.

— En demi-dieux ?… Que voulez-vous dire ?

— Vous allez me comprendre, colonel. Tout à l'heure, j'ai remarqué qu'aucune flèche, aucune sagaie n'avait été tirée sur vous. Et, il y a quelques minutes à peine, quand ce Jivaro était sur le point de vous transpercer de sa lance, il s'est retenu soudain…

— Je vous ai dit déjà, commandant Morane, que les Yaupis me considéraient comme tabou…

— Justement, colonel. Et pourquoi êtes-vous tabou ?

— Parce que j'ai touché l'Idole verte en présence de plusieurs Indiens et que, contrairement à ce que veut la légende, je n'ai pas été foudroyé sur le coup…

Doucement, Morane se mit à rire. Un petit rire satisfait qui faisait songer au ronronnement d'un chat comblé de bienfaits.

— Donc, continua Bob, les Yaupis vous considèrent en quelque sorte comme un demi-dieu.

L'explorateur hocha la tête affirmativement.

— Exactement, fit-il. Comme un demi-dieu… j'en ai eu la preuve à différentes reprises…

— Or, enchaîna Morane, Lil, Bill et moi-même avons également, cette nuit, dans la crypte, touché l'Idole verte, mais les Yaupis ne nous considèrent pas cependant comme tabous. Cela tout simplement parce qu'ils NE NOUS ONT PAS VU LÀ TOUCHER… Croyez-vous, colonel que, s'ils nous avaient vus, ils nous marqueraient le même respect que celui qu'ils vous marquent ?

Haston hésita un instant avant de répondre, puis il se décida.

— Je le crois, oui, fit-il.

À nouveau, un ronronnement de chat satisfait monta de la gorge de Morane.

— Voilà où je voulais en venir, lança-t-il d'une voix triomphante. Nous allons faire en sorte que les Yaupis nous voient, Lil, Bill et moi-même, manier l'Idole verte. De cette façon nous deviendrons tabous et ils nous considéreront nous aussi comme des demi-dieux.

Chapitre XVII

Un court silence avait succédé aux dernières paroles de Morane. Puis la voix de Bill Ballantine s'éleva, admirative.

— Commandant, vous êtes un génie !

Le géant se tourna vers le colonel Haston, pour demander :

— Croyez-vous que, si les Yaupis nous voyaient toucher l'idole, votre fille, le commandant et moi, nous deviendrions réellement pareils à des demi-dieux ?

— Pour les Yaupis tout au moins, répondit l'explorateur avec un sourire. Oui, je le crois. Cela s'est passé de cette façon pour moi. Aucune raison pour qu'il en soit autrement en ce qui vous concerne…

Ballantine se tourna à nouveau vers Morane, pour répéter, d'une voix plus admirative encore :

— Commandant, vous êtes un génie !

D'un geste de la main, Bob calma l'enthousiasme de son ami.

— Ne nous emballons pas, Bill. Ne nous emballons pas… Ne prévoyant pas l'usage que nous comptons en faire, nous avons laissé l'Idole verte dans la crypte. Avant de pouvoir mettre notre plan à exécution, il nous faudra donc aller l'y prendre.

— C'est-à-dire, fit Lil, que nous allons devoir traverser la clairière malgré les Yaupis, qui bien entendu feront l'impossible pour nous interdire l'accès du temple.

— J'irai seul, dit Morane, et je ramènerai l'idole…

— Pourquoi vous, commandant ? demanda Ballantine. Je pourrais aussi bien remplir cette mission dangereuse.

— Je n'en doute pas, Bill. Si ta force vaut celle de dix hommes, tu n'es cependant pas aussi rapide à la course que je le suis. Voilà pourquoi il faut que ce soit moi qui tente d'atteindre le temple. Si le colonel veut me dire comment on pénètre dans la crypte…

Haston hésita un instant. Finalement, il parut se décider.

— Il vous suffira de glisser une lame de poignard entre le premier et le second moellon, à l'angle inférieur gauche du socle de l'autel. En poussant fort, vous ferez jouer un levier, qui mettra en branle une série de contrepoids, et la colonne pivotera sur elle-même…

De la main gauche, Morane s'assura que son couteau de chasse se trouvait toujours bien fixé à sa taille. Ensuite, il déposa sa carabine contre la muraille et se tourna vers Ballantine.

— Passe-moi ton revolver, Bill. Je pourrais en avoir besoin…

Il glissa l'arme que lui tendait l'Écossais dans sa ceinture et tira son propre revolver. De la main gauche, il récupéra son bouclier, et se dirigea vers l'ouverture de la redoute, tout en recommandant à ses amis de le couvrir de leurs carabines si cela s'avérait nécessaire.

Aussitôt, il se coula au-dehors et, à demi courbé, se mit à courir en direction du temple. Il avait à peine parcouru une centaine de mètres, quand une vingtaine de Jivaros se dressèrent entre lui et le sanctuaire. Tandis qu'ils venaient en marchant à sa rencontre, Bob, bien protégé par son bouclier, continua à courir vers eux. Ce fut seulement quand il n'en fut plus qu'à une trentaine de mètres que les premiers javelots sifflèrent dans sa direction. Quelques-uns s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bouclier et les autres se perdirent. Rapidement, Bob mit un genou en terre et ouvrit le feu avec son revolver. Deux Yaupis tombèrent et les autres se déployèrent en un large arc de cercle pour, aussitôt, se précipiter en poussant des grands cris, vers leur adversaire. Bob abattit encore les deux guerriers du centre. En lui-même il pensait :

« Mais qu'attendent donc les autres pour ouvrir le feu ? »

À ce moment, Ballantine, Lil et le colonel Haston se mirent à tirer, visant eux aussi les guerriers occupant le centre de l'arc. Plusieurs Jivaros tombèrent. Morane en abattit deux autres encore puis, glissant son revolver vide dans son étui et tirant celui de Bill, il bondit dans la brèche ainsi ouverte. Plusieurs flèches et javelots le manquèrent de peu, mais il allait avec la vitesse d'un champion olympique et eut bientôt dépassé la ligne mouvante de ses ennemis. En quelques bonds, il atteignit les premières marches du temple. Alors, il fit face aux Yaupis s'avançant vers lui et se mit à monter les

degrés à reculons. Il tira plusieurs coups de feu, mais sans viser cette fois. Tout ce qu'il voulait, c'était tenir ses adversaires en respect, quand il eut atteint l'entrée du temple, il rejeta son bouclier et se précipita à l'intérieur. Une sagaie siffla à son oreille et alla ricocher contre une grande statue de dieu en pierre. Mû par une sorte d'instinct, Morane plongea en avant, roula sur lui-même en une chute avant de judo et se retrouva à demi caché par la statue. Deux Yaupis, plus téméraires sans doute que les autres, avaient pénétré à sa suite dans le sanctuaire. L'un d'eux porta à ses lèvres la longue sarbacane qu'il tenait à la main, mais il n'eut pas le temps d'en faire usage. Une balle, tirée par le Français, le coucha sur les dalles. Le second guerrier, saisi soudain par un accès de terreur superstitieuse, jeta sa lance et, tournant les talons, se précipita hors du temple en hurlant.

Sans attendre, Bob se précipita vers l'autel et, tirant son couteau de chasse, en enfonça la lame verticalement entre le premier et le second moellon, à l'angle inférieur gauche du socle. À trois reprises, il poussa de toute sa force et, finalement, la lame s'enfonça jusqu'à la garde, il y eut un bref déclic, puis un bruit sourd qui semblait produit par la chute d'un objet lourd. Presque aussitôt, comme l'avait dit le colonel Haston, la colonne supportant le disque de quartz pivota lentement sur elle-même. Tirant de sa poche la petite lampe électrique qui ne le quittait jamais, Morane se hissa sur l'autel et s'engagea ensuite dans l'ouverture.

*

* *

Rapidement, balayant les ténèbres du faisceau de sa lampe, Bob dévalait maintenant les degrés menant à la crypte. Malgré lui, il ne pouvait, dans sa solitude, s'empêcher de se sentir saisi par l'atmosphère sinistre des lieux, avec ces momies enchaînées dans leurs niches et qui, quand il passait devant elles, semblaient le fixer de leurs yeux vides. Pourtant Bob s'efforçait de ne pas s'abandonner à cette peur superstitieuse qui l'envahissait malgré lui. Il savait n'avoir personnellement rien à craindre pour l'instant des Yaupis, qui

n’oseraient s’engager à sa suite dans le souterrain. Ses amis, eux, au contraire, demeuraient exposés aux attaques des réducteurs de têtes et il lui fallait agir vite. Ce n’était donc pas le moment de s’abandonner à de sottes terreurs. Il lui fallait avant tout s’emparer de l’Idole verte pour s’assurer de son pouvoir.

En quelques minutes à peine, Morane atteignit la salle où se trouvait la momie du grand prêtre Uaray et l’Idole verte toujours dressée sur son socle. Il braqua sa torche sur l’idole qui, aussitôt, étincela de mille feux verts.

— Tu as failli causer notre perte, fit Morane avec un petit ricanement. À toi maintenant de nous sauver…

Par précaution, il rechargea ses deux revolvers. Ensuite, il prit l’idole sous le bras gauche et regagna la salle supérieure du temple. En ayant soin de laisser l’entrée de la crypte ouverte derrière lui afin de pouvoir s’y réfugier en hâte si le besoin s’en faisait sentir, Bob se dirigea alors vers la sortie du temple, serrant l’Idole verte dans son bras gauche replié en forme de berceau devant sa poitrine, comme on tient un enfant. Il laissait pendre le bras droit le long de son corps, de façon à pouvoir dégainer rapidement son revolver si les Jivaros se montraient à nouveau agressifs.

Quand Morane déboucha au haut de l’escalier, il se rendit compte que les Yaupis l’avaient attendu. Ils se trouvaient là une vingtaine, prêts à l’assaillir. Pourtant, à la vue de l’idole ainsi embrassée par leur ennemi, les Indiens reculèrent et, sur leurs visages peints, apparurent les marques d’un respect terrifié.

« J’ai l’air de faire mon petit effet, pensa Morane. Il ne me reste plus maintenant qu’à tenter le grand coup… »

Lentement, il se mit à descendre les degrés et, au fur et à mesure, les Yaupis reculaient.

Une impression d’angoisse serrait le cœur du Français. Il suffisait qu’un des Indiens lève sa lance et le frappe, et c’en serait fait de lui et, en même temps, de ses amis, car la légende de l’Idole verte serait alors détruite.

Ayant atteint le bas de l’escalier, il marcha directement sur les Indiens. Ceux-ci s’écartèrent sur son passage, comme s’ils redoutaient son contact, et il continua à avancer d’un pas qu’il

s’efforçait de rendre ferme, en direction de la tour où ses amis l’attendaient. Là-bas, à l’autre bout de la clairière plusieurs centaines de Jivaros étaient apparus, et tous regardaient vers Morane. Derrière lui, il sentait la présence des guerriers qu’il venait de dépasser, pour lesquels, quelques minutes plus tôt encore, il était un ennemi, et à chaque instant il s’attendait à sentir les pointes des lances et des fléchettes empoisonnées s’enfoncer dans son dos. Pourtant, ce fut sans le moindre mal qu’il atteignit la redoute.

Chapitre XVIII

— Croyez-vous que cela va marcher, commandant ?

— Je le pense, Bill, répondit Morane.

— C'est que ces lascars sont nombreux dans la clairière à présent. S'ils me lardent de leurs sagaies et de leurs flèches, je ne tarderai pas à ressembler à une pelote d'épingles.

Ballantine, immobile à l'entrée de la tour, serrait entre ses bras l'Idole verte comme s'il s'était agi d'une bouée de sauvetage. C'était à son tour de subir l'épreuve du tabou et, visiblement, devant la présence des Jivaros, qui s'étaient approchés en masse, il hésitait à quitter l'abri des vieilles murailles.

— J'ai couru le même risque que toi, Bill, dit encore Morane, et comme tu le vois je suis ici bien vivant. D'ailleurs, Lil, le colonel et moi te couvrirons de nos carabines et, au moindre geste hostile de la part des Yaupis, nous ouvrirons aussitôt le feu.

— Soyez sans crainte, Bill, dit à son tour Lil Haston, vous pouvez compter sur nous.

Le géant haussa les épaules d'un air fataliste, et son visage prit soudain l'expression qui se lit sur les traits d'un apprenti parachutiste au moment du premier saut.

— Tant pis, puisqu'il faut le faire, allons-y…

Il sortit de la tour et fit quelques pas dans la clairière, en direction des Indiens, tout en élevant l'idole à deux mains au-dessus de sa tête. Il se trouvait à présent à portée de flèches et de sagaies des Yaupis. Ceux-ci étaient plusieurs centaines groupés devant la tour, et ils auraient pu aisément cribler l'Écossais de leurs traits. Pourtant, pas un seul d'entre eux n'ébaucha un geste hostile.

Durant une dizaine de secondes, Bill demeura ainsi face aux réducteurs de têtes. Puis, comme rien ne se passait, il revint vers la tour et y pénétra.

— On dirait que ça marche, dit-il d'une voix réjouie, en posant l'idole sur le sol. Je répète que vous avez eu là une riche idée, commandant…

Douglas Haston se mit à rire.

— Vous voilà maintenant l'égal de Bob et le mien, Bill, remarqua-t-il. Avec votre taille et votre carrure, je ne vois pas très bien comment vous pouvez faire un demi-dieu…

— Maintenant, à votre tour, Lil, fit Morane.

La jeune Américaine alla vers l'Idole verte, se baissa et la souleva péniblement à pleins bras, car si la statue d'émeraude était relativement légère pour des hommes de la force de Morane et de Ballantine, elle devait peser bien davantage pour une femme.

Avant de quitter la tour, la jeune fille tourna un regard chargé d'appréhension vers ses amis. Bob l'encouragea d'un signe de tête.

— Du courage, petite fille, dit-il. C'est un mauvais moment à passer…

— Il le faut, Lil, fit à son tour le colonel Haston. C'est le seul moyen de trouver la sécurité. Montre-toi digne des Haston…

— Mais allez-y donc, éclata Ballantine en riant. Ça marche comme sur des roulettes. Un petit pas de danse devant les Yaupis et vous en revenez pareille à une déesse sur l'Olympe…

Se décidant soudain, Lil sortit au-dehors et avança elle aussi de quelques pas, juste assez pour se trouver à portée de flèches des Jivaros. Avec émotion, le doigt sur la détente de sa Winchester, Morane surveillait la silhouette frêle de la jeune fille. Depuis leur départ d'Iquitos, il avait appris à apprécier sa grâce, sa gentillesse, et aussi son courage, et il envisageait avec angoisse qu'il pût lui arriver malheur. Rien ne se passa cependant, et ce fut saine et sauve que Lil regagna la tour. Bob laissa le colonel Haston se précipiter pour prendre l'idole des mains de sa fille et la poser sur le sol.

— L'expérience me paraît concluante, fit Morane. Tous quatre, nous avons manié l'idole et, en ne nous voyant pas tomber morts aussitôt, les Yaupis nous ont considérés comme tabous, sacrés…

— En effet, l'expérience me paraît concluante, fit Haston en écho. Cependant, elle ne hâte guère notre libération. Hier, j'étais

seul prisonnier du temple perdu. Aujourd’hui, nous sommes quatre.

Bob haussa les épaules.

— Naturellement, colonel, cette solution n’est qu’un pis aller. Mais ce qui compte, c’est que, pour votre fille, Bill et moi, la menace des Yaupis n’existe plus à présent. Nous allons pouvoir vivre ici sans courir de risques… en attendant de trouver définitivement le moyen de fuir, bien sûr… À présent, il ne nous reste plus qu’à regagner le temple. Le reste des bagages de l’expédition se trouve là-bas, et nous y serons plus confortablement installés que dans cette forteresse en ruines…

Quand les trois hommes et la jeune fille quittèrent leur refuge pour se diriger vers le temple, pas un seul Yaupi ne tenta de leur barrer le passage.

*

* *

Pendant cinq jours, les explorateurs étaient demeurés dans le temple. Présageant que leur captivité relative serait longue, ils s’étaient installés de leur mieux. Chaque soir, les Jivaros leur apportaient de la nourriture, sans cependant les approcher de trop près et en leur marquant un respect craintif. Lil, le colonel Haston et Ballantine, se servant du matériel photographique faisant partie à l’origine des bagages de la jeune fille, avaient photographié, à l’aide de flashes, l’intérieur du temple et de la crypte avec ses momies et ses trésors. Inutile de dire que l’Idole verte, replacée sur son socle, avait été la vedette de ces différents travaux et avait été mitraillée, tant en couleur qu’en noir et blanc, sous tous les angles possibles.

Morane cependant, malgré l’engouement qu’il montrait d’habitude pour les prouesses photographiques, demeurait à l’écart de ses amis, plongé sans cesse dans ses pensées.

Ce soir-là, comme ses amis s’étaient déjà étendus pour la nuit dans leurs hamacs, Bob était demeuré seul à la porte du temple. Assis sur un bloc de pierre, les regards perdus dans les ténèbres comme s’il avait voulu en percer l’épaisseur, il murmurait sans cesse :

— Il doit pourtant bien y avoir un moyen !… Il doit pourtant bien y avoir un moyen !…

Un léger bruit le fit tressaillir. Il leva la tête et aperçut Lil qui, ayant quitté son hamac, s'approchait de lui. La jeune fille s'assit sur un moellon, face à Morane.

— Qu'est-ce qui vous tourmente, Bob ? interrogea-t-elle.

Comme il ne répondait pas, elle se courba en avant et lui prit la main, pour demander encore :

— Qu'est-ce qui vous tourmente ?

La lune venait de se lever, pour éclairer le sourire un peu cynique de Morane.

— Vous osez me demander ce qui me tourmente, petite fille ? fit-il. Je cherche tout simplement le moyen de nous faire quitter ces lieux.

Lil sourit à son tour et dit d'une voix douce :

— Ne sommes-nous pas bien ici, Bob ? Grâce à VOUS nous ne courons plus le moindre danger maintenant. Nous avons des munitions pour chasser pendant un bon bout de temps. En outre, ce temple nous est un refuge assez sûr que nous pouvons rendre plus confortable. Les Yaupis nous apportent des vivres. Que voulons-nous de plus ?

— Le retour à la nature, hein ? ricana Morane. Cela serait parfait dans un climat tempéré. Mais nous sommes sous l'équateur ici, en pleine forêt vierge, avec les fièvres, l'anémie et la maladie qui nous guettent. Pour Bill et moi cela pourrait passer encore. Nous en avons tant vu. Nous sommes cuits et recuits. Et puis, ce genre de vie primitive convient assez bien à mon tempérament. Mais vous ? Avant quelques mois d'ici, vous aurez perdu votre teint frais. Votre peau se ternira, vos yeux et vos cheveux perdront leur éclat. Et puis il y aura les fièvres, votre foie qui vous jouera de vilains tours. Regardez votre père ; il a à peine cinquante ans et, en cinq années, il a vieilli du triple. D'ailleurs, songez un peu à lui. Pour vous, cette existence est nouvelle ; pour lui, elle est devenue depuis longtemps un enfer…

La jeune Américaine baissa la tête, pour dire dans un souffle :

— Vous avez raison, Bob. Mais alors, que pouvons-nous faire ? Vous savez bien que mon père a déjà voulu fuir et que les Yaupis l'en ont empêché…

Lil s'interrompit durant un instant, puis elle répéta :

— Que pouvons-nous faire ?

Morane ne répondit pas, et ils demeurèrent tous deux immobiles et silencieux, à contempler l'immensité de la nuit.

Chapitre XIX

— Eurêka… Je crois avoir trouvé…

Douglas Haston, Lil et Ballantine levèrent les yeux de dessus leurs assiettes d'aluminium et fixèrent Morane avec curiosité.

— Vous croyez avoir trouvé quoi, commandant ? interrogea Bill.

— Le moyen de quitter ces lieux sans trop de risques, tout simplement, répondit Bob. Comme si je pouvais penser à autre chose !

Les trois hommes et la jeune fille étaient assis, ce midi-là, au sommet de l'escalier du temple, dans l'ombre du porche, et dégustaient un repas préparé par Lil et composé mi-partie de provisions de l'expédition et mi-partie de victuailles apportées par les Yaupis.

— Comment croyez-vous que nous puissions nous échapper malgré l'opposition des Jivaros ? interrogea Haston.

— Avant de vous répondre, colonel, fit Morane, je voudrais à mon tour vous poser une question. Chaque fois que vous avez voulu fuir, comment les Yaupis s'y sont-ils pris pour vous retenir ?

— Ils se plaçaient à travers le torrent, à vingt ou trente, parfois davantage, et me barraient le passage, tout simplement.

— Est-ce que, à aucun moment, ils n'ont fait mine de se servir de leurs armes ?

L'explorateur secoua la tête.

— Jamais, répondit-il.

— Est-ce que, interrogea encore Morane, ils ont parfois tenté de porter la main sur vous pour vous repousser ?

Nouveau signe de tête négatif de la part de Haston.

— Jamais non plus. Ils se contentaient de se mettre au travers de mon chemin, et j'étais obligé de revenir sur mes pas…

— Jamais, vous n'avez essayé de passer outre ?

Un sourire apparut sur le visage émacié de Haston.

— J'avais vu mes compagnons massacrés et mutilés par les Yaupis, Bob, et je ne tenais pas à subir le même sort…

— Je vous comprends, colonel, je vous comprends… Pourtant, vous avez eu tort de ne pas tenter de franchir la ligne des Jivaros. Vous auriez peut-être eu une agréable surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez-moi m'expliquer, colonel. En touchant l'Idole verte celle-ci nous a, pour les Yaupis, rendu tabous, c'est-à-dire communiqué une part de sa divinité. Mais il est probable que, toujours dans l'esprit des Yaupis, elle nous ait également communiqué un autre de ses dons, celui de tuer quiconque nous toucherait…

— Donc, enchaîna Ballantine, les Yaupis ne peuvent nous tuer parce qu'après avoir touché l'idole nous sommes devenus sacrés pour eux mais, en outre, ils ne peuvent davantage nous toucher de peur d'être aussitôt foudroyés. Ce qui signifierait qu'ils se trouvent totalement impuissants de nous retenir.

— C'est cela tout juste, Bill. C'est cela tout juste…

Sur ces paroles, il y eut un long moment de silence, comme si la supposition de Morane jetait ses compagnons dans le désarroi le plus total. Le premier, Ballantine quitta son mutisme.

— Nous devons tenter le coup ! s'exclama-t-il. Nous devons tenter le coup !

Mais le colonel Haston eut un geste apaisant.

— Là, là, ne nous emballons pas, fit-il d'une voix neutre. Que se passerait-il si votre supposition, Bob, se révélait inexacte ?

— Dans ce cas, les Yaupis nous repousseraient tout simplement, sans nous faire de mal, puisque nous sommes tabous et qu'ils croient ne pouvoir nous tuer. Le seul risque que nous courons, c'est de devoir rebrousser chemin.

Durant un moment, Douglas Haston demeura songeur.

— Cela me paraît sensé, dit-il enfin. Peut-être pourrions-nous tenter le coup, comme dit Bill.

L'explorateur se tourna vers Lil.

— Qu'en pense ma petite fille ? interrogea-t-il.

— Depuis notre départ d'Iquitos je considère Bob comme notre chef, fit Lil avec une sorte de ferveur dans la voix.

Douglas Haston parut soudain soulagé.

— Et bien, à présent, il ne nous reste plus qu'à emballer l'Idole verte et à tenter définitivement notre chance avec les Yaupis.

Mais Morane ne paraissait pas de cet avis en ce qui concernait l'idole.

— Je propose de la laisser ici, dit-il. C'est un objet sacré, comme elle nous l'a prouvé déjà, comme elle nous le prouvera peut-être encore en nous permettant, par sa légende, de regagner la civilisation. Ce serait un sacrilège d'en faire une pièce de musée, de permettre à des badauds incrédules et grossiers de la contempler à travers des glaces épaisses, sous la protection de toute une série de signaux avertisseurs. L'Idole verte a été faite pour dormir dans la crypte. Qu'elle y reste !

Il y eut un nouveau silence. Visiblement, Lil et Ballantine se trouvaient prêts à acquiescer à tout ce que proposait Morane. Pour Douglas Haston cependant, il en allait tout autrement, car l'Idole verte représentait pour lui cinq années d'attente, de souffrances à la fois physiques et morales. Pourtant, il finit par se ranger à l'avis du Français.

— Soit, fit-il, l'Idole verte demeurera dans la crypte, comme l'a voulu le grand prêtre Uaray.

L'explorateur saisit son quart d'aluminium rempli d'eau.

— À présent, dit-il encore, il ne nous reste plus qu'à boire à notre liberté future…

*

* *

Ce fut le lendemain que Morane et ses compagnons mirent leur projet à exécution. Dès les premières lueurs du jour, portant chacun un gros sac attaché à leurs épaules, comme lors de leur première tentative de faute, ils se mirent en marche à travers la clairière et atteignirent sans encombre le lit du torrent, dans lequel ils s'engagèrent.

Tout en marchant, Morane songeait :

« Pourvu que cela réussisse ! Pourvu que cela réussisse !… »

Il savait que c'était, pour le moment du moins, leur seule chance d'échapper à cette liberté surveillée à laquelle les Yaupis les soumettaient. Si leur tentative échouait, ce serait peut-être de longues semaines d'attente, des mois, voire des années. Il y aurait les fièvres et d'autres maladies tropicales plus redoutables encore, puis le désespoir…

À peine les quatre fuyards avaient-ils couvert quelques centaines de mètres dans le lit du torrent, que le premier Yaupi se manifesta. Mais, à peine eut-il aperçu les trois hommes et la jeune fille, qu'il disparut dans la forêt.

— Il va prévenir ses compagnons, dit Haston. Avant longtemps, nous les aurons tous sur le dos…

L'explorateur ne se trompait pas. Dix minutes plus tard, les *tunduhis* se mettaient à battre, tout proches.

— À chacune de mes tentatives de fuite, expliqua encore le colonel, cela s'est passé de cette façon. Tout d'abord, deux ou trois Jivaros, promus sans doute à ma surveillance, apparaissaient, pour disparaître presque aussitôt. Ensuite, les tambours appelaient les autres, qui se précipitaient en masse pour me barrer le passage…

Tout eu lieu comme venait de le prédire Haston. Vingt minutes plus tard, à quelques centaines de mètres en avant des fuyards, des Yaupis apparurent, de chaque côté du torrent qu'ils envahirent jusqu'à former une sorte de barrage humain. Un barrage de corps bruns, de faces tendues, d'yeux braqués, d'armes qui, à tout moment, pouvaient percer les chairs, donner la mort.

Morane marchait en tête de la petite troupe. Il se tourna vers ses compagnons.

— Surtout, recommanda-t-il, pas un seul geste hostile. Pas un geste de frayeur non plus. Nous sommes des demi-dieux, ne l'oubliez pas. Comportons-nous comme tels…

Il continua à avancer d'un pas franc vers les Yaupis.

— Pourvu que ça marche !… murmurait-il entre les dents. Pourvu que ça marche !…

Rien cependant, dans l'attitude des Yaupis ne marquait l'hostilité. Ils étaient là trente, quarante peut-être, ou même davantage, et ils auraient pu sans peine massacrer les fuyards. Cependant, pas un seul d'entre eux ne s'avisa de brandir une arme.

Déjà, Morane n'était plus qu'à quelques pas des Indiens. Il avança encore, jusqu'à ce que sa poitrine touchât presque celle du premier Jivaro. Alors, comme il continuait à avancer, l'Indien s'écarta avec une expression de crainte sur le visage. Encore un pas… Un encore… Au fur et à mesure, la masse des Yaupis s'ouvrait devant Morane, qui se rendait compte que chaque Indien évitait avec soin de le toucher. Derrière lui, jouissant de la même immunité, Lil, le colonel Haston et Ballantine suivaient.

Bientôt, ils furent tous passés. Ils marchèrent encore pendant une cinquantaine de mètres, puis la voix de Bill retentit.

— Comme sur du velours, commandant, que ça a marché. Comme sur du velours !

— Surtout ne vous retournez pas, recommanda Bob. Continuons à nous comporter avec l'insouciance de demi-dieux…

Il savait que, derrière eux, les Yaupis les suivaient des yeux, regardant fuir ces êtres sacrés sur la protection desquels ils comptaient peut-être pour réaliser quelque vieille ambition de bonheur ou de puissance. Alors, Morane se sentit heureux d'avoir laissé l'Idole verte dans la crypte, car il savait que, toujours, les hommes ont eu besoin de dieux pour se libérer de leur peur en face de l'incompréhensible univers, pour se consoler de leur propre faiblesse.

Chapitre XX

La pirogue descendait lentement le cours du rio Pastaza. Seul Ballantine, assis à l'arrière, la redressait de temps à autre d'un rapide coup de pagaie. Là-bas, les *tunduhis* des Yaupis s'étaient tus et un silence total régnait sur la rivière.

C'était sans encombre que les quatre fuyards avaient franchi marais et forêt, pour retrouver les canots dissimulés par l'expédition lors du voyage aller. Le rio des Piranhas avait été descendu et, à présent, on avait dépassé les deux rochers noirs barrant le cours du Pastaza. Les Yaupis, qui jusque-là, avaient continué à surveiller ouvertement les fuyards, ne se montraient plus maintenant, car on devait avoir atteint le territoire des Moronas.

Tout à coup, le colonel Haston parut se détendre et il dit d'une voix dans laquelle se mêlaient à la fois les rires et les pleurs.

— Cinq ans !… Cinq ans, et enfin la liberté !… Et c'est à vous, Bob et à vous Bill, que je la dois cette liberté. À vous qui avez accepté de mener, à travers mille dangers, ma petite fille jusqu'à moi. À vous et à votre courage, à votre astuce. Quand je pense que, si vous n'étiez pas venu, Bob, je serais encore là-bas, à me morfondre, à descendre lentement vers la folie, alors que je n'avais que quelques pas à faire pour recouvrer ma liberté… Comment pourrais-je jamais vous prouver ma reconnaissance ? Comment pourrais-je jamais vous récompenser ?

Le rire de Ballantine éclata.

— Nous récompenser ?… Soyez sans crainte, colonel, nous avons pensé nous-mêmes à notre récompense… Du moins, j'y ai pensé, moi…

Le géant déposa sa pagaie dans le fond de la pirogue et laissa celle-ci dériver. Il tira alors de son sac un paquet assez volumineux enveloppé d'un morceau de toile nouée aux quatre coins. Il défit les nœuds et la toile s'ouvrit, découvrant une masse d'énormes pierres

précieuses qui, sous les rayons du soleil, scintillaient de tous leurs feux.

— Faute de pouvoir emporter l'Idole verte, expliqua le géant, j'ai soustrait ces pierres du trésor d'Uaray contenu dans l'auge de pierre. Il y en a là pour des millions, et il m'a suffi d'un couteau pour dessertir toutes ces merveilles en quelques minutes. Bien sûr, nous allons partager… Une pierre pour Lil, une pierre pour le colonel, une pierre pour le commandant, une pierre pour Bill. Une pierre pour…

Mais Morane n'écoutait déjà plus son ami. Ses regards avaient croisé ceux de Lil et, dans les yeux de la jeune fille, il avait lu une intense expression de joie reconnaissante. Reconnaissance parce qu'il l'avait préservée de tous les dangers, parce qu'il lui avait rendu un père.

Et, pour Morane, cette joie marquée sur le beau visage de la jeune Américaine était la plus belle des récompenses.

FIN

QU’EST-CE QUE LE CURARE ?

LA FÊTE DU POISON

Le curare, que l’on nomme aussi *woorara* ou *ourari* est connu depuis la découverte de la Guyane par Walter Raleigh en 1595. C’est le marin anglais qui, le premier, rapporta en Europe des flèches empoisonnées au curare, mais ce n’est qu’en 1799 qu’un voyageur allemand assista à la fabrication du poison, ce qu’il raconte en ces termes : « C’est une sorte de fête comparable à celle des vendanges. Les sauvages vont chercher dans la forêt les lianes qui serviront à la fabrication du poison, après quoi ils font fête et s’enivrent avec de grandes quantités de boissons fermentées que les femmes ont préparées en leur absence. Pendant deux jours on ne rencontre que des hommes ivres. Lorsque enfin tous dorment de l’ivresse, le *maître du curare,* qui est en même temps le sorcier et le médecin de la tribu, se retire à l’écart, broie les lianes, en fait cuire le suc et prépare le poison. »

FOURMIS ET SERPENTS

D’après ce qu’il avait vu, ce voyageur pensait que la composition du curare était exclusivement végétale et que la propriété vénéneuse qu’il renfermait était due à une plante de la famille des strychnées. Plus tard d’autres explorateurs ont supposé qu’il entrait en outre dans la préparation des fourmis venimeuses et diverses espèces de crochets de serpents broyés. Il est certain que dans les différentes régions de l’Amazonie et selon les peuplades, le curare est préparé de diverses façons à partir de certains produits végétaux similaires. Le plus souvent les tronçons de lianes écrasés sont mis en macération dans l’eau pendant 48 heures. On exprime et on filtre ensuite soigneusement le liquide, qui est soumis à une lente évaporation jusqu’à concentration convenable. On le répartit alors dans de petits pots de terre cuite qui sont placés sur des cendres chaudes et l’évaporation se continue avec plus de soins encore. L’opération est achevée lorsque l’extrait est parfaitement sec. Il se présente alors comme une substance noirâtre avec des cassures brillantes, un peu comme le jus de réglisse des droguistes.

MÉDICAMENT DANS L'ESTOMAC

Un des faits qui paraît avoir le plus frappé tous ceux qui ont constaté les effets du curare est l'innocuité de ce poison dans les voies digestives. Les Indiens en effet se servent du curare comme poison sous la peau et comme médicament dans l'estomac. On cite même le cas d'un général colombien qui, pour éviter les crises d'épilepsie, avalait des grosses pilules de curare. Les expériences faites sur des animaux ont confirmé ce fait : on peut mélanger aux aliments d'un chien ou d'un lapin du curare en quantité beaucoup plus considérable qu'il ne serait nécessaire pour l'empoisonner par une blessure, et cela sans que l'animal en éprouve aucun inconvénient. Toutefois il n'y a là qu'une simple question de dose et de rapidité d'absorption. Lorsque, par exemple, l'animal est à jeun et que son absorption intestinale est devenue plus rapide, l'innocuité n'est plus certaine et seules de petites doses sont alors tolérées. La médecine a essayé de tirer parti du curare. Dès 1859 des chirurgiens italiens, ayant observé que le curare provoquait un relâchement complet des muscles moteurs, essayèrent de l'employer contre le tétanos avec un certain succès. Il en fut de même dans le traitement de l'épilepsie, sans cependant qu'on puisse arriver à des résultats très concluants. Il reste pourtant que l'on trouvera certainement des applications efficaces pour ce poison qui, de la pire, pourra alors devenir la meilleure des choses.

---

[1] Voir : « *Panique dans le ciel* », « *La Marque de Kali* », « *Échec à la Main Noire* ».

[2] Nib : terme d'argot signifiant : rien.

[3] De l'espagnol HUACA : tombe. On appelle HUAQUEROS, en Amérique Latine, des hommes qui cherchent et violent de vieilles

tombes pour y découvrir des objets d’or enterrés avec le mort.